



jens christian

# Grøndahl

Les complémentaires

roman  
**Gallimard**

JENS CHRISTIAN GRØNDAHL

LES COMPLÉMENTAIRES

roman

*Traduit du danois par Alain Gnaedig*



GALLIMARD



David se redressa en sursaut lorsque le tunnel commença à décrire un virage. La jeune fille avait à peine noté sa présence, et elle avait repris sa lecture avant qu'il ne parvienne à marmonner des excuses. Il s'était assoupi pendant quelques secondes et s'était réveillé tout de suite au contact de l'épaule de la demoiselle. Elle avait une vingtaine d'années, à peu près l'âge de sa fille. Son teint était blanc de poudre et ses cheveux châains disparaissaient presque sous un béret noir. Il transpirait dans son manteau et il se sentit honteux en songeant que, lors de son bref coup d'œil, elle avait peut-être remarqué la sueur sur sa lèvre supérieure. Il avait pris un des premiers vols et passé une grande partie de la journée dans une salle de réunions de la City. À cause de la foule de passagers assis et debout, ôter le manteau aurait été un projet compliqué, et puis il allait bientôt descendre. David regretta d'avoir choisi son manteau d'hiver. Le matin d'octobre était froid à Copenhague, mais il aurait dû se dire qu'il allait faire plus doux à Londres. Autour de lui, les hommes étaient en blouson ou en costume, certains même en bras de chemise.

Il lorgna le petit livre que la jeune femme avait posé sur ses genoux croisés. Tranche dorée et reliure cuir, cela sentait la religion. Le texte était en hébreu, mais cela faisait bien des années qu'il n'était plus en mesure de déchiffrer les caractères anguleux. Désormais, il savait seulement que ces derniers étaient des consonnes et que la jeune fille les déchiffrait de droite à gauche. Dans le mauvais sens, avait-il envie de dire. Il avait laissé tout cela derrière lui quand il était encore jeune, tout cet héritage de tiroirs traditionnels pleins d'espérances et de soupçons. Il avait poursuivi son chemin d'anonyme d'un pas plus léger. Qui il était sur terre n'avait guère d'importance. Sa vie se résumait à celles qu'il aimait, sa femme et leur fille, Emma et Zoë. En cela, il ressemblait à presque tout le monde.

La jeune femme fit claquer son livre et se leva quand la rame ralentit le long du quai à Knightsbridge. Un gros monsieur barbu avec un turban prit immédiatement sa place. Il sentit certainement un reste de la chaleur laissée par les cuisses et les fesses de la demoiselle. Elle allait sortir sur le trottoir dans quelques instants, pour être avalée par la foule fluctuante. Il y avait toutefois une certaine promesse dans cette idée. David observa les passagers immobiles autour de lui. Ils avaient tous mis au point leur regard à l'infini, sur un point de la fine coquille qui se faufilait avec fracas dans l'obscurité du tunnel, et ils veillaient à ne pas s'effleurer pendant la brève communauté de destin que durait le trajet.

Il avait toujours apprécié le tact superficiel des habitants des très grandes villes. Dans la voiture où il se trouvait, toutes les religions du monde étaient sans doute représentées, et c'était possible parce que les passagers étaient polis et restaient indifférents à leur voisin. Ils ignoraient tout des autres, leurs vêtements et leurs traits ethniques étaient aussi peu significatifs à leurs yeux que l'inventaire de la rame et les publicités aux fenêtres qui donnaient sur les câbles et la suie du tunnel.

David ne se sentait rien en commun avec la jeune inconnue juive. La naissance de Zoë avait marqué un tournant décisif. Une jeune sage-femme inexpérimentée avait manié l'appareil lors de l'échographie d'Emma, et elle leur avait dit qu'ils attendaient un garçon. Ni David ni Emma n'avaient distingué le moindre sexe sur l'écran où apparaissait un cosmonaute flou au front difforme. Emma était chrétienne, ou quoi que l'on veuille bien l'appeler, mais cela n'avait pas d'importance. Elle était indifférente à ça, c'était du moins ce qu'elle disait. David pouvait faire comme il l'entendait. Et tandis que la sage-femme pétrissait le ventre d'Emma avec la sonde, il avait décidé que son fils ne serait pas circoncis. Pourtant, il n'avait pas besoin de clamer sa décision si longtemps avant la naissance. Pourquoi ne pas attendre ? Dans sa famille, la nouvelle avait fait l'effet d'un tremblement de terre, et tout le monde avait considéré qu'il aurait pu éviter un tel raffut lorsque Zoë était passée de bras en bras, enveloppée dans sa couverture en flanelle.

Aujourd'hui, c'était une jeune femme fière qui allait à l'académie des beaux-arts de Copenhague. Avec une amie, elle partageait un appartement derrière la gare centrale, où les bandes de trafiquants de

drogue se tiraient dessus en faisant crisser les pneus de leurs bagnoles de luxe. Elle se montrait tour à tour pleine d'indulgence et agacée quand David l'appelait parce que l'on avait parlé d'une nouvelle fusillade aux informations. « Papa, ce n'est pas sur moi qu'ils tirent », déclarait-elle, comme si le risque de prendre une balle perdue équivalait à peu près à celui de recevoir une tuile sur la tête. Il lui avait fallu du temps pour comprendre qu'elle préférait habiter au milieu des sex-shops et des instituts de massage plutôt que de rester encore un peu chez papa et maman. Ils ne s'étaient pas plus disputés que ne le font normalement les parents avec leurs enfants déjà grands.

Le pire, cela avait été quand elle s'était fourrée dans le crâne qu'elle devait explorer son identité juive. David avait été surpris par sa propre réaction la première fois qu'elle s'était montrée à la table du petit déjeuner avec une étoile de David autour du cou. Et cela n'avait fait que le remuer davantage lorsqu'elle s'était défendue en disant qu'il s'appelait comme son nouveau bijou. Il avait saisi trop tard qu'il la blessait avec ses arguments inquisiteurs. Il n'avait vu que de la fatuité et des poses dans la crise de piété de sa fille. Emma avait été obligée de prendre la défense de Zoë, et il avait eu honte de son emportement déplacé.

Le métro approchait de South Kensington et David se leva pour descendre. Il songea à Emma et son absence le frappa comme un coup inattendu. C'était bizarre, il l'avait vue le matin même et il allait la revoir dans quelques heures. Il avait l'habitude d'être absent un jour ou deux. Son travail exigeait qu'il voyage beaucoup et il se rendait à Londres de nombreuses fois chaque année. Elle dormait quand il s'était habillé aux petites heures du matin. Emma dormait sans fin si on la laissait faire. Toutes les années d'enfance de sa fille avaient représenté une rupture forcée avec sa vieille habitude de dormir jusqu'à une heure avancée de la matinée, qu'elle avait reprise dès que Zoë avait été en mesure de sortir du lit toute seule.

David était resté un moment au pied du lit afin de contempler Emma endormie, son visage chaleureux dans un éventail de cheveux rebelles. Ses cils et ses sourcils tressautaient légèrement, comme si quelque chose la menaçait ou lui répugnait. Elle avait toujours affirmé qu'elle ne se souvenait pas de ses rêves. Il l'aurait volontiers embrassée, mais s'était retenu, bien conscient qu'elle n'aurait pas été réceptive à son élan sentimental à cette heure-là. Et là, alors qu'il se trouvait dans le métro bondé, elle lui apparut soudain bien trop distante. Ces derniers temps, elle était dans une période où il sentait revenir cette vieille crainte qu'elle ne glisse hors de sa portée.

David acheta un bouquet de lys blancs à l'endroit habituel avant de poursuivre en direction de Brompton Road. Il aurait été plus commode de descendre une station plus tôt, mais il appréciait la promenade dans les rues verdoyantes entre les maisons imposantes. Il portait son manteau sur son bras libre, les feuilles commençaient à peine à jaunir et le soleil bas dans son dos lui donnait l'illusion que l'on était en septembre. Quelques minutes plus tard, il atteignit Ovington Gardens. Cette promenade lui était aussi familière que les cinq minutes de marche de la gare de Hellerup jusqu'à la villa où Zoë avait grandi avec ses parents depuis ses huit ans.

De prime abord, ni lui ni Emma n'avaient envie d'habiter la baraque couverte de lierre, mais ils avaient changé d'avis quand, une fois dans le jardin, ils avaient aperçu la serre en brique avec ses fenêtres pratiquées dans le toit. Un atelier idéal pour Emma, avaient-ils pensé chacun de leur côté. Et cela avait été le cas. Elle n'avait pas fait la carrière espérée dans son nouveau pays, mais elle se rendait chaque matin dans son atelier où les toiles finies et inachevées s'entassaient le long des murs, comme des meules de foin collantes. Elle pouvait y passer des journées entières, même lorsqu'elle ne produisait pas, comme si l'odeur de térébenthine et des huiles formait désormais l'atmosphère dans laquelle elle respirait le mieux. Ces dernières années, elle s'était presque retranchée dans sa serre. Elle savait qu'il

n'osait pas s'approcher sans y être invité, mais cela faisait longtemps qu'il ne l'avait aperçue à son chevalet. Visiblement, elle se contentait de s'occuper de ses plantes, de bouquiner ou, simplement, de passer le temps.

Elle se comportait comme à l'accoutumée, peut-être était-elle un petit peu plus distraite, mais c'était normal, et il s'y était habitué. Dès l'époque où Zoë avait été une petite fille qui ne cessait de réclamer sa mère, il y avait eu des absences dans cette maternité, Emma disparaissait en elle-même, ou en dehors d'elle-même, en dehors des contours reconnaissables d'un moi. David l'avait eue à ses côtés la moitié de sa vie et ne pouvait imaginer autre chose, mais la distraction et la passivité périodiques d'Emma lui donnaient le sentiment continu d'être négligent, déphasé. Comme s'il devait lui prouver qu'elle n'avait pas commis une erreur lorsqu'elle l'avait accompagné au Danemark, où elle avait tout recommencé. Comme s'il ne le lui avait pas déjà montré. Car c'était bien elle qui avait insisté. Il avait rêvé de s'installer à Londres quand il avait terminé ses études. Ils avaient été mus tous les deux par le même désir de remettre l'histoire à zéro, mais elle avait gagné. C'était elle qui avait pu tourner le dos à tout ce qu'elle connaissait.

David avait rencontré Emma un soir de printemps des années quatre-vingt. Il étudiait depuis un an à King's College et un de ses nouveaux amis l'avait emmené à une fête chez un photographe qui s'était établi dans un poste de pompiers désaffecté, près de Camden Town. Ni l'un ni l'autre ne connaissaient le photographe, mais ils étaient encore assez jeunes pour franchir sans heurts des portes inconnues, dès lors qu'il y avait de la musique, des filles et quelque chose à boire. Au bout d'un an, il appréciait toujours d'être une feuille blanche dans la grande ville, l'étranger qui observe tout à travers l'ivresse douce de la nouveauté. Il lui restait deux mois avant de rentrer au Danemark, quand il avait fait sa connaissance.

Elle observait la scène adossée à la barre en acier où les pompiers descendaient autrefois. Il y avait encore les taches d'huile laissées par les camions sur le sol en ciment de l'atelier, où les gens s'agitaient, ivres, au son d'Iggy & The Stooges. Tout le monde ou presque était vêtu de noir, mais ce n'était pas seulement ses cheveux blond cendré et ses fringues orientales surannées qui la faisaient se détacher du lot. Elle était grande, et son visage fin aux yeux légèrement exorbités semblait sortir tout droit du portrait d'une aristocrate élisabéthaine, pâle et inflexible, et cruelle, sans aucun doute. Il ne lui manquait que la collerette, deux lévriers et une femme de chambre pour mettre de l'ordre dans sa chevelure libre et folle.

Emma donnait l'impression d'être descendue de sa hauteur inaccessible pour contempler le peuple. Elle ne ressemblait guère au genre de fille qu'il pouvait draguer, mais il avait bu et il n'était pas dans son élément. Cela l'aidait, cela le rendait plus léger, peut-être parce que sa vie sociale possédait un je-ne-sais-quoi de l'irréalité transparente du rêve. Au cours de cette dernière année, il avait couché avec autant de filles qu'avant sa venue à Londres. Il lui demanda si elle avait envie de danser. Elle le regarda un instant, joyeusement surprise. Non merci. Pendant une seconde, elle sembla avoir aperçu quelqu'un parmi les danseurs, puis elle posa à nouveau ses grands yeux sur lui. Elle fit une moue hautaine et lui dit que, à la place, il pouvait lui apporter un verre de vin blanc. Tous les autres buaient de la *lager* tiède servie dans des gobelets en plastique et tirée d'une pompe à bière dans un coin.

Il trouva le chemin de la cuisine, il y avait deux bouteilles au frigo. Les gens restaient en groupe, mais personne ne lui prêta attention tandis qu'il cherchait un tire-bouchon et deux verres. Emma eut l'air d'apprécier quand il lui servit son verre. Un petit homme dégarni avec un foulard rouge autour du cou s'approcha d'eux et leur dit quelque chose d'un ton courroucé, et David dut se baisser pour l'entendre répéter ses paroles. Est-ce qu'ils aimaient son puligny-montrachet ? David lui sourit. Oui, absolument. Emma sourit à son tour, visiblement satisfaite de son arrogance insolente.

« Viens, ici on s'ennuie », dit-elle en lui prenant la main. Elle le conduisit dans la rue, un taxi s'approchait, elle le héla.

« On va où ? » demanda David, qui se sentit un peu niais.

Elle lui sourit et se pencha vers le chauffeur. « Walton Street, Ovington Gardens », déclara-t-elle, puis elle attendit que David pense à lui ouvrir la portière. Ils s'assirent sur la banquette arrière, la voiture démarra. Elle se tourna vers lui. « Je t'enlève », dit-elle.

Elle lui demanda d'ôter ses chaussures lorsqu'ils franchirent la porte, et il crut tout d'abord qu'elle était locataire dans la maison blanche avec des piliers de chaque côté de l'entrée. Il parvint à entrapercevoir un éclat du luxe patiné et usé dans le faible éclairage du hall d'entrée. La chambre d'Emma était au dernier étage.

« Maman n'a pas besoin de savoir que tu es là », dit-elle après avoir fermé la porte derrière elle. C'était une pièce vaste au papier peint fané, avec des étagères où s'empilaient les livres, un bow-window aux grandes fenêtres qui donnaient sur une cour ou un jardin. Devant le bow-window, il y avait un chevalet et une table basse tachetée de peinture, où les tubes d'aluminium se tortillaient les uns sur les autres.

« Tu fais de la peinture, dit-il bêtement.

— Je suis à Slade », dit-elle d'un ton qui le fit se sentir encore plus bête.

Elle s'approcha de la bibliothèque, toujours avec son manteau, et elle prit une bouteille de rhum derrière une des piles. Il parvint à distinguer des romans, des livres d'art et des ouvrages de zoologie avant qu'elle ne se tourne vers lui et lui tende un verre plein à ras bord. Il se sentit cerné par ses yeux inquisiteurs.

« Santé, dit-elle. Ça t'intéresse de baiser ? »

Il se mit à sourire, elle le regarda d'un air désorienté. L'aristocrate élisabéthaine cédait le pas à une jeune fille banale qui était aussi sur un terrain glissant. Les mots « ça t'intéresse » et « baiser » sonnaient un peu maladroits dans sa bouche, à peu près comme le contraste entre les fleurs jaunies de la tapisserie et les affiches d'art moderne fixées avec des punaises. Presque touchant.

Peut-être était-il trop ivre, peut-être la question d'Emma avait-elle été trop bizarre et directe, mais ce fut la première fois qu'il ne put rien faire. À la place, ils discutèrent sur le lit, nus dans la lumière dure du plafonnier. Elle dit qu'elle avait voulu voir si elle en était capable. Rencontrer un inconnu et coucher avec lui, tout de suite. Elle n'était pas sortie avec tellement de types, elle n'y comprenait pas vraiment grand-chose. Au sexe. Elle prononça le mot comme s'il s'agissait d'une catégorie philosophique ou d'une ville d'un continent lointain.

Il était tombé amoureux de sa distance, de sa manière de parler des choses perçues avec un recul immense. Et de ses pauses, quand il attendait qu'elle finisse ses phrases. Elle trouvait qu'il ne valait pas la peine d'aller jusqu'au bout de sa pensée. « C'est ennuyeux » était une de ses expressions clés, et elle l'irritait à chaque fois avec son manque d'énergie. Il trouvait ça arrogant et condescendant quand elle lâchait prise au lieu de tenir bon, d'aller jusqu'au fond des choses, de faire la lumière sur un point. D'après elle, c'était pédant et une preuve de mauvais goût, il l'avait bien compris à l'occasion, quand il avait insisté pour qu'elle s'exprime clairement, en particulier sur ses sentiments.

Ses manières distancées l'agaçaient parce qu'elles le faisaient se sentir inférieur, le mettaient dans la position de celui qui demande, plein d'espoirs. C'était bizarre. Elle avait commencé par lui offrir son corps sans détour, mais cela ne lui avait pas donné le sentiment de la posséder. Pendant de nombreuses années, cela avait été le moteur infatigable de son désir. Quand elle contemplait d'une façon passive, et en silence, le commerce ou l'inaction du monde, elle pouvait donner l'impression de n'avoir aucune amarre, de filer avec le flot. Elle s'éloignait de lui, quand bien même il serrait dans ses bras son buste

tout en longueur. Au bout de quelques années, il se rendit compte qu'elle n'avait jamais cru être maîtresse d'elle-même, et que, à ses yeux, cette idée était d'une prétention ridicule. Il lui avait fallu longtemps pour le saisir car, par ailleurs, il ne connaissait personne de plus indépendant qu'elle.

Dès la première fois, elle lui avait permis de voir ce qu'il voulait. « Voilà à quoi je ressemble », avait-elle dit avec un sourire en se déshabillant devant lui dans la lumière crue de la chambre. Elle ne présentait ni gêne ni vanité. Elle ressemblait à ça et il n'y avait rien à y faire. Elle avait de petits seins et elle était très mince. Ses côtes dessinaient des ombres macabres sur la peau de son ventre creux, et les os de ses pieds lui firent penser à un oiseau. Elle n'eut pas l'air déçue par son impuissance imprévue. Elle prit dans la main son pénis avachi pendant qu'ils discutaient. De temps en temps, elle le regardait comme si c'était un truc qu'elle avait trouvé.

« Tu es juif, fit-elle, et elle aurait tout aussi bien pu l'informer de sa taille et de son poids.

— Je suis apostat », dit-il en se préparant à ce qu'elle lui en demande davantage. Il fut presque frustré qu'elle n'en fasse rien. Circoncis, apostat, temporairement impuissant, tout cela n'était que des faits.

Elle parla d'artistes qu'il ne connaissait pas, Lucian Freud, Oskar Kokoschka, Horst Janssen. Quelle bêtise cela avait été de considérer que la photographie remplaçait le portrait dessiné ou peint. Les photographies étaient liées à l'instant, tandis qu'un vrai tableau accumulait le temps au lieu d'enregistrer ses fractions de manière servile. Il lui parla de ce qu'il étudiait, Adam Smith, la main invisible. Elle lui répondit que ça sonnait comme un polar des années trente. Il précisa que c'était une déformation grossière d'attribuer à Adam Smith l'idée que l'État n'avait aucun rôle à jouer comme facteur de régulation.

La première nuit, ils parlèrent de ce qui les occupait, pas d'eux-mêmes ou de leurs origines. Il savait simplement que la mère d'Emma dormait à l'étage en dessous et qu'ils s'étaient faufilés devant sa porte avec leurs chaussures à la main. Quand il se réveilla à côté d'elle, la lumière du jour filtrait sur les bords des rideaux en velours rouge foncé. Elle respirait profondément dans son sommeil et il sentit l'érection qui lui avait fait défaut lorsqu'ils étaient rentrés dans la nuit. Elle ne se réveilla pas quand il glissa une main entre ses cuisses.

Ils ne se connaissaient pas. Il ne savait pas ce qui était arrivé au père d'Emma ni pourquoi elle vivait encore à la maison et ne voulait pas que sa mère découvre qu'il était là. Elle ne savait pas pourquoi il s'était qualifié d'apostat. Cela l'excita, et il parvint à la pénétrer avant qu'elle ne se réveille.

Les maisons autour de la petite place oblongue avaient vue sur un jardin arboré entouré d'une grille, avec un portillon dont les riverains avaient la clef. David s'arrêta et regarda par-dessus. Comme d'habitude, le jardin était vide. Lorsque, après quelques semaines sur la pointe des pieds, il avait fait partie du quotidien des deux femmes, Emma et lui venaient parfois lire sur un des bancs. Une feuille se détacha d'un arbre. Il ne bougea pas avant qu'elle ne tombe sur une des dalles derrière le portillon clos. Il ne savait plus combien de fois il avait tourné au coin d'Ovington Gardens. Le même chemin, les mêmes maisons blanches et les mêmes grands arbres, non pas comme une photographie dans sa mémoire, mais comme un tableau qui accumulait le temps passé.

Il se retourna et monta l'escalier afin de sonner. Peut-être Margaret se tenait-elle derrière un rideau car la porte fut ouverte presque tout de suite. « David ! » Elle commençait toujours par dire son nom et parvenait chaque fois à le faire se sentir le bienvenu.

En ce jour d'octobre, Margaret Warnock était encore une femme élancée de soixante-dix ans. Ses cheveux soigneusement coiffés étaient maintenus derrière les oreilles par des barrettes, formant ainsi deux ailes gris acier, et elle était vêtue d'une de ces robes en soie à col haut qu'elle aimait porter, peut-être en souvenir du temps passé en Orient. Sa fille avait hérité de son regard bleu de porcelaine, ce



regard qui enregistrerait tout. Rien n'échappait à Margaret, qui prit les fleurs de David et le laissa l'embrasser sur les joues. Il devait mourir de chaud avec ce manteau. Avaient-ils déjà si froid ?

Il lui parla du temps à Copenhague et, comme d'habitude, il se sentit maladroit. Ce n'était pas le cas lorsqu'il parlait à Emma, quand bien même elle avait hérité la diction impériale de sa mère. Malgré l'âge et les ans, face à Margaret, il restait le jeune étranger qu'Emma avait présenté un beau jour à sa mère. Margaret Warnock avait servi le thé, comme aujourd'hui. Ils étaient même assis aux mêmes places, elle sur le canapé, lui dans le fauteuil à oreilles, penché en avant, pas tout à fait sûr d'avoir le droit à son confort. Emma avait montré un nouveau côté lorsqu'elle avait servi le thé dans les tasses raffinées de sa mère, elle n'était ni hautaine ni distante, ni rêveuse ni ailleurs. Une fille obéissante qui baissait les yeux. David avait senti qu'il s'exprimait avec les droits de l'inculpé, ainsi en équilibre sur le bord du fauteuil avec sa tasse de thé. Et il avait songé à Emma dans le lit, deux étages plus haut, les côtes saillantes, les genoux écartés. Il s'était senti comme un intrus frivole et masculin dans la cité interdite des deux femmes, avec leur porcelaine, leurs tissus d'ameublement raffinés et leur passé.

Margaret alla chercher un vase pour les fleurs. David se tassa dans le fauteuil et regarda autour de lui. Tout était comme d'habitude, les arbres à leur place, encadrés par les rideaux jaunes, avec les gravures anciennes de cavaliers et de chasse à courre. Et il y avait les premiers travaux d'Emma réalisés pendant ses études à Slade, des portraits défigurés avec des gorges ouvertes et des yeux écarquillés, rehaussés par des couches successives de nuances fatiguées et malades. Margaret les avait accrochés sans noter à quel point ils se moquaient du reste de l'intérieur. Emma n'avait cessé de lui demander de les remiser au grenier, mais elle les avait laissés au mur. Quand Emma l'avait emmené à Slade, cela avait été la première fois que David avait vu de l'art créé et en devenir. Elle l'avait observé attentivement tandis qu'il essayait de dire quelque chose sur les visages hurlants de ses toiles, et il avait perçu à quel point il la désirait, elle.

En ce jour d'octobre, vingt-cinq ans plus tard, alors que la mère d'Emma lui servait une fois de plus le thé dans le fauteuil à oreilles, il se dit que cela pouvait être sa fille à lui qui allait à une fête et ramassait un inconnu. À mesure que Zoë avait grandi, il y avait eu bien des choses qu'il ignorait sur elle. C'était sans doute souhaitable, mais cela l'inquiétait de ne pas savoir ce qu'elle pouvait inventer, à quels risques son goût de l'indépendance l'exposait. Réflexion faite, il était saisissant que Margaret en sache si peu sur ce que faisait sa fille à l'étage au-dessus. D'un autre côté, Emma avait vingt-quatre ans et il n'était pas normal qu'elle habite encore chez sa mère et qu'elle ne soit pas partie, comme Zoë. Toutefois, cela n'empêchait pas qu'Emma avait agi de manière irresponsable en le faisant monter dans sa chambre.

David était pleinement en mesure de saisir le côté ironique de sa frayeur rétrospective, mais cela avait été dangereux, point final. Une des raisons pour lesquelles il prenait des honoraires si élevés, c'était sa capacité à s'en tenir à des faits que les argumentations et les discussions tentent souvent d'édulcorer, jusqu'à ce qu'ils s'accordent aux desiderata de la partie adverse. Et, oui, cela avait été dangereux, mais cela n'en disait-il pas davantage sur lui, lui qui pensait seulement aujourd'hui à l'irresponsabilité d'Emma parce que leur fille avait atteint le même âge ?

David essaya de se rappeler cette nuit de printemps, il y a si longtemps. La proposition surprenante d'Emma aurait dû l'exciter. Il avait été souvent attiré par des femmes croisées dans la rue, en songeant à elles, hors de tout contexte. Peut-être avait-il été impuissant parce que Emma, face à lui dans sa chambre, n'était que la fille de quelqu'un ? Avait-elle les traits de sa mère, et ce sourire froissé aux coins des lèvres ? Quel projet fou et sans espoir de la part d'Emma de vouloir baiser avec un inconnu dans la maison de son enfance. Cela avait été un début étrange pour leur histoire d'amour, car elle avait commencé par une déception.

Margaret revint avec ses lys dans un vase. Avait-il pris le métro ? Elle ne l'avait plus emprunté depuis les bombes. Elle posa le vase sur la table basse et arrangea les tiges. Il dit que cela ne semblait guère pratique. Elle contempla le bouquet un instant avant de s'asseoir. Cela pouvait se reproduire n'importe quel jour. Elle versa du thé dans la tasse de David. « Ils nous haïssent », déclara-t-elle avant de s'asseoir en face de lui, sur le canapé.

« Ils ? »

Elle eut un sourire plein d'indulgence tout en se servant du thé. Et il y en aura de plus en plus. Oui, il pouvait la traiter de ce qu'il voulait, mais ce qu'elle pensait n'y changerait rien. En 2050, ils seront... Qu'est-ce que l'on disait déjà, dans le journal ? Oui, pour finir, ils seront assez nombreux pour instaurer la charia de manière démocratique, exactement comme les nazis avaient procédé en Allemagne, à l'époque. Elle prit une gorgée de thé du bout des lèvres. Il s'éclaircit la gorge et posa sa tasse sur la table. Si jamais ils devenaient tous kamikazes, avec le temps, le problème serait réglé. Elle le dévisagea un instant avant de sourire, comme si tout cela n'avait été qu'une blague.

C'était la première fois que David entendait sa belle-mère tenir de tels propos. Était-ce ce qui arrivait à force de vivre seul si longtemps ? Margaret était déjà veuve depuis plusieurs années quand David avait rencontré Emma mais, au moins, elle n'était pas seule. La soupe bouillante et bien trop concentrée de peurs et de maux servie par les médias n'avait pas encore monté l'escalier et ne s'était pas encore glissée sous sa porte, au point de l'amener à voir un monstre dans chaque coin. Il songea que s'il n'y a personne d'autre chez soi pour allumer et éteindre la lumière, si l'on est le seul à appuyer sur les interrupteurs, l'obscurité devient un partenaire, un compagnon, au lieu de n'être qu'un fait.

Il fut surpris de l'entendre radoter ainsi sur les musulmans. Il était étonné car, durant toutes ces années, il l'avait soupçonnée de nourrir un petit peu d'antisémitisme, comme un animal de compagnie, tout au fond du sous-sol muet de sa personnalité. Et pourquoi sa phobie de l'Islam n'y aurait-elle pas fleuri elle aussi ? Était-ce sa paranoïa latente à lui qui le faisait s'étonner du fait que, avec son antisémitisme caché, elle n'éprouvait pas le besoin de fêter les Arabes qui, eux, haïssent les Juifs de manière machinale ?

Il prit un *gingerbread* du plat qu'elle lui tendit et il lui demanda si elle les avait faits elle-même. Le plat en porcelaine était décoré avec des feuilles de vigne le long du bord contourné. Il connaissait la réponse mais posa néanmoins la question, c'était un rituel, mais aussi une tentative de rétablir le sentiment de normalité. Pourquoi se laisser affecter par la folie locale de Margaret quand les fauteuils couverts de soie et la pendule sur la cheminée étaient à leurs places habituelles ?

En vérité, il disposait de fort peu d'éléments pour étayer ses soupçons. Une des premières fois où il avait pris le thé chez Margaret Warnock, elle lui avait parlé de son père, qui avait été officier en Palestine à l'époque du mandat britannique. Il avait été blessé lors d'une escarmouche avec des membres de l'Irgoun pendant la guerre d'indépendance israélienne — ou quel que soit le nom que l'on donne au conflit. C'était une question de définitions, et de qui définit les choses, avait-elle dit avec un sourire en coin. « Ce que mon père appelait du terrorisme, vous l'auriez sans doute appelé de la résistance. » David était resté paralysé, encore trop jeune et inhibé pour répondre. Ignorant encore que la femme distinguée en face de lui allait un jour devenir sa belle-mère.

C'était le « vous » qui l'avait paralysé. Emma avait éludé la question quand ils étaient montés dans sa chambre. Pourquoi se fâcher si cela n'avait pas d'importance ? Justement parce que cela n'avait pas d'importance, avait-il répliqué, en serrant les dents. Parce que sa mère avait tenu pour évident que cela en avait. Emma avait souri et lui avait passé la main dans les cheveux, comme à un enfant. Il n'allait pas se mettre à chicaner...

Le portable de David sonna à l'instant où il allait prendre un biscuit de Margaret.

« Fischer. »

Margaret regarda par une des hautes fenêtres, en direction de la place. David se dit qu'elle restait sûrement là quand elle était seule, distante, avec ses barrettes symétriques près des oreilles.

« C'est moi. Où es-tu ? »

Il songea à Emma et la vit telle qu'elle était ce matin, immobile dans son sommeil. Margaret se tourna vers lui, il posa les yeux sur le motif du tapis devant ses pieds. Il regretta d'avoir baissé le regard si vite.

« Coucou chérie, je suis chez ta mère. »

Il lui sembla qu'il n'était pas possible de tourner le dos à Margaret tandis qu'il parlait avec la fille de celle-ci.

« A-t-elle dit quelque chose à propos de Noël ? »

David sourit. La phrase d'Emma était un soulagement dans sa banalité manifeste. Il retrouvait là sa femme, comme s'il allait pouvoir poser le bras sur ses hanches et l'attirer contre lui.

Margaret sourit et détourna la tête.

« Je viens juste d'arriver », dit-il.

Depuis plusieurs années, Margaret ne cessait de dire qu'elle ne les voyait pas assez.

« Tiens-lui un peu la jambe. Et dis-lui que nous avons parlé d'aller à Bali. »

Ils avaient vraiment parlé de Bali.

« O.K., je vais l'appeler », répondit David.

Margaret pouvait-elle entendre que sa réponse ne collait pas dans la conversation ? Pour David, c'était un peu comme s'il parlait à une maîtresse.

« Tu t'embêtes beaucoup ? s'enquit Emma. Elle ne comprend pas ce que je dis. Au fait, Zoë est passée. Tu n'as pas oublié le dîner demain, au moins ? »

Il l'avait oublié.

« Non, on doit rencontrer... Ah... Comment s'appelle-t-il, déjà ? »

Emma entendait certainement qu'il bluffait, il avait l'impression de sentir la moue taquine sur ses lèvres.

« David, elle ne t'a pas dit comment il s'appelle. »

C'était vrai.

« Elle est toujours aussi cachottière ? »

C'était la première fois que Zoë avait annoncé à l'avance qu'elle leur présenterait son copain. Quand elle vivait à la maison, ils s'étaient habitués à ce que le favori du moment sorte en douce de la cuisine le matin, comme *un fait accompli*.

« Il est pakistanais, dit Emma.

— Oui ? »

Elle éclata de rire.

« Si tu t'entendais !

— Qu'est-ce que tu veux dire ? »

David était agacé par la pointe de reproche dans sa voix.

« Il s'appelle Nabeel, dit-elle.

— Ah bon, très bien. »

Elle pouffa de rire, un petit souffle dans le plastique du combiné.

« Tu es en état de choc ? »

Il ne put s'empêcher de sourire.

« Je ne vois pas ce que tu veux dire.

— Embrasse maman.

— Je t'appelle plus tard.

— Oui, appelle-moi. »

David rangea le téléphone dans sa poche et se tourna vers Margaret. Il dit qu'Emma était pressée et qu'elle l'appellerait plus tard. Margaret lui demanda comment s'était passée sa réunion. David répondait toujours volontiers quand elle l'interrogeait, comme s'il était encore à l'épreuve, comme s'il n'avait pas fait plus que répondre à ses attentes. Margaret resservit du thé et se tassa en arrière sur le siège. Le canapé profond la ratatinait et la faisait apparaître fragile et seule. Le père d'Emma avait dirigé une plantation d'hévéas en Malaisie, elle était née là-bas, mais ne se souvenait de rien. La famille était rentrée en Angleterre quand elle avait deux ans.

Elle a une photo de la plantation accrochée dans son atelier. Une nounou indigène porte la petite Emma dans ses bras, tandis que Florence, quatre ans, est à côté sur le gazon grillé. Il faut savoir qu'il s'agit d'elles. Elles sont à l'arrière-plan, trois petites silhouettes floues. Le soleil brutal n'apparaît que comme un voile grisâtre sur l'herbe, les troncs d'arbres et le bungalow derrière elles. Une véranda ombragée court sur toute la largeur de la maison. Les piliers en bois blancs et la femme noire avec ses draperies en coton rayé donnent une ambiance coloniale et tropicale, mais la photo aurait pu être prise n'importe où. C'est le seul lien avec l'endroit où Emma a passé ses premières années dont elle dispose.

Florence se souvient de la Malaisie, mais elle vit à Adélaïde. Elle a quitté l'Angleterre après la mort de son père quand elle est tombée amoureuse d'un Australien. Elle l'a épousé, elle a divorcé, mais elle avait entre-temps trouvé sa place là-bas. Les sœurs ne se voient pas pendant des années, mais elles dépensent des fortunes au téléphone. Florence est agent immobilier et vit seule, elle n'a pas eu d'enfant et, désormais, il est trop tard pour en avoir. La grande sœur raisonnable mène une vie libre avec des partenaires différents tandis que sa petite sœur rêveuse a passé sa vie d'adulte à être épouse et mère. Emma s'était sentie abandonnée et trahie quand Florence l'avait laissée avec Margaret. La maison était devenue encore plus silencieuse et elle s'était retirée dans son propre monde au dernier étage.

C'est Florence qui se souvient de leur père. Bien sûr, Emma s'en souvient aussi, elle se rappelle certaines choses, sa moustache, son odeur et sa voix, ses chemises blanches dans la penderie et la baguette avec ses cravates. Elle avait dix-huit ans quand il est mort, mais elle se souvient de lui sous forme d'images isolées qui ont fané avec le temps, à l'instar de la photo de Malaisie où le soleil éblouissant n'a laissé qu'un voile de flou. Leur père avait chaviré avec son voilier au large d'Andratx. Margaret n'avait jamais partagé la passion de son mari pour la voile et, sans l'accident, elle aurait ignoré qu'il y avait une autre personne à bord, une jeune femme.

« Encore un peu de thé ? »

David sourit et secoua la tête.

« Comment va Zoë ? »

Avait-elle donc entendu qu'ils venaient de parler de Zoë ?

« Ah, si seulement je le savais. »

La manière dont il le dit fit sourire Margaret. Après la sortie de celle-ci sur les musulmans, il n'avait guère envie de lui dire que le nouveau copain de Zoë était pakistanais.

« Je la vois si rarement », dit-elle.

Il était agacé par Emma, qui s'était exprimée comme si elle le prenait à contre-pied en lui annonçant cette nouvelle.

« Mais elle était là au printemps, dit-il en songeant que Margaret n'allait pas tarder à lui parler de

Noël.

— Oui mais, lorsqu'elle finit par venir par ici, elle passe son temps à traîner dans les musées et les galeries. »

C'était Emma qui avait trouvé pertinent de lui annoncer dès maintenant, au téléphone, ce que Zoë lui avait appris au sujet de son nouveau copain.

« C'est une artiste, Margaret. »

Comme si c'était là une nouvelle sensationnelle qui ne pouvait attendre son retour, ce soir.

Margaret haussa les sourcils. « Ah, oui... »

Il était d'accord avec ces sourcils, cependant il éprouva le besoin de défendre sa fille.

« D'ailleurs, elle va faire sa première exposition.

— Mais elle va encore aux beaux-arts...

— Oui, c'est fantastique. Elle doit être douée.

— Et c'est son père qui parle. » Margaret sourit. « Et que va-t-elle exposer ?

— Ce n'est pas à moi qu'il faut le demander. Un projet vidéo, sans doute. » Il haussa les épaules.

« Ça me semblerait plus être fait pour l'école du cinéma.

— Oui, fit-il avec un sourire. Il faut que j'y aille, Margaret, j'ai un avion à prendre. Merci pour le thé. »

Elle le regarda quand il se leva.

« Je n'ai pas eu l'occasion de vous demander quels sont vos projets pour Noël. Vous n'auriez pas envie de venir à Londres ? Avec Zoë, si elle a le temps ?

— Merci, Margaret, mais nous avons pris des billets d'avion pour Bali.

— Mais ça m'a l'air formidable. »

Elle le raccompagna, pâle de déception. La nuit était tombée entre les arbres du petit jardin. Il s'arrêta une fois descendu sur le trottoir et se retourna pour faire un signe de la main, mais elle avait déjà refermé la porte. Elle ne voulait pas faire bonne figure. Il se mit en marche, mais l'aperçut à l'instant où elle soulevait un des voilages transparents et lui faisait au revoir. Il ne fallait pas qu'il pense qu'elle se sentait délaissée. Il agita la main à son tour avec un sourire, puis il fut le premier à se retourner pour qu'elle ne reste pas trop longtemps ainsi seule, la main levée.

Il était en avance quand il arriva à Heathrow. Il n'avait pas de bagages et se rendit directement aux contrôles de sécurité. Alors qu'il attendait ses affaires au bout du tapis roulant, il observa la succession d'images sur l'écran du garde. On aurait dit de l'art moderne. Peut-être était-ce quelque chose pour Zoë ? Le contenu des bagages à main rendu par des contours fantomatiques verts et orange. Si jamais il le lui suggérait, elle lui adresserait un sourire hautain, comme s'il était un nain de jardin, puis elle utiliserait peut-être l'idée. Et ça, était-ce son manteau ? Il lui sembla reconnaître ses clefs, comme il aurait peut-être reconnu son alliance sur une radiographie, ou la broche orthopédique qu'il avait dans le genou, souvenir d'une balade à ski à la station de Zermatt.

Il y avait encore beaucoup de monde. Il trouva un espresso bar et s'assit dans un coin tranquille. Il essaya plusieurs fois d'appeler Emma, mais tomba sur le répondeur. Elle ne répondit pas non plus lorsqu'il appela le numéro de la maison. Il contempla les voyageurs avec leurs chariots à bagages et leurs piles de manteaux. Il aperçut une caméra de surveillance sur un pilier, non loin, et il imagina la mosaïque d'écrans en noir et blanc de la salle de contrôle. Des images laiteuses, comme celle prise quarante-sept ans plus tôt devant le bungalow du gérant d'une plantation d'hévéas en Malaisie. Une jeune femme en sarong avec deux petites filles européennes. Un Européen entre deux âges, en manteau d'hiver, avec un gobelet de café dans une main et un téléphone portable dans l'autre. La jeune femme et

les fillettes auraient pu être n'importe qui. L'homme aussi. Il essaya de rappeler, Emma ne répondait toujours pas.

Les voyageurs passaient devant lui dans les deux sens et il entendait des bribes de conversation dans des langues qu'il ne comprenait pas. Plus loin, ils se croisaient sur des tapis roulants, immobiles et pourtant en mouvement. Chacun d'eux était en route vers une ville, une adresse, une porte qui allait s'ouvrir sur quelque chose de familier mais, ici, dans le terminal de l'aéroport, ils étaient anonymes et interchangeables. Si l'avion s'écrasait, il ne resterait que ces corps et ces valises pleines d'objets banals éparpillés sur un champ ou flottants dans les ténèbres de la mer.

Il restait encore une demi-heure avant l'embarquement, mais il rangea son téléphone dans sa poche. Il y avait déjà de quoi inquiéter suffisamment Emma quand elle verrait combien de fois il avait essayé d'appeler. Emma et Zoë. Si elles n'avaient pas été là, quelle importance cela aurait-il eue d'aller ici ou là ? Penser à elles l'avait toujours renforcé, mais, là, il se sentait fragile. Qu'était-il arrivé ? Pourquoi geignait-il ? Cela ne lui ressemblait pas. D'habitude, il se concentrait sur quelque chose de positif. Zoë. Il se réjouissait de rencontrer Nabeel. Elle devait l'aimer, puisqu'elle tenait à le leur présenter. Cela tracassait-il Nabeel ? Et elle ? Quelles idées se faisait-il de la maison qu'il allait découvrir ? À quoi ressemblait le foyer d'où il venait ?

La maison d'enfance de David n'était plus depuis longtemps qu'un lointain souvenir. Sa mère avait déménagé quand elle s'était retrouvée veuve et la plupart des meubles avaient été vendus, mais il se souvenait clairement de tout. La pénombre dans l'entrée, le tapis, le miroir et la console. La porte ouverte sur le salon et le canapé lourd, une pièce marron, lie-de-vin et vert jaunâtre, chichement éclairée à cause des paravents jaunis. Un appartement sombre dans une rue derrière l'ambassade de Russie, enveloppé dans une atmosphère, presque un relent, d'inertie éventée.

L'année où il avait commencé ses études, il avait un jour sonné à la porte et découvert qu'une *mezouzah* avait été fixée sur l'encadrement de la porte. Il avait demandé à son père ce qu'elle faisait là. C'était une maison juive, avait répondu son père. Et depuis quand ? Cela avait toujours été une maison juive. Mais on n'avait pas toujours accroché des invocations sur le chambranle de la porte ! Le père de David était devenu religieux sur ses vieux jours, il commençait à dire des prières à table, à se rendre à la synagogue et David trouvait cela insupportable.

Son téléphone sonna alors qu'il se trouvait sur le tapis roulant et regardait les avions garés. L'écran affichait « Emma ».

« David à l'appareil. »

Pourquoi avait-il dit ça ?

« Coucou chéri. J'ai vu que tu avais appelé des tas de fois. Il y a un problème ?

— Non, c'est juste que tu me manquais. »

La lumière dure d'un projecteur s'aligna sur le fuselage d'un avion et fit ressortir les petites aspérités, les rivets le long des plaques.

« C'est gentil », dit-elle.

David imagina un banc de poissons sous la lumière du projecteur et, entre les flancs d'écailles, une myriade de valises ouvertes, des sous-vêtements, des robes et des chemises qui ondoyaient, des articles de toilette, des livres et des chaussures. Un pardessus, lourd et noir, qui battait désespérément des bras, un trousseau de clefs...

« Je suis un vieux nain de jardin fatigué.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Rien.

— Margaret a-t-elle parlé de Noël ? »

Il vit la bouche et les yeux d’Emma dans la villa d’une rue de banlieue, sur l’autre rive de la mer du Nord.

« Je crains que nous ne soyons obligés d’aller à Bali. »

Il vit sa fille, mais comme dans un film en accéléré où une fleur pousse et s’ouvre en quelques secondes, tandis que les brins d’herbe papillonnent sous un vent électrique. Comme s’il voyait toutes les vidéos d’elle qu’il avait faites, mais à une vitesse telle qu’il n’apercevrait que le mouvement. Zoë se levait, portant une couche, après avoir démonté une poupée, et l’instant d’après elle se baissait vers lui et lui faisait la bise, coiffée d’un béret noir.

« David, Da-vid... Tu es là ?

— Oui, je suis là.

— Je t’aime. À quoi pensais-tu ? »

Il pensait à la chambre d’Emma dans la lumière dure du plafonnier, la première nuit où elle l’avait ramené chez elle.

« Je pense à quel point nous sommes fragiles. »

Il songea au premier matin où il s’était réveillé à côté d’elle, et où il avait doucement déposé un baiser sur l’ombre entre deux de ses côtes.

Emma était assise dans un fauteuil en osier à côté du poêle à bois. Elle aurait voulu rester là jusqu'à ses cent ans. À cette période de l'année, il y avait du soleil en fin de matinée. En été, le coin près du poêle était déjà à l'ombre quand elle arrivait dans l'atelier. Le soleil étincelait dans une toile d'araignée accrochée entre les croisillons et produisait un éclat rouge-brun dans le corps segmenté de l'araignée. Le vent faisait vibrer la toile de manière régulière. Emma se demanda si l'araignée le sentait, si elle restait immobile le temps que cela passe, ou si elle s'était habituée aux mouvements répétés qui faisaient alors partie de son environnement.

David dormait sur le dos quand elle s'était réveillée. Elle était obligée de le pousser pendant la nuit afin qu'il se tourne sur le côté, mais il finissait toujours sur le dos. Il faisait autant de bruit qu'un morse. Il avait proposé, en plaisantant, d'aller dormir dans la chambre de Zoë, mais ni lui ni Emma ne pouvaient imaginer dormir chacun dans son lit. Elle s'était réveillée plus tôt que d'habitude. En règle générale, il parvenait à tendre le bras et à éteindre le réveil. C'était lui qui devait se lever mais, aujourd'hui, elle avait été la première à sortir du lit. Elle resta un moment à regarder le menton proéminent et le nez large de David. Son front s'était agrandi avec les cheveux coupés court. Avec le temps, on aurait dit que quelqu'un lui avait vidé un cendrier sur la tête. Il avait repoussé la couette et son tee-shirt avait remonté, si bien que la peau de son ventre apparaissait au-dessus de l'élastique de son boxer. Il commençait également à prendre du ventre, mais ça ne se voyait pas quand il était allongé sur le dos.

Il était resté en dessous d'elle et il l'avait laissée décider de l'allure. Cela faisait longtemps, ce n'était pas fantastique, mais agréable quand même. Agréable qu'ils aient encore envie. Il se passait des semaines, parfois des mois, mais c'était normal, d'après ce qu'elle avait lu dans un magazine. Elle ne parlait pas de sexe avec ses amies, et elles avaient cessé de lui poser des questions. Était-elle bornée, contrariée, gênée ? Elle n'en savait rien, mais ce genre de discussion lui déplaisait. D'ailleurs, elle n'avait pas tellement d'amies. Au bout de si longtemps, il lui arrivait encore de se sentir comme l'immigrée qui frappait à la porte, même si elle parlait la langue.

Elle ne lisait pas les magazines avant de venir au Danemark. Elle avait commencé pour apprendre le danois quand les livres étaient encore trop difficiles, et c'était devenu une habitude. Les magazines étaient une fenêtre sur quelque chose qui ne lui était pas familier. C'était intéressant, d'une manière presque anthropologique, de lire des articles sur les exercices du périnée, les vestes boléro et les plats de pâtes faciles à cuisiner. C'était un monde en soi et ce n'était pas le sien. Qu'est-ce qui clochait avec sa féminité ? D'ailleurs, y avait-il quelque chose qui clochait ? David poussait un soupir résigné quand elle l'envoyait en expédition éclair au magasin ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre parce qu'elle avait oublié d'acheter des serviettes. N'était-il pas grand temps qu'elle maîtrise son cycle ? Il avait ri quand elle avait répondu qu'elle avait autre chose à faire.

Elle caressa la cuisse de David, il sourit. Dans son sommeil ? Il lui était impossible d'en juger, peut-être dormait-il encore. Il lui importait peu de le savoir. Les poils frisstants sur ses cuisses et ses jambes étaient doux et drus, sa poitrine et son ventre étaient noirs de poils. D'ailleurs, un jour, il lui avait avoué se sentir comme un chimpanzé. Elle l'aurait pris avec ou sans poils puisque son corps était ainsi, mais qu'elle le dise n'avait rien changé pour David. Cela ne l'aidait pas davantage qu'elle dénigre son corps à elle pour se montrer solidaire. Ses genoux pointus et ses seins trop petits, ses taches de rousseur ridicules aux endroits les plus singuliers. Elle ne comprenait pas qu'il ait envie de coucher avec elle, et cela avait été une bonne part de ce qui l'avait attirée en lui. Cela le rendait plus séduisant quand elle s'imaginait qu'il n'en avait peut-être que tout juste envie. Quand il la faisait attendre. Elle avait éprouvé cela depuis qu'elle avait découvert ce qu'était le sexe. Si des garçons ou des hommes la désiraient de manière trop manifeste, elle en perdait l'envie. Il n'y avait pas de place pour son propre plaisir quand ils



se pointaient avec leur désir gonflé à bloc. Rien que le mot « désir » avait un petit côté comique, et guère masculin.

Elle glissa la main sous la couture de son short. Ils avaient souvent ri en rappelant qu'il n'avait pas pu la première fois. Cela faisait désormais partie de leur histoire. Comme une preuve de quelque chose, mais quoi ? Qu'il y avait eu quelque chose entre eux dès le début ? Il se remit à ronfler, il dormait vraiment. Alors qu'elle sentait les vaisseaux sanguins se gonfler, elle songea à quel point il aurait été facile pour David d'avoir une liaison, tant il était absent. Peut-être n'était-il pas allé voir sa mère, peut-être connaissait-il une jeune femme à Londres. Cette pensée la travailla, imaginer ainsi qu'il rêvait peut-être d'une autre femme tandis qu'elle restait là. C'était comme se pencher au bord d'une falaise. On ne peut pas s'en empêcher. Elle savait que cela la briserait totalement.

Il le savait également. Elle avait tout quitté pour l'accompagner dans son pays à lui, pour apprendre sa langue et recommencer à zéro. Elle avait remisé sa peinture sur une voie de garage afin d'être la mère de Zoë et de fonder un foyer tandis qu'il gagnait de l'argent pour eux. Il pensait sûrement qu'elle s'était sacrifiée, mais une voie de garage ? Il lui demandait parfois, prudemment, si elle avait pris contact avec le marchand d'art qui, une éternité plus tôt, lui avait donné sa carte de visite lors d'une rencontre fortuite. À un mariage. Elle n'avait pas répondu à l'intérêt poli. Mais une voie de garage, vraiment ? Devait-elle relancer sa production afin d'apaiser David qui avait le sentiment de l'avoir amenée à rabattre ses prétentions ? Quand Zoë était allée au lycée, elle s'était dit qu'il le pensait peut-être. Oui, elle avait eu beaucoup de temps, et, oui, la maison était devenue très tranquille, mais elle aurait pu en faire davantage quand elle était arrivée au Danemark pour tenir bon et se faire remarquer. Elle n'avait pas renoncé, elle était la seule à blâmer. Pourquoi tenait-il tant à endosser la responsabilité de ça aussi ? Elle le lâcha et se leva pour aller prendre un bain. Ce n'était pas un sujet de discussion, c'était davantage dans la manière dont il lui demandait comment ça se passait « là-bas ».

Le fauteuil en osier craqua quand Emma se leva. Elle aperçut David derrière les portes de la terrasse, sa silhouette qui se déplaçait dans la cuisine. D'habitude, à cette heure-là, il était déjà parti avec la voiture. En tout cas, il ne viendrait pas lui dire au revoir. Il ne voulait pas déranger. Elle s'approcha du chevalet, dans la partie opposée de la serre. Les toiles tendues s'entassaient contre le mur, les tableaux achevés se mêlaient à ceux qui étaient commencés. Toute une procession de grands pots de fleurs, des roses et des dahlias, était alignée sur le carrelage au pied de la paroi vitrée qui donnait sur le jardin.

Le tableau sur lequel elle travaillait faisait deux mètres de large, il était presque monochrome, dans des tons brun et ocre. Il fallait se placer juste devant pour découvrir le motif, un cheval, un cheval marron sur fond marron. Un cheval presque grandeur nature qui n'était pas dressé sur le sol, mais qui en sortait, ou qui s'y pliait, comme enchâssé, à moitié enterré, selon la perspective. Elle avait appliqué la couleur au couteau, en couches épaisses et superposées, elle l'avait mélangée à du sable, des brins d'herbe, des poils et des bouts de feutre. Elle n'avait pas l'impression d'avoir peint un cheval, mais de l'avoir fait. Le tableau d'un cheval. Un objet indépendant dans le monde.

Elle aurait pu faire quelque chose pour exposer, être connue, tout ce à quoi elle avait renoncé, d'après David. Mais elle ne l'avait pas fait. Il n'y avait rien à ajouter. Ce n'était pas ça le plus important. Elle avait travaillé pendant toutes ces années, le travail était important, et elle avait vendu un peu aux amis et aux connaissances, mais, tout aussi souvent, elle offrait ses toiles. Le plus important, c'était de s'en défaire. D'une part, elle n'avait pas la place, d'autre part elles dérangeaient dès qu'elles étaient achevées. Peindre l'intéressait tant que durait l'acte, mais tout le reste était dépourvu d'importance. La scène artistique, les critiques, la célébrité. À Slade, déjà, avant de rencontrer David, elle avait été frappée de saisir à quel point le travail n'avait presque rien à voir avec tout le reste, et à quel point ce reste pouvait déranger, troubler et éloigner de l'essentiel. Elle n'avait pas non plus besoin d'exposer

puisqu'elle était mariée à un homme qui avait les moyens d'être son mécène. Pouvait-on être plus chanceux ? Elle n'avait même pas caché la carte de visite du marchand d'art, elle n'aurait tout simplement pas su où commencer à la chercher.

David contourna la maison, en costume-cravate. Normalement, il aurait dû être en route pour la ville depuis longtemps. Il disparut dans la cabane à outils et en ressortit peu après avec un pinceau dans une main et un seau dans l'autre. Emma, devant son cheval, le vit repartir par le même chemin, le passage étroit entre le côté de la maison et la haie mitoyenne. Elle le vit revenir avec le seau et le pinceau, il retourna à la cabane et réapparut avec un pied-de-biche. Il était trop loin pour qu'elle distingue nettement son visage. Elle était sur le point de le rejoindre pour voir ce qui se passait quand son portable sonna.

Après avoir extrait le téléphone de sa poche, elle vit sur l'écran que c'était sa mère. Elle songea à laisser sonner, mais changea d'avis. Si elle parlait à Margaret, elle aurait la confirmation que David était vraiment allé la voir la veille. Mais considérait-elle sérieusement la possibilité qu'il ait menti ? Mais qu'est-ce qui lui prenait ? Elle lui avait toujours fait confiance et, au fil des ans, le fait de pouvoir compter sur lui ne l'avait pas rendu moins séduisant. Lui, en apparence, il ne flanchait pas. David possédait une volonté inébranlable et, pendant près de vingt-cinq ans, elle s'était appuyée sur lui quand elle en avait eu besoin. Vingt-cinq ans, c'était fou. Étaient-ils donc en train de devenir vieux ? L'âge lui avait toujours paru être une chose qui arrivait aux autres. Margaret était vieille, mais le ton de sa voix restait inchangé, de même que son regard bleu et froid, et la retenue pour afficher ce qu'elle savait. Dans cette famille, on ne faisait pas étalage de ses sentiments.

Et David ? Son autorité n'avait pas été mise à mal par les cheveux gris. Il était né comme ça, un tapis de discipline, toujours droit au but. C'était son nez qui la faisait penser à un tapis, son « nez de Juif », comme il disait, peut-être pour la devancer. Elle ? Comme si cela avait jamais été un argument pour ou contre lui qu'un rabbin, quand David était un nourrisson, ait tranché un bout de son petit sexe. D'ailleurs, après la gêne du premier soir, il n'avait pas eu de raté. Elle avait ri quand sa mère lui avait prudemment demandé si elle avait bien réfléchi à ce que cela impliquait d'épouser *someone of that persuasion*.

C'était toujours le même soulagement de parler anglais quand elle avait sa mère au bout du fil, que le sujet soit sans enjeu ou source de tension. Avec David, Emma avait le sentiment de parler danois à peu près couramment, parce que tant d'autres choses passaient par le contact, les mimiques et l'intonation, par un regard, par la durée d'un silence. Mais quand elle parlait à Margaret, il y avait toute la combinaison génétique de tempérament et d'humour, il y avait les mots, tous ces mots merveilleusement familiers et leurs sous-entendus.

À sa grande surprise, Margaret ne dit pas un mot sur Noël. Bali avait dû mettre le holà à ses tentatives de tâter le terrain et rendre tout débat superflu. David avait raison, ils étaient désormais obligés d'y aller. Margaret souhaita bonne chance à Zoë pour sa prochaine exposition. David était donc bien passé. Bien sûr qu'il était passé. Ça ne lui ressemblait guère qu'une idée étrange, qui lui était soudain passée par la tête, s'imprime ainsi dans son esprit. Était-ce parce que, quelques jours plus tôt, son amie Louise lui avait raconté dans un café qu'elle avait une liaison avec un homme marié lui aussi ? Et voilà que Louise voulait divorcer. Emma lui avait demandé si elle avait besoin d'épouser un homme parce qu'ils couchaient ensemble. Louise avait répondu que oui. Elle voulait aussi avoir des enfants avec lui. Emma avait répliqué qu'elle n'avait rien entendu de plus stupide depuis longtemps. Louise avait ri. « Et c'est toi qui dis ça ! » avait-elle ajouté. Emma lui avait demandé ce qu'elle voulait dire. Louise lui avait donné une tape sur le bras : « Tu es la vertu incarnée. »

Vraiment ? Était-ce de la vertu ou de la paresse ? Avant David, elle était sortie avec à peine deux ou trois types. C'était la nudité envahissante dans les médias qui lui rappelait qu'un homme pouvait ne pas ressembler à celui qu'elle avait épousé. Était-ce de l'amour ? C'était aussi de l'amour, mais c'était d'abord la vie. La vie qui avait continué avec eux sans les renverser dans son élan. Mais comment pouvait-on parler de la vie ?

Elle dit à sa mère que, à son avis, une exposition était bien prématurée pour Zoë. Mais, tout de même, elle devait être fière ! Oui, elle était fière, mais lorsque les jeunes artistes sortent des beaux-arts avant de pouvoir voler de leurs propres ailes, il ne leur est pas permis de se développer à leur rythme, et ils risquent de... Était-elle jalouse ? Emma fut obligée d'admirer Margaret pour sa capacité à trancher si clairement, sans la générosité d'une mère. Et si elle était jalouse, cela changerait-il quoi que ce soit à son constat ? Elle répondit d'un ton aussi aimable que celui de Margaret. C'était tout à fait leur style de charger sabre au clair de cette manière, parfaitement sans heurt. Le sourire charmant, l'acier froid, mère et fille, unies à jamais. À la place, Margaret se mit à parler de David. Elle l'avait trouvé fatigué. Emma répondit qu'il avait plusieurs grosses affaires en ce moment. Elle le dit d'une voix qui ne lui correspondait pas, comme si elle était passée derrière le bureau de David, en ville, pour découvrir trop tard que le fauteuil n'était pas réglé à la bonne hauteur.

Elle savait étonnamment peu de détails sur son travail, et ce n'était pas par manque d'intérêt. Enfin, si, et David ne voulait pas vivre et coucher avec son travail, comme il disait. Il était très compétent, il adorait son boulot, mais quelque chose dans sa vie ne devait pas être touché par ce monde-là s'il ne voulait pas être bouffé par lui. C'était une question de proportion, de mesure et de moyens, une question de sens. Et ça, il le connaissait mieux qu'elle, elle en avait toujours eu le sentiment. Si elle avait un travail, il s'agissait plutôt d'en démêler le sens afin de méditer sur les couleurs des fils.

Était-elle jalouse de sa fille ? Et c'était sa mère à elle qui le lui avait demandé. Cela aurait été difficile de l'admettre, mais aussi trop commode, d'un autre côté. Trop immédiat. Aux yeux de beaucoup, comme elle était tellement dorlotée, elle avait certainement négligé de se battre, de brandir son étendard et de voir jusqu'où son talent aurait pu la porter. Elle peignait dans sa serre et, pendant une période, elle avait enseigné les arts plastiques dans un lycée. De l'extérieur, elle ressemblait sans doute à un mélange médiocre de mondanité et de fiasco. L'épouse d'un homme aisé qui n'avait pas réalisé son rêve d'artiste.

Tu veux déjà enterrer ton talent dans une banlieue ? C'était Margaret qui lui avait posé la question alors qu'elle lui faisait visiter la villa vide où les ouvriers étaient en train de travailler. Que répondre ? L'acte de vente était signé, l'achat était un fait accompli, pas une possibilité sur laquelle sa mère, invitée à Copenhague, aurait été amenée à donner son avis. Il y avait quelque chose de bizarre à ce que Margaret — entre tous — choisisse ainsi de représenter l'intransigeance antibourgeoise de l'Art. Elle avait vécu sur l'argent de son mari avant et après la mort de celui-ci et n'en avait jamais tiré autre chose qu'un job de secrétaire chez Sotheby's. Margaret n'avait pas fait d'études, mais être au contact de beaux objets anciens lui était monté à la tête et elle se comportait comme si elle était conservatrice et spécialiste des tapis baloutches ou des impressionnistes français. Elle avait été contre David, contre ses origines, contre Copenhague et contre la manière surprenante qu'avait eue Emma de trébucher sur l'amour. Emma devait être artiste, pas amoureuse et, d'après sa mère, les deux choses étaient comme l'huile et l'eau.

David était le genre d'homme que sa sœur aurait dû épouser, avait dit Margaret. Emma ne savait pas si elle regrettait que Florence ne soit pas celle qui l'avait ramassé, ou s'il fallait entendre ça comme du mépris. Florence et Margaret n'étaient pas du genre à papoter ensemble, comme disait Florence, lorsqu'elle l'avait au bout du fil dans son hémisphère Sud.

Emma avait été surprise par le sang-froid de Florence quand elles avaient appris le naufrage et la noyade de leur père. Elle était restée parfaitement calme pendant que Margaret parlait de l'accident et de la jeune femme qui se trouvait également à bord. Margaret avait ajouté qu'elles étaient assez grandes pour entendre toute la vérité. Emma vit bien que sa sœur retenait un cri, un hurlement sauvage qui s'agitait et se cognait contre ses côtes, si bien qu'il lui fallait retenir sa respiration, blême et immobile. Elle utilisait toutes ses forces. C'était sûrement parce qu'elle n'en avait pas en trop qu'elle n'était pas venue s'asseoir à côté de sa mère et poser un bras sur ses épaules tremblantes quand Margaret s'était effondrée. Emma avait dû prodiguer soutien et étreintes, Florence était restée raide et muette. Le visage d'Emma était trempé, celui de sa sœur demeurait sec, et pourtant Florence avait été plus proche de leur père.

Florence était la prunelle de ses yeux. Elle allait souvent avec lui sur le bateau, qui, normalement, mouillait à Brighton. Elle adorait faire de la voile tandis qu'Emma avait le mal de mer dès qu'elle entendait grincer les amarres. Florence et son père se comprenaient, mais elle avait aussi un esprit plus pratique. Avant tout, leur père était un homme qui s'arrangeait pour que les choses soient faites, en ordre et de manière efficace, avec la pipe joyeusement coincée entre les molaires. C'était un peintre du dimanche et, quand Emma était encore enfant, il lui avait montré comment on prépare le fond de sa toile, comment on broie les couleurs, comment on les mélange. Elle l'avait bien pris, comme une tentative de compenser. C'était par politesse et pour qu'ils aient quelque chose en commun qu'elle avait découvert son propre talent.

À la mort de son père, Florence s'installa avec son copain australien et, au fil du temps, on la vit rarement à Ovington Gardens. Emma se retrouva seule à tenir la main de sa mère et à assurer le quotidien quand Margaret restait allongée, les yeux dans le vague. Florence n'éprouvait-elle donc pas de peine pour sa mère ? Emma le lui demanda, un jour, mais n'obtint pas de réponse. Florence pleurait souvent de manière incontrôlable quand elles étaient seules, Emma devait donc garder ses larmes à l'intérieur. Il n'y avait pas la place pour qu'elles soient deux à sangloter. Peut-être ce manque de place expliquait-il pourquoi Florence ne s'occupait pas de Margaret, peut-être ne pouvait-elle pas porter le chagrin de sa mère à côté du sien ?

Un soir, Emma entendit sa mère qui parlait au téléphone à un ami de la famille. « Nous sommes affligées toutes les deux », dit Margaret. Elle se couchait tôt, Emma venait passer un moment près d'elle. Cela devint un rituel. Le chagrin s'était mué en myalgies douloureuses et Emma avait un don pour lui masser les épaules. Avaient-elles du chagrin toutes les deux, ou chacune de son côté ? Emma n'arrivait pas à le déterminer, car les crampes musculaires et les sentiments muets de Margaret prenaient autant de place que les crises de larmes bruyantes de Florence. Emma ne parvenait pas à pleurer son père. La maison était tellement silencieuse que sa mère l'aurait entendue, et il y avait dans ce silence le fait inattendu et importun que son père n'était pas seul quand son bateau avait fait naufrage dans la tempête.

Margaret avait considéré qu'Emma et Florence étaient assez grandes pour connaître la vérité, et la vérité était que les corps de leur père et de sa maîtresse avaient été repêchés en mer, près de Majorque, à quelques milles l'un de l'autre. Ils avaient été retrouvés une semaine après le naufrage, et ils étaient méconnaissables. Seules leurs dentitions révélaient qui ils étaient, et seul le registre d'un hôtel à Andratx dévoilait qu'ils avaient été ensemble. Ces faits poursuivaient Emma, ils l'opprimaient et l'empêchaient de pleurer. Margaret restait là avec ses regards, ses épaules douloureuses et son silence, et il y avait des moments où Emma percevait son propre chagrin comme une trahison à l'égard de sa mère.

Elles ne parlaient pas du père, les faits barraient la route à cela, mais, lorsque Margaret se faisait masser sur son lit, il lui arrivait parfois de dire qu'il avait préféré Florence. Des années plus tard, Emma

comprit que c'était peut-être la manière de Margaret de punir sa grande sœur absente. Elle ne s'était jamais demandé si leur père préférait Florence. Ils se ressemblaient davantage, c'était tout. Elle ne savait que répondre à sa mère ni comment se comporter lorsque Margaret se mettait à parler ainsi. Elle passait de plus en plus de temps au dernier étage, où son père faisait de la peinture. Le chevalet était tel qu'il l'avait laissé. Elle était certaine que Margaret ne viendrait pas la déranger là et, au début, c'était pour se changer les idées, pour oublier, qu'elle avait ressorti les pinceaux et les couleurs de son père.

La peinture et son monde devinrent un espace imaginaire où il y avait enfin de l'air et du calme, où personne ne s'imposait avec ses pleurs, ses silences et ses myalgies. Elle monta son lit dans la grande pièce du dernier étage et sa mère ne fit aucun commentaire. Margaret se contenta de la complimenter pour ses premières tentatives et de l'encourager à poursuivre. Pour une fois, sa joie fut spontanée et sans ambages quand, deux ans plus tard, Emma reçut une lettre lui annonçant qu'elle était admise à Slade. Elle ne se rappelait plus quand elle avait vu sa mère aussi contente. Elle avait désormais vingt ans et ne connaissait personne qui habitait encore chez ses parents. Une amie lui avait proposé de partager un petit appartement près de Holloway Road, mais, quand elle en avait parlé à Margaret, on aurait cru que la lumière s'était éteinte dans le visage de sa mère. « Je vais donc rester toute seule ? » demanda-t-elle d'une voix si faible que, en un instant, elle se vrilla à l'intérieur d'Emma, comme un ver, alors que cette dernière avait cru qu'il n'y avait là de place que pour elle, et elle seulement. Le ver ne la lâcherait pas, où qu'elle aille. Elle ne pouvait avoir la paix qu'en restant, elle était donc restée.

Dans son souvenir, les toiles d'amateur de son père avaient toujours été accrochées au salon, des paysages de Malaisie et de son village natal dans le Sussex, les habituels fruits sur un plat et un seul nu vaillant, vu de dos. « À ton avis, c'est qui ? » s'étaient demandé Florence et Emma, en ricanant, des années après que l'infidélité de leur père ne fut plus qu'un souvenir. Les croûtes un peu raides mais adroites furent carrément remplacées par les premières œuvres d'Emma. Lorsqu'elle s'enquit des toiles de son père, Margaret lui répondit qu'elles avaient été brûlées. Comment avait-elle pu ? Margaret la dévisagea, et son regard muet révéla bien des motivations. Il y avait le deuil, il y avait une femme blessée et il y avait des espérances. Il était lourd de sens que les travaux d'élèves tâtonnants et prétentieux d'Emma obtiennent la place d'honneur dans le salon de sa mère. Des têtes d'hommes hurlants et affamés qu'elle peignait avec un sentiment d'exaltation, comme si Francis Bacon était penché sur son épaule, dans l'expectative. La passion faisait recette tant chez Mrs. Warnock que chez les enseignants de Slade.

Au cours des années suivantes, elle proposa maintes fois à sa mère de lui offrir des tableaux plus récents, mais Margaret se montrait presque intransigeante dans sa fidélité à la brutalité initiale d'Emma. Peut-être était-ce l'expression du mépris à l'égard du mari noyé, une forme de joie mauvaise : « Crève, crève comme ça, la gueule ouverte. Mais regarde, ta fille est capable de ce dont tu ne pouvais même pas approcher, espèce d'amateur, de traître, de pauvre type ! » C'était aussi une raillerie contre sa propre inertie. « Regarde la vérité, elle est laide, elle l'est toujours, et elle hurle. Regarde-la bien, espèce de conne ! » Et, avec le temps, c'était un message muet adressé à Emma, d'autant plus provocateur qu'il était exprimé avec ses moyens à elle : « Tu me déçois, tu as laissé tomber. Tu ne vaux pas un cheveu mieux que moi, malgré mes espoirs ! Au moins, encore heureux que tu as une fille, parce que de toute évidence, dans notre famille, il faut trois générations pour produire un vrai artiste complet ! »

Zoë avait appelé la veille pour demander si elle pouvait passer. Emma en fut presque triste, non à cause de la perspective de sa visite, mais parce qu'elle l'avait demandé si poliment. En effet, les visites étaient parfois espacées de plusieurs semaines. Normalement, c'était David qui remarquait que cela faisait longtemps, mais Emma comprenait le besoin de Zoë de laisser un peu dans le flou ce qu'elle

faisait.

Elle appela en début d'après-midi, Emma était dans l'atelier et, comme souvent ces derniers temps, elle ne faisait rien de particulier. Elle lisait, elle mettait du terreau dans des pots et contemplait son cheval. Quand Zoë téléphonait à la maison, c'était comme recevoir des nouvelles du monde extérieur. Mais était-ce la « maison » qu'elle appelait ? C'était à la fois un pincement au cœur et une joie. Zoë qui grandissait au grand galop, pionnier triomphant de son existence.

« Je te dérange ? »

C'était gentil à elle de le lui demander, l'expression d'égards, non, de respect, mais agaçant aussi. Non, tu es mon enfant, il est impossible que tu me déranges. Non, je ne travaille pas, je bricole avec de la terre, et je regarde bêtement dans mon aquarium.

« Pas du tout, répondit Emma.

— Je peux passer ?

— Où es-tu ?

— En fait, je suis au coin de la rue.

— Tu n'avais pas besoin d'appeler.

— Si, je pensais seulement... Bon, j'arrive tout de suite. »

Elle songeait que sa mère était certainement plongée dans la perplexité et le détachement au cœur de l'épicentre spirituellement évaluateur de la forme. Elle ignorait qu'Emma venait de porter un lourd sac de sphaigne.

« J'avais juste un truc à faire dans le coin », dit Zoë en souriant de la grille du jardin jusqu'au perron. Soudain, elle n'était plus la collègue prévenante, mais la gentille fille qui retrouve sa maman. Elle aimait encore la serrer dans ses bras, et elles restèrent un instant ainsi, sur les dalles de l'entrée. Zoë fut la première à baisser les bras.

« Tu as faim ? » demanda Emma.

Zoë s'était fait couper ses magnifiques cheveux châains pour obtenir une coiffure qui donnait l'impression qu'elle les avait attaqués au sécateur.

« En fait, j'ai terriblement besoin d'un bain et de faire un tour au sauna. On n'a plus d'eau chaude depuis une semaine, c'est une pompe qui a lâché, et puis le gardien de l'immeuble est au Népal. »

Toujours le même tempo, la grande marée des informations accumulées, comme lorsqu'elle rentrait de la maternelle avec du sable dans les chaussures et qu'il lui fallait raconter toutes les impressions, les faits et les gestes de la journée.

Zoë grimpait déjà l'escalier et, peu après, Emma entendit l'eau couler dans la baignoire. Elle descendit dans la cave pour faire chauffer le sauna. Elle ne supportait pas les caves, elle ne comprenait pas à quoi elles servaient. Il y avait quelque chose de sinistre à se trouver sous terre, comme dans un caveau, ça sentait l'humidité ou la mort, ou bien on se sentait tellement isolé que le climat à l'intérieur équivalait à mettre la tête dans un sac plastique. En outre, elle était trop grande, elle avait la chair de poule en sentant le léger contact de ses cheveux et du tuyau emmaillotté de gaze du plafond, comme si une souris l'effleurait. Les caves, c'était fait pour les skis, la chaudière à mazout, les cartons de déménagement, les rouleaux de laine de verre et les filles au pair des Philippines. C'était David qui avait absolument voulu un sauna. Ce n'était pas son genre à elle de se brûler les cuisses et de suer à grosses gouttes.

Une fois, il avait voulu baiser en bas. Ce n'était pas possible. Elle avait lu dans un magazine que faire l'amour dans des endroits nouveaux pouvait être le moyen de raviver les braises, mais elle se montrait sceptique. La table de la cuisine, le sèche-linge ou son établi dans la cabane à outils ? Curieusement, la passion devenait anodine à s'étendre partout. Y avait-il plus domestiqué que la fougue mise en scène ?

Elle ne rejoignait même pas les autres quand, pendant certaines fêtes, on se mettait à danser dans le salon entre la télé, les fauteuils et la bibliothèque. La danse avait sa place dans des lieux publics, des grandes salles bruyantes débordantes de lumière.

Emma se rappelait vaguement être assise sur le canapé, à côté de Florence, à regarder son père et sa mère danser dans le salon. C'était sûrement peu après leur retour de Malaisie, car ses pieds ne touchaient pas le plancher. Dans le ciel, derrière les fenêtres du bow-window, elles apercevaient un bout du feu d'artifice. Avec Florence, elles avaient eu la permission de rester debout jusqu'à minuit et de goûter une gorgée de champagne. Elle ne se souvenait plus de la musique, dans son souvenir, ses parents dansaient sans musique, lentement, serrés l'un contre l'autre. Ils portaient des chapeaux rigolos maintenus par un élastique qui s'enfonçait dans la peau du menton. Ils les avaient mis pour faire plaisir aux filles, pour avoir l'air de faire la fête, mais ils avaient l'air ridicules. C'était injuste mais, avec ces chapeaux, on aurait dit deux malheureux arriérés dans la longue nuit.

Quelques années plus tôt, Florence était venue voir leur mère à Londres, et Emma les avait rejointes. Cela faisait longtemps qu'elles n'avaient été ainsi rassemblées, et cela s'était étonnamment bien passé. Personne n'avait accusé personne, personne n'avait pleuré. Elles avaient regardé des photos de Zoë en mangeant des muffins. Un soir où Margaret s'était couchée tôt, Florence lui dit qu'elle avait retrouvé la trace de la famille de la maîtresse de leur père.

« Pourquoi ? » s'enquit Emma.

Ce fut sa première réaction. Florence la dévisagea d'un air perplexe avant de poursuivre. La veille de la venue d'Emma à Londres, elle avait fouillé dans des cartons au grenier et, à l'intérieur d'un vieux coffret d'aquarelle, sous le couvercle et les couleurs fendillées, elle avait trouvé une lettre jaunie.

« Une lettre d'amour, dit Florence en écarquillant les yeux, comme lorsqu'elles étaient enfants. Tu savais qu'elle s'appelait Iris ? »

La curiosité de sa sœur et sa manière exagérée de scruter Emma en attendant sa réaction avaient quelque chose de dur. Il y avait quelque chose de forcé dans l'absence du moindre signe de grâce, de bonnes manières. Et puis, de quoi déjà ? D'amour ? C'était leur père.

« Tu en as parlé à maman ? »

— T'es folle ? Je crois qu'elle en ignore l'existence. Sinon, elle l'aurait brûlée. »

Emma songea aux paysages et aux pommes sur un plat qui étaient partis en fumée.

« Tu veux la lire ? » demanda Florence.

Ce fut au tour d'Emma de regarder sa sœur avec incompréhension.

« Certainement pas ! »

— Tu n'es pas curieuse ? »

Emma ne voyait pas à quoi cela l'avancerait et, spontanément, elle se dit qu'elle n'avait pas le droit de lire une lettre qui ne lui était pas destinée. Encore moins une lettre d'amour. Le fait que la lettre soit adressée à son père et que l'expéditeur et le destinataire soient décédés n'y changeait rien. En revanche, Florence l'avait lue attentivement et en avait tiré certaines conclusions. Iris avait dû grandir à Cambridge mais, au moment où elle avait écrit cette lettre, elle travaillait comme metteur au net dans une agence de publicité de la City. Grâce à Internet et par déduction, Florence avait trouvé le frère d'Iris qui habitait toujours à Cambridge où il vendait des voitures.

Cela aurait pu être une de ces émissions où l'on retrouve la trace de disparus d'une famille et où les personnes réunies s'étreignent et s'embrassent si longtemps que l'on sent qu'il va bientôt falloir couper. Emma ne voulait pas y aller, Florence la persuada. Cela avait toujours été comme ça. C'était Florence qui l'avait poussée à voler dans le porte-monnaie de leur mère, c'était Florence qui l'avait emmenée pour la première fois en discothèque. Emma regretta d'être là lorsqu'elles allèrent à Cambridge, et elle

regrettait tout autant d'y être allée sur le chemin du retour à Londres, en silence.

Le magasin de voitures d'occasion se trouvait à un rond-point dans un quartier de banlieue anonyme. Le frère d'Iris avait la soixantaine et comptait parmi ces hommes qui nouent leur cravate de sorte que le bout pend bien sur la boucle de leur ceinture. Il les regarda d'un air méfiant. Pendant que Florence expliquait sans détour qui elles étaient, Emma observa les veines rubicondes sur son visage bouffi et les voitures avec les panneaux de vente sur le pare-brise, semblables à des otaries luisantes sous les néons du local.

Et, aujourd'hui, Emma n'avait pas davantage envie de prendre un sauna. Les planches des cloisons étaient pleines de nœuds pareils à des yeux, et elle avait l'impression qu'ils la regardaient. Les sapins avec des nœuds, cela avait été sa première impression de la Scandinavie, bien avant qu'elle ne rencontre David. Scandinavie, Balkans, Japon, sans tenir compte des différences, on était fou des sapins dans ces trois endroits, vernis ou non, avec des tas de nœuds noirs. Cela ne l'embarrassait pas de suer, mais c'était l'idée même de se retrouver dans ce placard. Et elle s'y installa poliment, les pores dilatés. Elle fut à nouveau frappée par l'ambiguïté qu'il y a à céder aux lubies de ses grands enfants, en partie avec l'indulgence de l'adulte face à l'enthousiasme du petit, en partie avec le sentiment que ce sont les jeunes qui ont pris le dessus. Il s'agit de suivre, du mieux possible.

Elle n'entendait rien à travers les cloisons isolées et elle sursauta quand la porte fut dégagée du joint en caoutchouc avec un bruit de succion. Zoë portait le peignoir de David, bien trop grand pour elle. Elle le laissa tomber par terre et s'assit à côté d'Emma. Elle appuya le cou contre la cloison en bois et posa les bras sur ses cuisses avec les paumes des ses mains vers le haut, comme si elle méditait. Emma toussota. C'était comme de respirer dans le désert, cela brûlait la gorge.

« Tu es bientôt prête pour le vernissage ? »

Zoë se frotta le visage avec les paumes de ses mains avant de répondre.

« Je suis prête depuis longtemps. »

C'était l'une des galeries récentes de Kødbyen qui, de manière inattendue, avait proposé à Zoë d'exposer. Emma avait plusieurs fois demandé à sa fille ce qu'elle voulait montrer.

« Tu ne veux toujours pas lever le voile ? »

— Maman, ce sera plus intéressant pour toi si tu ne sais rien. Et pour moi aussi.

— Mais c'est bien une installation vidéo ? »

Zoë lui tourna le dos sur la banquette.

« J'ai la nuque tellement raide... »

Emma lui massa les épaules et le cou, en rythme, en appuyant doucement. Elle avait fait pareil durant toutes ces années où le corps de gamine se transformait en celui d'une femme.

« Tu as arrêté de dessiner et de peindre ? »

— Je n'ai pas arrêté, dit Zoë. Mais en ce moment, c'est plus intéressant d'explorer le champ entre l'institution et le contexte social. »

Emma sourit dans le dos de Zoë. C'était le genre de choses qu'elle rapportait de l'Académie, tout comme elle avait rapporté de l'école d'autres expressions et phrases toutes faites. Les mots « institution » et « champ » étaient de nouveau à la mode. Ils apprenaient à parler, pas à dessiner. En outre, Zoë était une coloriste, elle trichait quand elle dessinait, elle créait le volume en délayant au lieu de construire la forme trait à trait.

« J'ai l'impression qu'aujourd'hui tout le monde fait de la vidéo, dit Emma. Mais ce n'est pas aussi exigeant. »

Elle n'avait pas pu se retenir.



« Ça peut aussi être une manière de problématiser le concept d'œuvre, répondit Zoë en poussant un soupir sous la pression des pouces de sa mère.

— Et pourquoi faut-il le problématiser ? »

Zoë se retourna vers elle.

« Maman, il s'est passé des choses dans l'art depuis Francis Bacon.

— C'est un mauvais exemple, il ne savait pas dessiner.

— Alors, que savait-il faire ?

— Peindre. Ce n'est pas la même chose. Il ne savait même pas dessiner une main. C'est vrai. Je me souviens avoir entendu dire qu'il avait été très gêné quand un restaurateur à Paris lui avait demandé de faire un dessin dans son livre d'or.

— O.K., on dira Picasso alors. »

Emma acquiesça.

« *Lui*, il savait dessiner.

— Mais ce n'est pas ça qui est important, répliqua Zoë.

— Je sais. "Le concept d'œuvre." Au fait, que veux-tu dire par là ? Les œuvres, ça ne suffit pas ? »

Elle le dit gentiment, en faisant semblant de râler. C'était un vieux débat. D'après Emma, l'art s'était plus ou moins liquidé au rythme du procès de l'avant-garde intenté contre la soi-disant « institution artistique ». Un Picasso restait un Picasso dans une baraque de chantier, tandis que les installations postmodernistes ne seraient que du bric-à-brac hors des musées sur lesquels elle médissait tant. Quand elle disait ça à Zoë, elle se faisait traiter de réactionnaire. Elle adorait ça, elles s'amusaient bien avec leurs controverses esthétiques.

« Maman, on n'a pas besoin de dessiner aujourd'hui. La manière dont on exprime ses idées n'a plus d'importance.

— Si, c'est important. L'art n'est pas l'expression des idées.

— L'art n'est qu'un mot.

— L'art commence où les mots s'arrêtent.

— Tu es une romantique, maman.

— Je ne sais pas ce que je suis. Mais si on ne cherche pas une résistance dans la matière, si le travail sur la forme ne devient jamais une lutte, s'il s'agit seulement d'une question d'idées...

— Maman, quand est-ce que tu as éprouvé de la résistance ? Tu as eu à lutter pour quelque chose, toi ? »

Zoë détourna le regard et tapota les planches de sapin humide du bout des orteils. Elle était allée trop loin, mais ce fut elle qui se mit à boudier en attendant que sa mère blessée lui tende la perche.

« Bien, si tu ne veux pas me raconter sur quoi porte ta vidéo, tu vas peut-être m'en dire un peu plus sur le jeune homme que nous allons voir demain. »

Avec son sourire, Zoë montra qu'elle goûtait le « jeune homme » affecté d'Emma.

« Comment s'appelle-t-il ? » demanda Emma.

Zoë la regarda attentivement pendant deux ou trois secondes.

« Il s'appelle Nabeel.

— On dirait de l'arabe.

— Il est pakistanais.

— Il est né ici ?

— Non, il est né à Karachi, mais il a vécu ici presque toute sa vie. »

Elles se dévisagèrent un instant.

« Je me réjouis de faire sa connaissance, dit Emma.

— Vraiment ?  
— Oui, bien sûr.  
— Tu ne me demandes pas ce que je crois que va dire papa ?  
— Pourquoi ? Je devrais ? »

Zoë inclina la tête :

« Pourquoi me fais-tu un clin d’œil ?

— Je ne fais pas de clin d’œil.

— Mais si ! »

Emma se leva.

« J’ai trop chaud », dit-elle, et elle s’enveloppa dans une serviette avant de sortir. Elle se mit sous la douche froide et eut le souffle coupé pendant une seconde.

Une fois habillée, elle passa dans la cuisine, mit de l’eau à chauffer et contempla les arbres de la rue. Quelques ouvriers s’affairaient sur le toit de la villa d’en face et posaient de nouvelles tuiles. Il serait bientôt temps de ratisser les feuilles du jardin. S’était-elle donc enterrée là avec son talent, comme l’avait dit Margaret ? Si l’art n’était qu’un mot, peu importait alors ce qu’il y avait sous les feuilles orange et rousses. Le « concept d’œuvre » ? Elle songea à son cheval, là-bas, dans l’atelier. C’était avant tout un cheval qu’elle avait fait. Un cheval fait pour être regardé, pas pour être monté. Et qui n’était pas destiné à aller quelque part.

Elles s’assirent sur leur tabouret haut. Zoë avait l’air d’un enfant dans le peignoir de David. Emma versa le thé et s’efforça de rester neutre.

« Où l’as-tu rencontré ?

— Eh bien, il apparaîtrait dans ma vidéo. » Zoë afficha un sourire timide.

« Ah... Il va donc falloir que j’attende pour en savoir davantage.

— Non, non, ça va. Mon projet traite de l’identité, ou — comment dire ? — du fait d’être prise entre... Ça a l’air débile quand j’essaie d’expliquer.

— Ça n’a pas l’air débile du tout.

— Et puis, ça s’imposait...

— Mais comment l’as-tu trouvé ?

— Un soir où j’étais en ville.

— Tu t’es approchée de lui et tu lui as dit : “Salut, tu veux participer à une vidéo sur l’identité ?” »

Zoë rougit et sourit.

« Plus ou moins.

— Je vais donc m’abstenir de te demander ce qu’il fait.

— Et je vais m’abstenir de noter ton soulagement quand je te dirai qu’il fait des études de médecine.

Tiens, quelle heure est-il ? Il faut que je file. Merci pour le thé ! »

Elle fila à la salle de bains où elle avait laissé ses vêtements. Peu après, elles étaient sur le perron. Zoë pensa à se retourner et à faire un signe de la main avant de poursuivre en direction de la gare. Elle savait qu’Emma la suivait du regard. Depuis le déménagement de Zoë, Emma restait ainsi sur le perron tandis que Zoë se retournait et lui faisait un signe de la main. Cette habitude avait un côté obsessionnel, mais Emma ne parvenait pas à rentrer avant que Zoë ne disparaisse de sa vue.

Elle s’assit sur la plus haute marche et contempla les feuilles sur le goudron devant la grille. Elle distingua les différentes couleurs, cannelle, paprika, cumin, curry, safran. Les couleurs que l’on trouverait chez un marchand d’épices de Karachi. Elle songea à sa mère, au nombre de fois où Margaret, sur le seuil de la maison d’Ovington Gardens, l’avait regardée disparaître. Elle était alors

aussi jeune que Zoë, avec si peu de choses à laisser derrière elle.

Margaret avait négligé de laisser ça derrière elle, le chagrin, la trahison. Toutes ces années, elle était restée au bord du trou laissé par le père d'Emma. Emma la revit au bord de la tombe, littéralement. Elles étaient côte à côte tandis que les fossoyeurs pelletaient de la terre sur le cercueil. Florence se tenait un pas derrière elles. Margaret écrasait la main d'Emma qu'elle refusait de lâcher après l'avoir saisie. Et cela avait continué, Margaret ne voulait pas la lâcher. Emma serait son réconfort puisqu'il n'y avait personne d'autre. Florence avait son Australien qui, peu après, l'avait emmenée avec lui à Adélaïde. Lorsque leur couple avait éclaté, elle admit que cela avait été davantage une fuite qu'un choix romantique. Florence avait compris qu'il lui fallait s'éloigner de sa mère le plus possible.

Emma lui rendit visite un mois après l'enterrement, et son copain ouvrit la porte. Elle reconnut le costume qu'il portait. Il était gêné par la situation. Margaret avait voulu donner les vêtements de leur père à l'Armée du salut, mais Florence les avait demandés. L'Australien avait la même taille et, ce jour-là, elle l'avait persuadé de faire le mannequin. Elle avait repassé une chemise de son père et trouvé une cravate. Emma le vit en train de la nouer devant le miroir, visiblement mal à l'aise. Lorsqu'il se retourna vers elles avec un sourire mal assuré, Florence l'observa en faisant des allées et venues devant lui. Comme un fauve en cage, songea Emma lorsque Florence bondit sur lui et se mit à lui donner des coups de poing au visage. Puis il lui saisit le poignet, il saignait de la lèvre. Elle passa le reste du week-end au lit. Emma revint le dimanche après-midi. Elle s'assit sur le bord du lit et caressa les cheveux de Florence qui lui tournait le dos.

« Quelle salope, quelle salope, quelle salope », murmura Florence. Elle se retourna, se mit sur le dos et contempla le plafond tout en tenant la main d'Emma.

« Qui ça ? » demanda Emma.

Florence ne répondit pas.

Emma repensa peut-être à cette scène quand, bien des années plus tard, elles se trouvaient dans le bureau, derrière une baie vitrée, chez le marchand de voitures d'occasion de Cambridge. Le frère rubicond d'Iris écouta Florence d'un air inexpressif et il laissa durer le silence quand elle finit par se taire. Il retourna l'enveloppe qu'elle lui avait tendue, avec le nom de leur père.

Iris avait été comme un fantôme, expliqua Florence. Pendant des années, elles n'avaient même pas su son nom et puis une de ses lettres avait refait surface. Il lui rendit l'enveloppe sans en sortir la lettre. Cela ne le regardait pas, dit-il finalement. Tout ça remontait à loin. Mais ne pouvait-il pas leur parler un peu de sa sœur ? Florence ne voulait pas lâcher le morceau. Les yeux gris et délavés du frère la fixaient, mais elle ne savait pas ce qu'ils voyaient tant ils étaient vides. Mais que pouvait-il raconter ? Elle était sa sœur. N'avait-il pas au moins une photo à leur montrer ? Encore une fois, silence. Il allait rentrer chez lui pour le déjeuner. Il leur accordait cinq minutes.

Elles montèrent avec lui dans sa voiture. Il s'arrêta devant une maison à un étage dans un quartier vert près de la rivière. Il n'y avait personne à la maison, mais sa femme lui avait préparé un plateau dans la cuisine. Avant de s'asseoir pour manger, il sortit un album photo. Emma jeta un coup d'œil sur ce large dos tourné pendant qu'elle était au salon avec Florence. Ce fut Florence qui tourna les pages en plastique du classeur à spirale, avec les instantanés jaunis. Iris était une brune banale, plus jolie adulte qu'enfant, et elle semblait avoir aimé la voile et les chiens. Elle avait de belles chevilles, fit remarquer Emma en pointant une photo sur la plage à Brighton. Était-ce là qu'ils s'étaient rencontrés ? Cela n'avait pas d'importance. Iris ne représentait plus rien.

« Je vais changer mon billet, déclara Florence alors qu'elles étaient à mi-chemin sur l'autoroute qui les ramenait à Londres. J'ai envie de rentrer chez moi. »

Emma la dévisagea et leurs regards se croisèrent un instant. Elle était presque certaine que Florence avait elle aussi buté sur cette expression, « chez moi ».

Quand Emma avait rencontré David et décidé de s'installer au Danemark, elle était allée voir Florence à Adélaïde. Pourtant, Margaret avait espéré qu'elles passeraient ensemble les derniers moments avant le déménagement d'Emma. Elle l'avait dit de ce ton doucement insinuant, qui sonnait toujours étouffant et fermé. Emma avait fait rire Florence en lui rapportant la réflexion de Margaret. Elle se sentait légère en faisant ainsi de leur mère un sujet de rire.

Elles prirent un vieux tramway avec des boiseries vernies jusqu'à Glenelg. Florence avait l'air tellement familière des lieux que l'on aurait cru qu'elle avait toujours vécu là. On était hors saison et il n'y avait presque personne entre les palmiers face à l'océan. Elles allèrent jusqu'au bout d'une jetée sur de hauts pilotis.

« La prochaine terre, c'est le pôle Sud », dit Florence avec un sourire.

Quelqu'un avait dessiné une croix gammée sur leur boîte aux lettres. David resta un peu trop longtemps à contempler le signe tracé à la va-vite. Entre le moment où il claqua la porte et celui où il descendit l'escalier, il parvint à apercevoir son voisin d'en face monter dans sa voiture. Le voisin avait-il vu lui aussi ce qui avait été peint sur la boîte aux lettres de David Fischer ? C'était sûrement un grand adolescent qui avait fait le coup. Il y avait quelque chose d'impuissant et de rabougri dans le graffiti provocateur, presque comme une infirmité, mais le doute n'était pas permis. Le voyou savait peut-être à peine ce qu'il avait étalé sur la boîte aux lettres en métal émaillé, mais c'était ce que c'était. David entendit la voiture du voisin démarrer et s'éloigner. Avait-il regardé David et la croix gammée avant de mettre le contact ? David se sentit encore surveillé alors que le bruit du moteur s'était estompé. Désigné, montré du doigt. Comme s'il ne pouvait pas compter sur le même droit à l'indifférence que les autres habitants de la rue, à se fondre dans le décor.

Pour lui, Fischer n'était pas un nom particulièrement juif. N'importe qui pouvait s'appeler Fischer. Il n'y avait sans doute aucun résident de la rue à savoir qu'il était juif et, dans le cas contraire, cela leur était tout aussi égal qu'à lui. L'auteur du graffiti, qui était passé là par hasard, ne le savait pas davantage, car comment aurait-il pu le savoir ? Il aurait tout aussi bien pu s'en prendre à la boîte aux lettres du voisin d'en face. Dans son ignorance pubertaire, il savait à peine ce qu'était un Juif, parce qu'il n'écoutait pas à l'école ou parce qu'il ne regardait que des films d'action à la télévision. Il ne savait sûrement même pas orthographier correctement le mot « journal ». Mais ce n'était pas sur la boîte aux lettres du voisin d'en face qu'il avait laissé sa croix gammée, c'était sur celle de David. Et si le vandale n'était pas un collégien faible d'esprit ? Et s'il s'agissait d'une menace ? Durant toutes ces années dans la rue tranquille, David n'avait pas vu un seul exemple de graffiti. Seules les marelles de Zoë sur le goudron avaient dérangé l'ordre établi. Cette croix gammée sur la boîte aux lettres des Fischer ressemblait à une première fois. Confusément, il se sentait honteux d'avoir été l'objet du premier cas de vandalisme de la rue, que ce soit un hasard ou non. Car cela ne pouvait pas être autre chose, tout de même ?

David avait l'habitude de prendre le courrier avant de partir en ville. S'il n'y avait pas de lettres importantes pour Emma, il le laissait dans la voiture jusqu'à son retour. Elle passait la majeure partie de la journée dans son atelier et ne se souciait guère que l'on lui écrive. Emma laissait parfois passer des semaines avant de répondre à une lettre, voire avant de l'ouvrir. Que son nom se trouve sur l'enveloppe, avec cette promesse, ou cette menace, que quelqu'un lui voulait quelque chose, cela ne la concernait qu'à contrecœur. Si c'était une vraie lettre, il la posait contre la théière, car il savait qu'elle la prendrait sur l'étagère au cours de la journée. Que penserait-elle quand elle verrait la boîte aux lettres défigurée ? Elle hausserait les épaules, mais que penserait-elle ? C'était absurde, mais il se sentit soudain responsable si elle devait être troublée par l'insulte primitive de la déprédation.

Il vit la silhouette d'Emma à travers les vitres de la serre, devant le chevalet, lorsqu'il se rendit à la cabane à outils afin d'y trouver de quoi effacer la croix gammée. Il se sentit ridicule et comme à découvert tandis qu'il essayait de s'y retrouver dans le choix de produits chimiques. Acétone, essence, benzine, térébenthine ? La rue était déserte quand il y revint avec les bouteilles en plastique vertes, mais c'était comme si les villas le surveillaient avec les pupilles carrées des fenêtres. Il se pencha en avant, bras tendus, pour ne pas salir ses vêtements, il imbiba une éponge à récuser avec les différents liquides inflammables et frotta la boîte aux lettres. Il se vit tel qu'il était, un homme entre deux âges, en costume-cravate et chemise repassée de frais. La croix gammée resta imperméable aux effets de la chimie. Quelques traits haineux au marqueur ne pouvaient pas être enlevés. Un peu plus loin, sur le trottoir, une vieille dame s'approchait avec son déambulateur. David revissa les bouchons des bouteilles et rapporta celles-ci dans la cabane sans regarder dans la direction de l'atelier.

Lorsqu'il refit le tour de la maison, la vieille dame passait de l'autre côté de la grille. Il resta derrière le buisson de jasmin. Elle avançait, légèrement penchée, les mains serrant les poignées du déambulateur, et il ne put juger si elle avait vu la boîte aux lettres. De prime abord, elle voyait seulement les feuilles jaunies. Il avait trouvé un seau avec le reste de l'enduit qu'il avait utilisé pour protéger la cabane. Lorsque la vieille dame disparut, il sortit rapidement sur le trottoir. Le pinceau était raide de goudron durci, mais quelques coups suffirent pour couvrir le signe lourdement connoté par l'Histoire. Il se rappelait vaguement que cela avait été un symbole hindou avant que les nazis n'en fassent quelque chose d'ignoble avec effet rétroactif. Que représentait la croix gammée, à l'origine ? Quelque chose en rapport avec le soleil ?

Cela gouttait sur l'email après le passage de ses larges coups de pinceau déterminés, mais son soulagement laissa la place à l'agacement. Il ne pouvait vivre avec une telle boîte aux lettres, en sachant pourquoi elle ressemblait à un tableau abstrait prétentieux. Il se rendit compte qu'il n'avait pas envie de l'expliquer à Emma. Il préférait dire, en passant, qu'il avait eu depuis longtemps l'intention de changer de boîte aux lettres. Celle-ci était fixée avec de longues vis, et les écrous avaient rouillé. Ils n'allaient pas céder, même s'il se débattait avec la clef à molette. Il ne savait toujours pas si Emma l'avait vu quand il était retourné chercher un pied-de-biche dans la cabane à outils. Il n'y avait personne dans la rue quand il se mit à arracher la boîte aux lettres de la grille. Quelqu'un pouvait le voir, et alors ? C'était sa boîte aux lettres et sa grille, et libre à lui de démolir ses biens si ça lui chantait. Il déposa la boîte aux lettres et le pied-de-biche dans le coffre de la voiture et il se mit au volant. Comment aurait-il pu imaginer que la journée commencerait ainsi ?

Il appela sa secrétaire de la voiture et lui dit qu'il serait en retard. Heureusement, il n'avait pas de rendez-vous, si ce n'est une conférence interne avec des fondés de pouvoir. Il dit à Christel qu'il était obligé d'aller chez le dentiste car il avait cassé une couronne. Il était furieux d'être contraint de mentir. C'est seulement alors que la colère fit son apparition. Christel lui demanda s'il avait mal. C'était presque touchant, et il en eut honte. Ils échangeaient rarement des informations personnelles, ou bien juste après les vacances quand, au bureau, tout le monde s'enquêrait poliment des voyages et des séjours de chacun. Christel était prévenante, discrète et prévoyante, et il devinait que, comme lui, elle appréciait cette bonne collaboration sans qu'ils ne sachent rien l'un de l'autre. Ils avaient presque le même âge, mais il ne savait même pas si elle était mariée. En tout cas, elle ne savait certainement rien de ses origines juives. Ses associés non plus d'ailleurs, même s'il n'avait aucunement cherché à les dissimuler. En outre, chacun pouvait s'appeler Fischer.

Cela le mettait en colère de devoir dissimuler à Emma pourquoi ils avaient une nouvelle boîte aux lettres. Ce petit mensonge serait senti comme un écart, et cela ne leur ressemblait pas. Ils ne s'étaient jamais joué la comédie. Il était certain que ce n'était pas par caprice ou pour faire des manières qu'Emma se coulait en elle-même, ou quel que soit l'endroit où elle disparaissait ainsi. Submergée par les sentiments, les opinions ou les pressentiments qui l'envahissaient, au point qu'elle se souvenait à peine de qui elle était. Elle refaisait toujours surface et quelque chose dans le sourire et le regard d'Emma lui disait qu'elle lui savait gré qu'il la laisse tranquille tant que ces moments duraient. Il ne la bousculait pas, il ne faisait pas pression sur elle, il ne la menaçait pas, il ne se montrait ni froid, ni dur, ni muet, et elle n'avait jamais été ni capricieuse ni ronchonne, juste distante, parfois.

Tandis qu'il roulait dans les rues tranquilles et passait sous les viaducs où la voie de chemin de fer et l'autoroute se fraient un chemin à travers le quartier verdoyant, il revit Emma, telle qu'elle s'était penchée sur lui la veille au soir. Ses cheveux défaits avaient formé comme une tente sous laquelle elle l'embrassait et tenait le monde à distance. Ses cheveux étaient aussi longs qu'à l'époque où elle était une jeune artiste excentrique qui portait des robes fantaisistes et démodées. On les retrouvait partout, sur

les draps, sur le sol de la salle de bains, mais, lorsqu'elle les laissait tomber sur son visage à lui, elle arrêta le temps. Ce n'était pas comme de redevenir jeune, ils n'étaient pas sans remarquer que leur peau était plus lâche et flasque, mais le temps passait moins vite, les minutes et les secondes ralentissaient l'allure. Dès le début, cela avait été l'amour au ralenti. Ils avaient toujours hésité, ils s'étaient montrés calmes et pleins d'espoir en parcourant les registres du désir, et, tout aussi lentement, elle était devenue la femme et le féminin de sa vie.

Elle l'observait sous ses paupières baissées avant d'incliner le visage vers lui, comme si elle évaluait le baiser qu'elle allait sceller sur ses lèvres à lui. Avant qu'ils ne soient vraiment intimes, il avait été troublé, car les caresses hasardeuses d'Emma lui faisaient penser à des citations ironiques. Un peu comme lorsqu'ils reprenaient en plaisantant leurs répliques préférées d'un vieux film. Il lui avait fallu longtemps avant de comprendre que l'ironie n'était pas une réserve, mais une extension de sa tendresse, l'expression pudique de celle-ci. Ce n'était pas parce qu'elle se sentait au-dessus des banalités de l'amour. Peut-être doutait-elle d'être dotée du nécessaire pour que son corps et son âme s'accordent à ceux d'un autre, à ceux d'un homme. Elle paraissait stupéfaite que ça marche, et l'ironie ressemblait à une excuse : « Je ne peux pas faire autrement que ce que l'on fait maintenant quand on aime. J'aimerais que ce soit quelque chose de spécial, parce que c'est nous, mais nous disposons seulement du même répertoire que les êtres humains, les mêmes mains, les mêmes lèvres et tout ce qui va avec. »

Ils n'avaient pas fait l'amour depuis longtemps. Trop longtemps, diront la plupart des gens. Il s'excusait par la fatigue, par le fait qu'il travaillait beaucoup, qu'il rentrait toujours tard à la maison. Mais pourquoi s'excuser ? C'était son propre désir qu'il justifiait. Emma semblait pouvoir se passer de sexe pendant des semaines et des mois. C'était avec sa propre envie d'avoir envie qu'il transigeait lorsqu'il se demandait pourquoi il ne faisait pas plus d'efforts vers elle, elle qui était juste à côté de lui. En tant que couple, il paraissait impossible de les faire dévier tandis que les autres se séparaient, mais leur union faisait parfois penser à un système solaire où les astres ne se croisent qu'à longs intervalles. « Salut, on se revoit dans une année-lumière ! »

David était un spectateur quand elle le chevaucha. Il aurait aimé être impliqué et participer quand il posa doucement les mains sur ses petits seins, des mains plus protectrices que chargées de désir. Ils savaient quoi faire l'un avec l'autre et n'auraient pas pu faire mieux, mais lorsqu'il la fit jouir, il se sentit davantage témoin que cause d'une belle chose qui se passait en elle.

Il l'avait vue de la rue à travers la fenêtre de la cuisine quand il était rentré de l'aéroport, et quand il s'était garé devant la maison. Il était resté dehors un instant. Elle avait noué un foulard dans ses cheveux et ressemblait à une Gitane, prête à lui lire les lignes de la main, annonciatrices de richesses futures ou de catastrophes. Il savait ce que cela voulait dire lorsqu'elle était dans la cuisine, cheveux couverts, et cela le fit sourire quand il avança sur le chemin silencieux et plongé dans le noir. Pour une fois, elle était en train de faire griller du bacon et elle ne voulait pas que ses cheveux sentent le grailon. Elle lui servait des spaghetti alla carbonara quand il rentrait de Londres après une longue journée.

C'était devenu son plat préféré lors d'un séjour à Rome, un de leurs premiers voyages sans Zoë. Ils s'étaient égarés près du Campo Verano, l'énorme cimetière hors les murs, ils avaient été surpris par une averse et avaient cherché refuge dans une *osteria* d'une rue voisine. Ils avaient bu un vin blanc des montagnes, un vin jeune, d'un jaune ambré et mousseux comme l'urine matinale. Et pour la première fois de sa vie, il avait saisi la logique des spaghetti alla carbonara. Emma lui avait pris la main, l'avait mordillée amoureusement et elle lui avait demandé si c'était bien pour un jeune Juif comme lui. Elle était ensuite passée dans la cuisine où un vieux bonhomme en tricot s'activait au-dessus des flammes bleues. Elle lui demanda de lui expliquer comment faire, même si elle ne comprenait pas un mot

d'italien. C'était un geste d'amour, le « chemin du cœur d'un homme », et ainsi de suite. Il se moquait que ce fût peut-être petit-bourgeois, car elle les préparait en souvenir d'un de ces moments où, d'une manière simple et aisée, ils n'avaient fait qu'un avec le lieu et l'heure. Où *être* signifiait être deux. Une de ces heures précieuses dans lesquelles ils se sentaient chez eux tout comme le seul lieu à être le leur était leur histoire, qui expliquait pourquoi ils étaient toujours mariés.

Ils mangèrent dans la cuisine, ce dont ils avaient pris l'habitude depuis le départ de Zoë. Elle lui demanda comment ça s'était passé chez Margaret. Elle n'était pas pressée d'aborder le sujet du nouveau copain de Zoë, et cela lui parut être un bon signe. Elle venait de South Kensington, lui d'Østerbro, alors pourquoi le copain de leur fille ne viendrait-il pas de Karachi ? Il parla de la crainte de Margaret de prendre le métro et de son aversion à l'égard des musulmans, dont elle avait fait étalage sans la moindre tentative de retenue. Emma acquiesça.

« Elle a perdu la tête. Et ça ne peut qu'empirer.

— Mais dis-moi, fit David en regardant Emma dans les yeux, pourquoi m'as-tu demandé si j'étais en "état de choc" ?

— Pourquoi, tu es choqué ?

— Emma ! »

Ils éclatèrent de rire. Emma poursuivit :

« Je ne comprends pas pourquoi Zoë a attendu la veille pour nous annoncer que nous allons le rencontrer. Je crois qu'elle est passée pour me le dire et voir quelle tête je faisais. Nous n'avions pas prévu de nous voir, elle a appelé alors qu'elle était dans le coin.

— Il n'y a rien de suspect là-dedans.

— Qu'est-ce que tu veux dire par "suspect" ?

— Elle avait juste envie de te voir et ça lui a paru naturel, *by the way*.

— Oui, c'est ce que tout d'abord j'ai pensé, mais elle était toutes griffes dehors. Tout ce que je pouvais dire, ou ne pas dire, elle le prenait de travers, si tu me suis.

— Non, je ne suis pas.

— Je lui ai dit que je me réjouissais de faire sa connaissance. » Emma se tassa sur son siège et croisa les bras. « À partir de là, ça a tourné au vinaigre.

— Je ne comprends rien du tout.

— Moi non plus. Je suis contente, je suis toujours contente que ma fille soit amoureuse. C'est évident que ça me fait plaisir. Est-ce que ça fait de moi une vieille peau ?

— Bien sûr que non.

— Elle tenait absolument à ce que je lui demande ce que tu allais penser.

— Moi ?

— Oui, ça a été ma réaction à moi aussi, mais elle était déjà lancée dans son truc. Comment appelle-t-on ça désormais ? Autoprédiction négative ? J'allais *nécessairement* être froissée par le fait qu'il est musulman.

— C'est bien que tu utilises ce mot, "froissée". Presque plus personne ne s'en sert.

— Ça y est, *moi aussi* je suis un travailleur immigré. Tu oublies que je suis danoise depuis l'année où l'équipe du Danemark a été championne d'Europe. »

Il lui prit la main et lui caressa doucement les doigts. Elle avait mis un vernis à ongles rouge foncé, d'une couleur qui tirait sur le foie. Elle mettait souvent cette couleur et il ne l'aimait pas, mais elle faisait partie d'Emma. Le fait que ce soit sa couleur l'avait neutralisée, et avait pacifié quelque peu son malaise lié à l'association avec le foie.

« Cela me fait penser à une chose, dit-il. Quand nous nous sommes rencontrés, et quand tu allais me



présenter à ta mère...

— Oui ?

— Lui as-tu dit à ce moment-là que j'étais juif ?

— Chéri, comment veux-tu que... Je ne m'en souviens vraiment plus. Je crois que non.

— Mais elle a dû l'apprendre d'une manière ou d'une autre.

— D'une manière ou d'une autre, oui. David, quel est le rapport ?

— Pardon, je ne suis pas en train de chercher la petite bête, c'est juste que je me pose la question, comme ça, en général. Ta mère ne s'en fichait pas, du moins je le crois. Toi, cela t'était égal, et à moi aussi.

— Oui ?

— L'époque se fichait de ça, pas vrai ? Il y avait d'autres choses plus importantes. La bombe atomique, le sida, le Nicaragua, David Bowie à Berlin. Le monde était sombre, mais on ne se souciait pas d'où l'on venait. Quelques années après la chute du Mur, les gens pensaient que Voltaire avait gagné. L'individu, et bla-bla-bla. Les gens pensaient que tout le monde voulait seulement une vie privée tranquille, une bonne bagnole et un avenir meilleur pour les enfants.

— Et ils ne le veulent plus ?

— Je ne sais pas ce que les gens veulent, comme ça, *world-wide*. Mais je n'avais pas envisagé que ça en vienne à prendre tellement de place...

— Embrasse-moi.

— Je n'aurais pas cru que les gens deviendraient aussi obnubilés par leurs fichues racines, et par l'endroit "d'où ils viennent". Ce n'est pas pour moi. Comme s'il n'était pas plus intéressant de se demander où l'on va, où l'on pense aller.

— Embrasse-moi, David. »

Il s'arrêta de parler et descendit de son tabouret. C'était gênant de faire le tour de la table pour obéir à Emma. Ils étaient tout à fait intimidés quand ils montèrent l'escalier en se tenant la main, elle devant, comme autrefois dans un autre escalier, il y avait longtemps, quand il l'avait suivie dans le noir avec les chaussures dans sa main libre.

La déchetterie grouillait de camionnettes d'artisans et d'hommes en tenues de travail qui venaient se débarrasser de carreaux de plâtre, de radiateurs et de lunettes de W-C de maisons en cours de rénovation. Personne ne sembla lui prêter attention quand il descendit de voiture, ouvrit le coffre et porta la boîte aux lettres à un conteneur destiné aux objets en métal. Quand elle atterrit dans l'amas de ferrailles tordues, son regard tomba sur le petit porte-étiquette où Emma avait glissé une carte sur laquelle elle avait rédigé *Warnock & Fischer* de son écriture penchée. Il dut se baisser afin d'attraper la boîte et la ressortir. Il essaya d'extraire la petite carte de derrière la fenêtre en plastique mais finit par rayer celle-ci avec un bout de métal. Il se coupa et dut sucer son doigt. Cela faisait longtemps qu'il n'avait senti le goût de son propre sang.

David retournait à sa voiture quand il songea qu'il n'avait pas vérifié s'il y avait du courrier. Et la clef de la boîte ? Il allait être obligé de retourner à la maison. Non, heureusement, elle était dans la poche de sa veste. Pour la deuxième fois, il s'approcha du panneau « Déchets Métalliques ». Un grand type en salopette orange était en train de faire glisser une machine à laver sur le bord du conteneur. David hésita, à l'entrée, il avait vu un panneau indiquant « Récupération interdite ». Il risquait d'être pris en train de voler sa propre boîte aux lettres. La machine atterrit avec un bruit sourd sur le fond grisâtre du conteneur et le type retourna à sa camionnette. David le regarda s'éloigner avec son X orange dans le dos.

Peu après, il était dans sa voiture avec une poignée de lettres. Entre les enveloppes à fenêtrage, il y avait une carte postale avec un des violonistes volants de Chagall dans son rêve d'un *shtetl*, avant la fin du monde. David sut immédiatement qui avait envoyé la carte. En la retournant, il reconnut l'écriture rampante de sa mère, où les lettres se dressaient avec la plus grande prudence, comme des lièvres dans un champ de chaume. Elle lui demandait de l'appeler, elle avait des choses importantes à lui dire. Il n'avait pas la moindre idée de quoi il pouvait s'agir. Il vit sa mère, la tête en biais sur ses épaules voûtées, à côté du secrétaire de sa petite chambre.

À la mort de son père, quand l'appartement devint trop peu pratique, David lui proposa de lui en acheter un plus petit dans un ensemble avec des logements pour seniors. Elle était encore pleinement indépendante, mais elle voulut absolument accepter la place qui lui était offerte dans la maison de retraite juive. Cet aménagement faisait qu'il allait en coûter beaucoup aux autres de venir la voir, et cela ressemblait presque à une crise d'entêtement de vieillesse. On allait enfin voir quel genre de fils il était. Le résultat fut qu'ils ne se voyaient pas pendant des mois. Était-ce lui qui était têtu ? Il n'avait pas envie de lui rendre visite juste pour démentir le soupçon que son absence était une punition immature. Heureusement, elle avait Zoë qui passait de temps en temps pour la tenir informée des tendances au sein du *Contemporary Art*.

La mère de David téléphonait rarement. Elle ne voulait pas déranger, comme elle disait. Elle avait peur d'avoir Emma au bout du fil, certaine que sa belle-fille ne l'aimait pas, et elle ne voulait même pas appeler le portable de David. « *Stell dir vor*, si un jour tu l'oublies et tu le laisses à la maison, et c'est elle qui répond », avait-elle déclaré avec son accent allemand. À vrai dire, sa mère n'aimait pas Emma, laquelle avait pris le problème à l'envers. Mais, avec le temps, la question n'était plus de savoir qui n'appréciait pas qui. Ni la mère ni le père de David n'envisagèrent de se demander s'ils pourraient aimer Emma. Elle était une *shikse*, et ça suffisait. Il n'aurait pas dû épouser cette femme, c'était une erreur, une déchéance, un malheur.

En 1938, Dora Fischer avait onze ans, elle était la fille d'un employé d'une usine de chaussures à Dortmund. Cet été-là, elle fut envoyée pour de longues vacances au Danemark chez des proches fortunés. Son frère était trop petit pour voyager, elle ne le revit jamais, ni ses parents. Pendant l'Occupation, elle passa en Suède sur un bateau de pêche, puis, quand elle avait seize ans, elle rencontra dans un camp de réfugiés un Lituanien un peu plus âgé qu'elle. C'était le fils d'un tailleur qui était venu à Copenhague dans les années vingt, et qui voulait s'élever et quitter une arrière-cour humide entre Marmorkirken et Kongens Have. Ce quartier insalubre fut rasé avant que David ne vienne au monde, mais, dans la famille de son père, personne ne regarda en arrière. La plupart partirent à Londres après la guerre où ils s'installèrent à Stepney Green. Plus tard, lorsque David venait à Londres pour affaires ou en compagnie d'Emma et de Zoë, il se disait parfois qu'il avait de la famille en ville. Il ne les aurait pas reconnus dans la rue.

Ni Dora ni Adam Zalman, qui était devenu son fiancé après la Libération, ne se sentirent particulièrement enclins à mettre en avant leur religion commune. Ils se marièrent à l'hôtel de ville de Copenhague afin d'avoir une chance d'obtenir un appartement près de la brasserie où il fut embauché comme chauffeur. La guerre avait gâché ses rêves d'études, et il joignit les deux bouts en travaillant à droite et à gauche. Par son travail chez un brocanteur, il s'intéressa aux livres anciens et il ouvrit sa librairie ancienne dans une petite rue du vieux centre-ville. David ne vit jamais son père lire autre chose que le journal, mais il avait bien dû devenir une sorte de spécialiste car on trouvait des ouvrages rares et coûteux au milieu des volumes poussiéreux sur les rayonnages de la boutique en entresol. David faisait souvent ses devoirs dans l'arrière-boutique, l'après-midi. Quand il interrogeait son père, celui-ci levait les yeux de ses piles vacillantes. Puis il souriait, confus, comme si le fait d'avoir un fils était une

heureuse surprise bien tardive.

Quand il était jeune, Adam Zalman avait été un bel homme, plus beau que David. La mère de David disait que son père ressemblait à Rudolph Valentino. Il conserva son sourire triomphant et son allure alerte, toujours méticuleux quant à son apparence et d'un soin quasi hystérique à ne pas faire de taches sur ses vêtements. David ignorait que son père était loin d'avoir les moyens de s'offrir les chaussures anglaises et les vestes italiennes avec lesquelles il faisait le beau. Il était impensable de le croiser sans un foulard de soie autour du cou et la mine de celui qui considère que le monde lui appartient. On aurait presque pu le croire en état d'apesanteur, comme s'il était prêt à s'envoler par la fenêtre ouverte tel un des doux musiciens de Chagall. Il avait le don de parler aux gens et de se faire aimer par eux, mais l'on ne savait pas ce qu'il pensait vraiment. Rien, peut-être ? Les parents de David ne se disputaient jamais. Si les tiraillements menaçaient, son père quittait l'appartement et revenait quelques heures plus tard avec des fleurs, un gâteau ou un sourire. Ce même sourire de gamin destiné à tout faire oublier à tout le monde.

Il fournissait David en livres, des romans pour garçons avec des Peaux-Rouges à bord d'un canoë sur un lac bordé de sapins noirs et menaçants. Il ne lui faisait pas la lecture, peut-être avait-il des complexes sur sa prononciation, peut-être était-il trop pudique pour coller à la figure de père que David cherchait dans les passages étroits entre les rayonnages de la boutique. Ces cadeaux de livres étaient en soi des messages, des gages d'une présence qui, sinon, se limitait au fait qu'ils se trouvaient dans la même pièce. Quand son père était enfin présent, cela paraissait affecté, parfois presque maniaque. Un jour, sur un terrain de jeux, David fut poussé si fort sur la balançoire qu'il atterrit sur le goudron et dut être conduit aux urgences pour être recousu. David se rappelait le père de ses années d'enfance à travers un voile diffus, comme s'il était trop ténu pour être perçu. Il y avait toujours eu quelque chose de mou et de fuyant chez cet homme.

Sa mère était le point de repère et le guide dans l'appartement sombre où, dans son souvenir, les années d'après guerre n'avaient jamais été remplacées par le présent. Les meubles lourds trônaient dans une bulle grisâtre de silence, tandis que le monde alentour était criard et tapageur. Quand David allait chez ses camarades, il se rendait compte à quel point sa maison et ses parents étaient surannés. Il était convaincu que sa mère devait être la dernière femme au monde à porter un tablier, des épingles à cheveux et des bas couleur chair. Elle le rassurait pleinement avec ses *lunchbox* et ses reproches muets, mais elle paraissait aussi tellement déracinée quand elle s'arrêtait près de la fenêtre avec un chiffon à la main, sans l'entendre. Son histoire tue emplissait les pièces et il devinait les ombres des inconnus derrière les portes entrouvertes. Un grand-père, une grand-mère et un oncle qui n'avait pas eu le droit de tenir un cartable dans sa main.

Le seul changement à l'appartement fut l'apparition exceptionnelle d'un opulent canapé en cuir, avec ses fauteuils assortis. Il se souvenait de l'excitation de son père à s'asseoir et à sentir l'odeur du cuir. Un jour, en rentrant de l'école, les nouveaux meubles avaient disparu, et comme ses parents ne dirent rien, il ne dit rien non plus. Plus tard, la vieille Renault familiale fut brièvement remplacée par une Mercedes bleu foncé. Ce n'est qu'une fois adulte qu'il relia les meubles disparus et la grosse voiture éphémère avec les visites imprévisibles, le soir, de messieurs sévères qui restaient sur le paillason et qui s'entretenaient avec son père sur un ton étouffé mais ferme.

La porte entre le vestibule et le salon fut vite fermée, mais il y avait des larmes dans les yeux de sa mère quand son père réapparut peu après. Dans la voix excitée de son père, David entendit quelque chose de tardif, d'impuissant et de vain. Il ne savait pas de quoi il était question mais, bien des années plus tard, il comprit que les voix dans l'entrée avaient été ses premières motivations pour prendre le nom de jeune fille de sa mère à sa majorité. Il s'éloigna déjà quand il alla au lycée. Cela commença un

dimanche lorsque son père leur annonça avec un grand sourire qu'ils allaient déménager. L'après-midi même, un agent immobilier leur montrait la villa moderne sur laquelle son père avait jeté son dévolu, dans une banlieue proche de celle où devaient s'installer David et Emma. À cette époque, David n'avait jamais mis les pieds dans ce coin-là.

Il était manifeste que son père et l'agent s'étaient rencontrés plus d'une fois. Adam Zalman lui parlait comme s'il s'agissait d'un vieux copain, et il ne se gênait pas pour lui taper familièrement sur l'épaule. La mère de David ressemblait à une jeune femme quand, avec un sourire stupéfait, on lui fit faire un tour dans les pièces parquetées de la maison vide. Tandis que l'agent ouvrait les tiroirs et les placards de la cuisine pour les montrer à sa mère, David fut tiré à l'écart, jusqu'à une fenêtre ouverte. « Vue sur le Sund », dit-il en désignant d'un air madré un mélèze qui déployait ses grosses branches devant la brume gris-bleu. « Où as-tu trouvé l'argent ? » demanda David. « J'ai fait une bonne affaire », répondit son père avec un sourire à toute épreuve.

Ils n'emménagèrent pas dans la villa et, peu après, Adam Zalman fut contraint de fermer sa librairie « à cause de circonstances défavorables », comme il dit. À la place, il devint une sorte d'intermédiaire, il achetait des successions et les revendait, mais il avait des problèmes de liquidités. David rentra plus d'une fois pour trouver un appartement éclairé à la bougie parce que les services municipaux de l'électricité venaient de couper le courant. Quand son père n'avait pas de quoi payer pour débarrasser la bibliothèque d'une personne décédée, il était obligé d'arpenter les rues avec son foulard et son sourire triomphant. Il se fit une spécialité d'obtenir des livres coûteux en commission afin de les revendre à un collègue en province, si bien qu'il pouvait rentrer avec assez d'argent en poche pour acheter un poulet grillé chez le Chinois du coin.

Un jour, David vit son père sortir de l'immeuble entre deux policiers. Il s'empressa d'entrer chez le marchand de journaux et d'attraper le premier canard tandis que la voiture de police s'éloignait. Dès qu'il fut rentré à la maison, il héla sa mère, mais on ne lui répondit pas. Elle était à une des fenêtres du salon, comme elle faisait si souvent quand elle était accablée par la réalité, la solitude ou le passé. Elle pleurait si silencieusement qu'il le remarqua seulement en posant la main sur son dos. Elle sursauta. Il fut surpris également et recula d'un pas. Elle continua de regarder dans la rue où, quelques minutes plus tôt, elle avait vu s'éloigner la police avec son mari. Elle n'avait personne, personne au monde. À peine eut-il pensé cela qu'il s'étonna de s'être ainsi oublié.

Adam Zalman avait acheté pour une bouchée de pain une collection de livres à une veuve âgée qui n'avait pas idée de ce que son mari possédait dans sa bibliothèque. Quand les meilleures pièces furent offertes aux enchères chez Christie's à Londres, les enfants de la veuve en eurent vent et ils portèrent plainte. La vente fut annulée et le père de David évita de justesse une condamnation. David s'en souvient, les cheveux de sa mère blanchirent en un mois. Son père n'afficha plus ce même sourire triomphant et il ne parla plus guère. Il commença à fréquenter la synagogue et à manger casher, tandis que son fils passait ses soirées dans des fast-foods ou chez des copains. David avait la nausée devant la piété du nouveau converti et, immédiatement après son bac, il quitta l'appartement pour louer une chambre.

Cette piété aurait été une provocation pour n'importe quel sceptique de dix-sept ans, mais le remords du père était aussi délictueux que ses crimes. Que se serait-il passé si Adam avait réussi à escroquer la veuve de sa collection ? Aurait-il toujours vissé une *mezouzah* à côté de leur porte afin de rendre grâce pour sa chance ? Devait-on vraiment croire que le vieux charlatan avait été ramené d'un coup à de meilleurs sentiments ? Au fond, ne regrettait-il pas simplement le fait malheureux qu'il avait été pris la main dans le sac ?

David rendait visite à ses parents à intervalles toujours plus longs et, chaque fois, il se sentait

oppressé en montant l'escalier. Il pensait aux yeux de son père qui allait chercher son regard avec humilité, à la main qui allait serrer la sienne un peu trop longtemps. Il ne supportait plus de rester au salon seul avec lui, et il n'avait pas la force de l'attaquer ouvertement. La honte était trop grande. Elle barrait la route à la pitié, et à tout autre sentiment.

Christel leva la tête quand il entra dans le bureau. « Ça a fait mal ? » demanda-t-elle en haussant les sourcils avec cette expression toujours facétieuse, comme si rien ne pouvait entamer sa certitude d'être au-dessus de tout.

« Que veux-tu dire ? » David s'arrêta. Il n'aurait pas dû poser cette question, mais il était désormais trop tard.

« La couronne... » Elle désigna sa joue d'un air un peu poseur.

Il n'avait pas l'impression qu'elle se montrait aussi enjouée d'habitude. Peut-être avait-elle senti qu'il lui avait raconté un bobard quand il avait téléphoné de la voiture. Cela ne changerait rien entre eux, elle continuerait à rester la même, immuablement correcte et efficace.

« Non, pas du tout. Il a pris une empreinte et a mis un pansement provisoire. Il y a eu quelque chose en mon absence ? »

Enfant, déjà, il se sentait mal à l'aise quand il mentait. Quelle différence si Christel savait qu'un idiot avait tracé une croix gammée sur sa boîte aux lettres ? Cela changerait-il l'opinion qu'elle avait de lui si elle apprenait qu'il avait passé une heure à s'en débarrasser ?

« Londres a appelé et ils demandent s'ils peuvent avoir un projet du contrat pour la semaine prochaine.

— Je le leur ai déjà promis, mais attends un peu avant de leur répondre, il y a quelque chose... »

Que signifiait le fait que l'estime de Christel lui importait ? Si « estime » était le mot juste. Il voulait tant être comme tout le monde. Il ne désirait rien d'autre, à l'opposé de l'acharnement dominant à se rendre visible et unique. On pouvait tout bonnement dire qu'il était unique dans sa volonté d'être banal.

« Excuse-moi, je suis un peu fatigué. Attends jusqu'à cet après-midi pour leur répondre, d'accord ? »

David représentait une entreprise d'électronique dans des négociations de vente à un groupe international. Il s'était rendu plusieurs fois dans cette société et était allé à la maison de campagne du propriétaire, au nord de Viborg. L'homme avait la soixantaine, c'était un ingénieur carré avec de grandes mains et une démarche traînante lorsqu'il avait accueilli David dans la cour. David avait failli trébucher sur les pavés pointus en descendant de voiture. L'homme avait eu une bonne idée au bon moment, et il allait pouvoir passer le reste de ses jours à aller à la chasse et à élever des canards. Il avait importé une race française et il montra la canarderie à David avant qu'ils n'entrent dans le corps de logis. Son épouse servit le café sur une petite table ornée de carreaux de céramique, et une pendule mesurait le silence tandis qu'ils devisaient. David jeta un coup d'œil au parterre, au tas de bois soigneusement empilé et au sorbier qui se dressait devant le champ vallonné. C'était comme ça qu'il fallait vivre, mais il savait qu'il ne tiendrait pas une demi-journée dans un endroit pareil.

Il s'assit à son bureau et contempla les immeubles commerciaux qui avaient jailli à mesure que des parties du port avaient été transformées en terrains à bâtir. Il devinait les dernières grues entre les constructions et, au loin, sur l'Øresund, il aperçut deux cargos avec des projecteurs orange. Il regarda la carte postale au violoniste de Chagall. C'était l'heure idéale pour téléphoner. Ça ne s'arrangeait pas. Quelle était donc cette chose si importante qu'elle avait à lui dire ? Elle décrocha immédiatement, à sa manière parfaitement correcte :

« Dora Zalman. »

Malgré toutes ces années, elle parlait encore avec un accent, et toujours avec un très léger fond

d'inquiétude. Qui l'appelait ? Que lui voulait-on ? Quelle catastrophe n'avait-elle pas envisagée au milieu des plantes et des livres de sa chambre silencieuse ?

« C'est David. Merci pour ta carte.

— Ah, David ! Dieu merci, tu m'appelles.

— Comment vas-tu, maman ?

— Mieux, merci.

— Tu as été malade ?

— Ce n'est pas de moi qu'il s'agit. Non, j'ai parlé avec Mme Katznelson après le culte de samedi.

David, c'est tellement épouvantable. Imagine un peu, la pauvre fille...

— Maman, Mme Katznelson doit avoir quatre-vingts ans.

— Je te parle de Naomi. Elle a un cancer, David. On va lui enlever les deux seins. »

Derrière la façade vitrée, en face, des hommes en cravate et bras de chemise passaient dans un bureau paysager fortement éclairé. Deux d'entre eux étudiaient un long document constitué de feuilles agrafées et qui faisait penser à une de ces guirlandes que David avait appris à fabriquer au jardin d'enfants, à une autre époque.

« Pauvre Naomi », dit-il. Quand avait-il pensé à elle pour la dernière fois ? Un an ? Davantage ?

« Il faut que tu l'appelles, David. Il faut que tu ailles la voir.

— Maman, qu'est-ce que tu imagines ? Je n'ai pas vu Naomi Katznelson depuis plus de vingt-cinq ans. Je suis aussi attristé que toi, mais, à ton avis, que va dire son mari si je me pointe maintenant, la moitié d'une vie plus tard ?

— Elle n'a pas de mari.

— La dernière fois où j'ai entendu parler d'elle, elle venait de se marier et attendait un enfant.

— Ha, ce *nudnik* ! Ça a duré à peine deux ans, il n'y avait aucune chance qu'elle y trouve son compte avec lui. Il n'arrêtait pas de trafiquer et d'emprunter de l'argent à droite et à gauche.

— Comme papa ? »

David regretta immédiatement ses paroles. À quoi cela l'avancait-il ? Pourquoi perdait-il son sang-froid à cause de Naomi Katznelson ? De quoi cherchait-il à se défendre ?

« Tu dois honorer la mémoire de ton père. Tu m'entends ?

— C'est entendu, maman, mais je ne vois pas très bien ce que je peux faire pour Naomi.

— Et l'enfant, elle l'a perdu quand elle était enceinte de trois mois. Elle n'en a pas eu d'autre. Et puis, avec qui aurait-elle pu en avoir ? C'était toi, David, c'était toi qu'elle aimait.

— Maintenant, tu vas peut-être dire que c'est ma faute si elle n'a ni mari ni enfant ?

— Ça, c'est bien un avocat qui parle.

— Maman, franchement...

— Tout ce que je te demande, c'est de lui dire deux mots. Imagine un peu dans quel état elle est. Elle n'a même pas encore cinquante ans. Et les deux seins...

— Je vais y réfléchir, maman.

— C'est tellement facile à dire.

— Maman, je vais y réfléchir, d'accord ? On se voit bientôt. Au revoir.

— Tu vas l'appeler ?

— À bientôt, maman.

— Très bien, très bien, au revoir. »

Il raccrocha et contempla la photo encadrée qui était posée entre le téléphone et la lampe de bureau. Emma et Zoë, avec des sourires éclatants et les épaules bronzées devant un vieux mur. C'était pendant les dernières grandes vacances que Zoë avait daigné passer avec eux. La photo avait été prise dans un

restaurant alors qu'ils visitaient l'Ombrie en voiture. Avec un peu d'attention, on pouvait distinguer un lézard entre les feuilles du lierre.

En regardant la photo d'Emma et Zoë, il se dit qu'il n'avait pas la moindre idée de ce à quoi ressemblait Naomi maintenant. Intérieurement, elle avait juste un peu plus de vingt ans, peau mate, théâtrale, chevelure abondante et une monture de lunettes qui mettait en relief sa beauté presque envahissante. Elle ressemblait à Pocahontas qui aurait emprunté les lunettes de Nana Mouskouri. Et, pour la première fois depuis de nombreuses années, il pensa à ses seins. S'ils avaient été juste un peu plus grands, ses mains à lui auraient été trop fines pour les saisir.

Il googla son nom. Naomi Katznelson était psychologue et elle avait un cabinet dans le centre-ville. Il regarda sa photo sur son site Internet. Elle avait des mèches grises, mais sa chevelure était toujours aussi opulente, son teint toujours aussi méridional, son sourire toujours aussi éclatant. À l'exception des rides naissantes près des ailes du nez et aux coins des lèvres, elle n'avait quasiment pas changé. Dirait-elle la même chose de lui, s'ils se rencontraient ? Quand elle avait fait faire cette photo, elle ignorait qu'elle allait tomber malade. Autour d'elle, la vie avait été forte et ouverte, les ombres n'avaient que donné un sens à la lumière. Elle le regardait à travers les pixels de l'écran comme si elle allait lui dire juste cela avec ses yeux marron et chaleureux. Mais lui, qu'aurait-il à lui dire ?

David n'avait eu que Naomi en tête de la terminale à son séjour à King's College. Il était tout tracé que l'histoire dure indéfiniment. Ils auraient eu un enfant, peut-être deux. Il l'aurait accompagnée à l'hôpital, il aurait été à ses côtés quand un médecin-chef aurait expliqué d'une manière factuelle mais non dénuée de compréhension que l'on était dans l'obligation de la mutiler. David la rencontra l'année du bac et rompit avec elle quelques jours avant son départ pour Londres. Il n'y avait pas de raison extérieure à cette rupture. Il lui était apparu que c'était une manière de mettre de l'ordre dans son existence, mais l'absence d'explication mit Naomi complètement hors d'elle. Elle le supplia comme si sa vie en dépendait, elle l'appela sans cesse, elle lui écrivit des lettres interminables et elle fit le chemin jusqu'à Londres pour se planter à l'improviste devant sa porte, tel un point d'interrogation consumé de chagrin. Pourquoi ? Comment pouvait-il faire une chose pareille ? Qu'est-ce qui clochait ? Avait-elle fait quelque chose de mal ? Y avait-il une autre fille ?

Non, il n'y avait pas d'autre fille, pas encore. Heureusement, songea David quand, une semaine plus tard, il se demanda où il avait trouvé la force de résister à sa beauté éplorée et désarmée. Il parvint à la mettre dans le train pour Harwich et le bateau d'Esbjerg avec une histoire enjolivée, disant qu'il avait besoin d'une pause. Il lui promettait qu'ils allaient se revoir dès son retour. Après avoir rencontré Emma, il écrivit à Naomi une longue lettre, une lettre pleine d'égards, à ses yeux. Il ne sut rien sur sa vie mais, quelques années plus tard, il apprit avec soulagement qu'elle allait se marier. Mais pourquoi ? Qu'est-ce qui avait cloché avec Naomi ? Rien.

Il la rencontra alors qu'elle rentrait d'un kibboutz en Galilée, bronzée comme un Indien et rayonnante d'idéalisme fier. Elle était socialiste et sioniste, mais n'avait aucune sympathie pour la moindre religiosité. L'étoile à six branches, qui disparaissait presque dans son décolleté, ne signalait pas la fidélité à la diaspora. C'était le symbole d'une nation assiégée, qui avait juste une bonne dizaine d'années de plus qu'elle. Naomi pouvait parler pendant des heures sans interruption de l'éducation collective des enfants et des réunions communes où les kibboutznikim décidaient si un jeune devait être envoyé dans une école d'agriculture ou pouvait faire des études d'archéologie. Elle se montrait presque agressive quand elle expliquait pourquoi le greffage primait sur les tessons de poterie.

C'était à l'époque où David passait ses soirées dans les fast-foods et les pizzerias afin de ne pas entendre son père qui baragouinait les prières dans un mauvais hébreu. Ce même printemps, Adam

Zalman fut interrogé plusieurs fois par la police au sujet des livres rares qu'il avait envoyés chez Christie's. David passait tous les après-midi par la bibliothèque municipale où il étudiait les journaux afin de voir si l'on parlait de l'affaire. Il n'expliqua pas à Naomi pourquoi il évitait son appartement et il lui donnait des réponses évasives chaque fois qu'elle lui demandait quand elle rencontrerait ses parents. Il ne savait pas comment indiquer que son père était un criminel.

La famille de Naomi habitait une maison en brique dans Sorrentovej. Son père était dentiste et plaçait de grands espoirs dans ses enfants. Tant Naomi que son frère s'étaient débrouillés mieux que bien au lycée, et leurs parents étaient toujours dans les parages pour les servir. David eut ses habitudes au petit déjeuner dans la petite cuisine et ils le traitaient comme s'il était déjà leur beau-fils. Étaient-ils contents que Naomi soit amoureuse d'un Juif ? Cela le rassurait que le père de Naomi soit un athée convaincu comme sa fille. La navette entre Østerbro et Amager rythmait sa vie et, lorsqu'il passait le Knippelsbro à vélo par les nuits claires, il se sentait le centre du monde, en équilibre parfait entre son désir et la perspective de le voir satisfait.

Naomi était plus intelligente que les autres filles avec qui il était sorti et il pouvait parler de tout avec elle. Mais leur relation portait sur le sexe. Elle le poussa dans un coin de lui-même qu'il ignorait, elle l'attirait ou le provoquait, ce n'était pas clair, car cette énergie ressemblait à de la colère. C'était comme s'il la punissait d'être si belle, si libérée et en tout point fantastique. Elle faisait des choses qu'aucune autre fille ne faisait, et ça le troublait. La réaction de David confinait à la violence, mais le plus étonnant, c'est qu'elle n'était pas contre. Au contraire, ce n'était jamais assez fougueux pour elle, et elle l'excitait par des cris moqueurs quand il se montrait trop prévenant.

Il appartenait à une génération d'élèves qui étaient déjà pleinement informés sur le sexe avant la puberté, mais il fut surpris que le désir et sa satisfaction puissent prendre des formes si contradictoires. Son surmoi le contemplait avec étonnement quand il se laissait emporter dans le cinéma de Naomi avec ses illusions de punitions et de soumissions. Mais il répliqua pour la première fois lorsqu'elle voulut lui présenter son « jouet », comme elle disait. Il éclata de rire quand, après une longue introduction vaseuse, elle lui fit une démonstration avec des sous-vêtements singuliers et des objets en latex noir. Elle eut les larmes aux yeux et il fut obligé de s'excuser. Elle ne le dit pas, mais David comprit que, toute à la confiance aveugle de son amour, elle s'était dévoilée autant qu'il était possible. Qu'en auraient pensé M. et Mme Katznelson, ou les idéalistes du kibboutz près du lac de Tibériade ? Naomi ne voyait pas la dimension grotesque de ses accessoires en caoutchouc théâtraux. Il avait frôlé une limite. À partir de là, leur relation ne pouvait pas être plus libre ou plus intense.

Cela faisait un an qu'il avait commencé ses études de droit, un an qu'il habitait dans sa chambre en ville quand il se laissa convaincre de lui présenter ses parents. C'était après la gaffe des trucs en caoutchouc, et il tenait à accommoder au mieux les sentiments blessés de Naomi. Ses parents se jetèrent sur Naomi la première fois qu'elle vint chez eux avec leur fils prodigue à la main. Sa mère écouta tout ce qu'elle avait à raconter sur la vie en Israël comme si elle était un oracle et, d'après Naomi, son père avait bien lorgné ses seins. « Il me dévore des yeux », dit-elle avec un rire presque approbateur, si bien que David dut baisser les yeux. Il n'avait pas remarqué les regards de son père et il espérait qu'elle exagérât, mais cela ne sembla que l'amuser davantage. Elle adorait leur attention et peut-être sentait-elle que cela renforçait un lien que leurs ébats exagérés n'avaient pu sceller.

Il apparut que leurs parents se connaissaient de loin. Le père et la mère de David avaient certainement pensé que récupérer leur fils n'était qu'une question de temps. Et lui imaginait déjà son avenir avec Naomi. Il ne parviendrait jamais à se libérer. Sa dépendance du corps de Naomi ne différait pas des gestes de ses parents qui, au moyen de centaines de fils poisseux, tentaient de le piéger, lui et sa copine, dans une toile d'intimité et de familiarité.



Lorsqu'il déclara à sa mère qu'il avait rompu avec Naomi, elle fit une crise de nerfs au téléphone. Plus tard, quand il appela de Londres, elle lui fit comprendre que Naomi était venue pleurer toutes les larmes de son corps dans sa cuisine. Pour finir, il cessa d'appeler. Il oublia, absorbé par les études et par l'immensité libératrice de la ville. Il lui arrivait de marcher sous la pluie au milieu des parapluies et des passants sans qu'il ne se passe rien de particulier, mais il se sentait plus libre que jamais, plus en phase avec son corps en n'étant qu'une ombre sur le trottoir luisant.

Dix-huit mois plus tard, il téléphona à ses parents et leur annonça qu'il vivait avec une jeune Anglaise et qu'elle était enceinte. Ce fut son père qui décrocha, doux et timide. Il demanda où ils habitaient, et David lui parla du petit appartement dans le centre-ville de Copenhague qu'il avait trouvé avec Emma. Lorsque sa mère prit le téléphone, elle commença par lui demander s'ils savaient quel était le sexe de l'enfant.

« Pourquoi le demandes-tu ? répondit David.

— Pour rien.

— C'est un garçon, maman, et il ne sera pas circoncis. »

Il n'avait pu retenir ses paroles. Il n'avait pas eu envie de se montrer méchant, mais, du reste, était-ce méchant de dire cela ?

Ses parents rencontrèrent Emma pour la première fois dans le salon d'accueil de la maternité. Sa mère prit Zoë dans ses bras, et elle eut les larmes aux yeux en berçant la petite. « Une fille, dit-elle, c'est une petite fille. » David eut l'impression d'entendre le soulagement sous la tendresse spontanée. Peu après, il les raccompagna à l'ascenseur, et sa mère lui demanda doucement si la petite serait baptisée. « Certainement pas », répondit David d'un ton courroucé avant de lui faire la bise.

La rupture finale avec son père ne fut pas causée par les livres de la veuve ou par le mariage avec une femme qui n'était pas juive. Ce fut Emma qui prit l'initiative qu'ils voient les parents de David de manière régulière. Zoë n'allait pas se contenter d'une grand-mère isolée à Londres, et Emma ne se faisait pas à l'idée que ses beaux-parents voient en elle la mauvaise femme. Elle alla même jusqu'à les inviter avec leurs amis lors du deuxième anniversaire de Zoë. On plaça le père de David à côté de Louise, l'amie d'Emma, et celle-ci fit comme si elle était sensible à son charme primesautier. Elle eut même la générosité de le laisser garer son bras sur le dos de sa chaise, lui permettant de se baisser sur son décolleté, et elle adressa des sourires indulgents quand son cavalier âgé, telle une vulgaire pieuvre, posa ce bras sur ses hanches.

David passa à côté de son père alors qu'il se dirigeait vers la cuisine. Louise, qui aidait à débarrasser entre les plats, s'y trouvait déjà. Elle avait les joues en feu et elle rajustait les bretelles de sa robe. Elle se retourna vers David quand il apparut avec un plat dans chaque main.

« Il y a quelque chose qui ne va pas ? demanda-t-il.

— C'est ton père, répondit Louise en écarquillant les yeux. Il m'a peloté les seins. Par-derrière. Alors que j'avais les mains pleines. Ça lui arrive souvent de peloter ses invitées ? »

Elle ouvrit la fenêtre de la cuisine et prit un paquet de cigarettes dans son sac. « Oui, tu m'excuses, dit-elle en portant une cigarette à ses lèvres, tu as du feu ? »

David alluma sa cigarette et croisa les bras.

« Mais comment, dit-elle en soufflant la fumée, comment peut-il croire que nous, les femmes, on trouve ça chouette ?

— Je ne sais pas quoi dire. »

Il évita de la regarder dans les yeux tout en repensant à ce que Naomi lui avait dit un jour à propos du regard de son père. Louise tendit la main et lui donna une tape gentille sur l'épaule.

« Ça va, David. J'ai été plutôt surprise. Je n'aurais pas deviné que c'était ton père.

— Merci. » Il la dévisagea. « J'ai une chose à te demander.

— Oui ? » Elle sourit, étonnée par le ton de David.

« Serais-tu d'accord de ne rien dire à Emma ? »

Elle haussa les épaules.

« Si tu veux. Mais pourquoi prendre ça aussi sérieusement, que ton père est un vieux cochon ?

— Je ne suis pas sûr de pouvoir l'expliquer.

— Ça va, David. Viens, allons retrouver les autres. Sinon, ils vont croire que c'est toi qui me dragues. »

David ne revit plus son père excepté une fois par an, pour l'anniversaire de Zoë. Quand Emma lui demandait pourquoi il ne voulait pas voir ses parents, il exagérait leur mauvaise volonté à son égard ou il trouvait toutes sortes d'excuses. À son grand soulagement, elle cessa peu à peu de poser des questions. Au fond, il ne s'était pas passé grand-chose et, s'ils ne se voyaient plus, ce n'était pas tout à fait un choix. Il repoussait la chose d'une année sur l'autre, comme s'il en avait un nombre illimité devant lui.

Il avait trente-six ans quand son père mourut. Emma et lui fêtaient Noël et le Nouvel An à Londres avec Zoë. David ne reconnut pas l'homme au bout du fil qui avait obtenu le numéro de Margaret. L'homme se présenta comme un membre de la communauté. Il fallut quelques secondes à David pour comprendre à quelle communauté il faisait allusion de manière si évidente pour lui. La mère de David était trop choquée pour téléphoner. Son père avait eu une attaque à la maison. David se sentit presque intimidé, comme si l'autre, avec son ton pressant, voulait le forcer à éprouver un sentiment qu'il ne percevait pas encore.

En une demi-heure, il avait réservé un billet d'avion et fait sa valise. Emma voulut l'accompagner et laisser Zoë chez sa mère, mais David insista pour qu'elle reste à Londres. Ils en vinrent presque à se disputer. Quand elle l'accompagna jusqu'au taxi, elle l'étreignit d'une manière qui, à l'instar de l'homme au téléphone, lui fit penser qu'il était en retard avec quelque chose. Il l'embrassa, monta dans la voiture et, à l'instant où il se retourna pour lui faire un signe de la main, il se dit qu'elle était vraiment à sa place ici. Elle ne lui faisait pas au revoir, elle restait là, bras ballants devant la grille noire, comme un enfant.

Plus tard, dans son souvenir, c'était comme si l'appartement était bondé quand il y arriva dans la soirée. Un homme l'attendait à la porte. Était-ce lui qui l'avait appelé à Londres ? Sa mère leva la tête quand il franchit le seuil du salon. Ses épaules tremblaient, mais elle ne pleurait pas. Il lui prit la main, elle la serra sans le regarder.

Une fois seuls, ils s'installèrent dans le canapé. La voix de sa mère se brisa, soit parce qu'elle avait pleuré, soit parce qu'elle n'avait pas parlé pendant des heures. Elle avait offert un rasoir électrique à son père, pour son anniversaire. Elle revoyait la scène tout en la racontant. Il s'était toujours rasé avec un coupe-chou, David s'en souvenait sûrement. Elle lui jeta un coup d'œil à la déro- bée, comme si ça la mettait mal à l'aise de lui rappeler qu'il avait passé son enfance avec elle et avec l'homme qui venait de les quitter. David contempla les meubles qu'il connaissait si bien, les couleurs un peu miteuses et patinées du rembourrage, les veines dans le teck de la table basse devant le canapé. Un autre temps qui avait continué ici tandis que tout changeait dans le monde autour d'eux.

Son père avait été ravi de ce rasoir électrique. Elle l'avait laissé dormir et elle était prête à sortir faire les courses quand elle avait entendu le bourdonnement nerveux dans la salle de bains. Elle l'avait appelé à travers la porte, il avait répondu. Tout était normal. Elle avait rendez-vous chez le coiffeur et elle était

rentrée une heure et demie plus tard. Elle avait immédiatement remarqué le bruit, ce petit bourdonnement. Elle sut immédiatement que quelque chose n'allait pas. Et qui sait, si elle n'avait pas eu ce rendez-vous chez le coiffeur ce matin, si elle était rentrée un peu plus tôt...

Il n'y avait guère de monde le lendemain à l'enterrement. Les mêmes messieurs de la communauté qu'il avait vus à l'appartement, le soir, le frère de son père avec son épouse, quelques parents éloignés qu'il connaissait à peine. Il avait gelé et le sol du cimetière crissait sous leurs pieds quand ils suivirent le cercueil. Une fois celui-ci descendu dans la tombe, on lui enjoignit d'être le premier à jeter une pelletée de terre. Le rabbin s'éclaircit la gorge. « *Adonai nattan, v'Adonai lakach...* » Les mots lui apparurent à travers le brouillard froid. Le Seigneur a donné, le Seigneur a repris. Ce fut le bruit des mottes de terre grasse contre le couvercle qui le réveilla et l'amena à comprendre. L'homme qui avait été son père gisait dans ce cercueil, et si l'on était parfaitement honnête, son père et lui ne se connaissaient pas vraiment.

Quand David et sa mère rentrèrent à la maison pour la *shiva*, plusieurs messieurs étaient là à nouveau. Se sentit-elle comme une invitée dans son propre salon, elle aussi ? Peu après, les autres personnes présentes à l'enterrement arrivèrent à leur tour. Elles s'assirent sur des tabourets bas, en demi-cercle. On ne parla guère, et on ne servit rien à boire.

Au bout d'un moment, David se leva pour aller aux toilettes et, en en sortant, il tomba sur son oncle dans l'entrée. Ils se serrèrent la main, David ne le connaissait quasiment pas. Il avait un vague souvenir de repas de famille et d'une maison de campagne mais, d'après ce qu'il savait, les deux frères n'avaient eu aucun contact pendant de très nombreuses années. Il ne s'était jamais demandé pourquoi. Son oncle s'éclaircit la gorge, cela faisait longtemps. David était-il au courant de la situation de son père ? David lui demanda ce qu'il voulait dire. Son oncle parlait si doucement qu'il chuchotait presque. Il y avait pas mal de dettes, à des créditeurs et à la famille.

David le regarda droit dans les yeux.

« Il te devait de l'argent ? »

Son oncle baissa les yeux. Oui, mais il n'était pas le seul, puisque David lui posait la question.

« Combien ? »

Son oncle contempla ses grands pieds, en chaussettes, sur le tapis de l'entrée.

« Une grosse somme. Mais, comme je viens de le dire, je ne suis pas le seul. »

David était impatient de regagner sa place à côté de sa mère.

« Tu sais quoi ? Viens me voir à mon bureau la semaine prochaine. Et apporte une liste qui indique qui et combien. »

David ne sut comment répondre à cette main qui lui tapota l'épaule puis lui caressa le bras, comme si le geste d'appréciation se muait en réconfort à retardement. La liste sur son bureau révéla que, pendant des décennies, Adam Zalman avait emprunté de grosses sommes à tous les membres de la famille en mesure de l'aider. Quand il avait tari une source de toutes ses ressources d'argent comptant et de compassion, il se tournait vers la suivante sans manifester la moindre velléité de rembourser sa dette. Ils s'étaient abstenus de le sommer de rembourser, mais, l'un après l'autre, ils avaient cessé de l'inviter, quand ce n'était pas lui qui évitait tout contact. À un moment, ils avaient commencé à échanger des informations entre eux et à saisir l'étendue de la situation. À sa mort, le père de David avait coupé tous les ponts depuis longtemps.

Tout cela, David l'ignorait encore le premier jour de *shiva* avec sa mère. Il avait réussi à grand-peine à annuler ses rendez-vous afin de disposer d'une semaine, mais sa mère avait dû l'entendre quand il avait appelé Christel ou un fondé de pouvoir avec son portable dans l'entrée. Le soir du troisième jour, alors qu'il allait lui dire au revoir, elle lui dit qu'il n'était pas obligé de se donner tant de peine. Il avait sûrement autre chose à faire. Il lui demanda si elle était sûre. Oui, oui, elle était contente qu'il soit rentré

à Copenhague. Mais bien sûr qu'il avait été obligé de rentrer.

En descendant l'escalier, il mesura l'étendue de sa gaffe, mais il se passa des mois avant que les conséquences n'en deviennent manifestes. Il aurait pu resserrer les liens avec elle s'il avait accepté son besoin d'observer la *Halakha*. Il aurait pu accompagner son père en suivant les préceptes, et regagner ainsi sa mère. Elle l'avait laissé s'éloigner et glisser hors de leur vie sans tenter de l'en empêcher. Elle avait soutenu son père en tout point, fanatiquement loyale et, lorsque David avait choisi de ne pas respecter les jours de *shiva* restants, elle était allée au bout de son idée et elle avait emménagé dans la maison de retraite de la communauté.

Il était tout ce qu'elle avait. En tout état de cause, ses parents à elle auraient été morts depuis longtemps, mais son frère ? Quel âge aurait-il eu s'il n'avait pas été envoyé quelque part à l'est dans un wagon de marchandises ? David fit le calcul. Son oncle aurait eu exactement soixante ans. Il pensa à sa mère dans la pénombre de sa chambre, aux plantes coriaces sur le rebord de la fenêtre.

Il rentra plus tard qu'elle ne l'avait espéré. Emma était en train de préparer le dîner. Elle s'était creusé la tête pour savoir ce qu'elle allait servir à Nabeel et elle était sur le point d'appeler Zoë, mais elle se ravisa. Cela aurait été pris comme une confirmation qu'elle se focalisait d'une manière inadmissible sur les origines de Nabeel. Elle ne vit pas ce que portait David avant qu'il n'entre dans la cuisine. Elle était devant le four et elle retournait les canards, les joues lui brûlaient. Elle avait vaguement l'idée que la volaille était à peu près internationale, mais le canard ? Était-ce dans son imagination qu'elle avait vu un canard survoler et dépasser tous les clivages culturels ? Elle ne s'en souvenait pas, et elle faillit se brûler les poignets en se débattant avec les canards qui mijotaient. Il y avait quelque chose d'obscène dans leur façon d'écarter leurs cuisses dorées.

« Excuse-moi d'arriver si tard, dit-il.

— Qu'est-ce que tu as là ?

— Une boîte aux lettres.

— Une boîte aux lettres ?

— J'en avais marre de l'ancienne.

— Mais ce n'était qu'une boîte aux lettres...

— Je vais l'installer tout de suite.

— *David, for Christ's sake !* »

Elle claqua la porte du four et le regarda. C'était rare qu'elle passe ainsi à l'anglais. Il y avait quelque chose dans le regard de David qu'elle n'arrivait pas à démêler.

« Ça ne va prendre qu'un instant, dit-il, sur le point de faire demi-tour.

— Franchement ! » Elle posa brusquement un bol sur l'îlot de cuisine. « Zoë et son copain arrivent dans moins de vingt minutes et je n'ai pas encore mis la table. Ça peut vraiment attendre. »

Avec du canard et des légumes, elle n'avait guère fait preuve d'imagination. Elle n'avait pas réussi à consulter ses livres de cuisine car elle avait été obligée de sortir faire les courses. Elle n'aurait pas dû rester si longtemps dans l'atelier, mais elle était bien lancée, son cheval était presque terminé. Cependant, en son for intérieur, elle craignait aussi la rencontre avec l'amour pakistanaï de Zoë.

« Je n'ai pas envie de bricoler à tâtons quand ils seront partis.

— Eh bien, David, fais ça demain. »

Elle se sentit seule avec son petit fouet.

Il écarta les bras.

« Et qu'est-ce que le facteur va faire de notre courrier ?

— Tu ne vas pas me dire que tu as démonté la vieille avant de... Mais qu'est-ce qu'il y avait de tellement urgent avec cette satanée boîte aux lettres ?

— J'en avais marre. Ça ne te fait pas ça, toi, quand...

— Il n'aura qu'à poser les lettres sur le perron. Ou s'en débarrasser. En ce qui me concerne...

— Je reviens dans un instant. »

Le fouet fit un bruit sec sur le plancher. Ils se dévisagèrent tandis qu'il roulait aux pieds de David. Elle fit le tour de l'îlot de cuisine.

« David, je ne te comprends pas. » Il allait faire demi-tour à nouveau, elle le saisit par le bras.

« David, bon sang, mais qu'est-ce qui se passe ? »

Il s'arrêta et observa Emma un instant avant de répondre.

« Quand je suis allé à la boîte aux lettres ce matin, quelqu'un avait peint une croix gammée dessus.

— Et alors ? Et alors, David ?

— Comment ça, "et alors" ? » Il était en colère.

« *Dammit !* »

La grande aiguille de l'horloge au-dessus de la porte avança d'une minute. Pendant un instant, on aurait cru qu'elle allait sauter du trois pour se placer entre le cinq et le sept. Elle avait dit sept heures et demie à Zoë. Elle regarda David :

« Il faut qu'on s'entraide, maintenant. D'accord ? »

Nabeel était grand, et il avait un visage ouvert, carré et souriant. Il ressemblait à Cary Grant à l'exception des lunettes qui lui donnaient un air intellectuel et un peu maladroit. Il ne pouvait ignorer qu'il était de ces hommes sur qui les femmes se retournent, mais son sourire et son regard intelligent réfrénaient toute vanité. Un peu comme chez Cary Grant, quelque chose de sensible et de spirituel. La chemise blanche soulignait son teint oriental et sa veste était de la même nuance, entre cognac et tabac. Quant à son après-rasage, il était choisi avec soin, et ne sentait ni le savon ni l'alcool.

Zoë était appuyée contre le bras de Nabeel, elle le tenait même à deux mains quand David ouvrit la porte. Elle faisait une tête de plus et semblait avoir le vertige, comme si elle craignait de tomber de ses talons aiguilles. Elle s'appuyait sur lui totalement. Ce soir-là, elle voulait être la femme, la cavalière qui se laisse guider et mener. Elle qui, dès le berceau, s'était crue capable de dominer ciel et terre. Elle en avait presque trop fait, avec le rouge à lèvres et le fard à paupières, avec un chemisier à paillettes échancré sous la veste en cuir, des leggings noirs sous la minijupe. Les chaussures dont elle n'avait pas l'habitude devaient lui blesser les pieds, et Emma se demanda pourquoi leur fille avait chargé de la sorte. Elle avait un air vulgaire, les parents de Nabeel auraient certainement pensé la même chose. Pourtant, lors de sa première année aux beaux-arts, Zoë n'avait cessé de porter des bottes à semelles en bois, que ce soit pour aller à une fête de l'école ou chez le boulanger.

Ils passèrent au salon pour les drinks, Nabeel et David chacun dans un fauteuil, Emma et Zoë sur le canapé. Il avait été superflu de remplir le chariot avec des jus de fruits. Cela lui avait fait venir à l'esprit l'image d'hommes en tunique en train de boire du jus de fruits, installés sur un divan interminable autour d'un tapis. Nabeel accepta le dry martini que David lui avait préparé. David fit ce qu'il put pour que son possible futur beau-fils se sente à l'aise — mais attendez une minute, « beau-fils », pourquoi s'emballer comme ça ? Le plus probable, c'était que Nabeel n'était qu'un de plus avant que Zoë ne rencontre l'homme avec qui elle pourrait être elle-même.

Comme sa mère avec son père ? Oui, comme ça. Cette certitude réchauffa Emma tandis qu'elle regardait David en train de parler avec Nabeel. La chaleur fut instantanément remplacée par un sentiment d'absence. Elle aurait aimé être assise entre eux et prendre le visage de David entre ses mains. Il avait été le premier avec qui elle n'avait pas eu besoin de faire semblant. Elle eut envie de lui faire un signe de la main, comme s'il s'éloignait à bord d'un bateau. Comme un paquebot pour l'Amérique, avec ses petits émigrants qui agitaient la main tout là-haut, le long du bastingage. « Au revoir, au revoir, au revoir. »

David et Nabeel auraient pu être deux de ces messieurs cosmopolites dans un salon, au milieu de l'Atlantique, où, par temps calme, il n'y a rien que ne peut apaiser un dry martini. Mais la mer n'était peut-être pas aussi bleue pour chacun ? Elle songea au moment où elle l'avait entraperçu le matin même, en costume, qui se hâtait entre la cabane à outils et la rue, parce qu'une croix gammée avait jailli sur leur boîte aux lettres. Elle aurait voulu lui frotter le visage, le polir de caresses, le secouer de tendresse. Zoë avait-elle dit que son père était juif ? Avait-elle demandé à Nabeel ce qu'il pensait que son père à lui allait dire ? Nabeel et David ressemblaient à des ambassadeurs de bonne volonté qui sourient à qui mieux mieux. Nabeel était en train de parler de ses études, Zoë intervint.

« Chéri, parle-nous de ta thèse.

— Je n'ai pas encore commencé, dit Nabeel en baissant les yeux.

— C’est sur un scarabée en Amérique du Sud, dit Zoë. Il vit dans les toits de paille et tombe sur les têtes des pauvres, qui sont malades. Un peu comme le sida, n’est-ce pas ? »

Zoë se tourna vers Nabeel. Il sourit sans le moindre signe de vanité et expliqua comment s’appelait cette maladie. Emma ne saisit pas le nom. Nabeel l’interrogea sur sa peinture, sans doute pour éloigner la conversation de son avenir comme thésard, mais il paraissait sincèrement intéressé. Elle fut brève.

« Maman est fondamentalement une tenante de l’expressionnisme abstrait, dit Zoë. Tu sais bien, le pathos du pinceau, n’est-ce pas, maman ? »

Elle le dit avec une douceur qui ôta toute méchanceté à la pique, mais qu’est-ce que le « pathos du pinceau » pouvait bien dire à un étudiant en médecine ?

« Où exposes-tu ? s’enquit Nabeel, comme si cela l’intéressait.

— Cela fait des années que je n’ai pas exposé », répondit Emma en posant son verre sur la table basse. Le bruit fut un peu trop vif, et elle vit que David s’en était aperçu aussi. Zoë avait très bien pu dire à Nabeel que son artiste de mère ne nourrissait plus ce genre d’ambition. Mais, au fond, pourquoi avait-il besoin de le savoir ?

« On t’y a pourtant encouragée, dit David en prenant le verre de Nabeel. Comment s’appelait-il, déjà, le galeriste qui t’a poursuivie avec sa carte de visite récemment ?

— Ce n’était pas récemment, et je ne vois pas de quoi tu parles », répondit Emma, et elle entendit tout de suite à quel point sa phrase ne tenait pas debout.

Nabeel sourit et regarda Zoë. David se leva et s’approcha de la table roulante où se trouvaient les bouteilles. Emma n’avait pas besoin qu’il vienne à sa rescousse. C’était déjà à moitié l’aveu que, elle aussi, elle considérait avoir fait un sacrifice quand elle l’avait suivi au Danemark pour être mère au foyer.

David se tourna vers Nabeel. « J’ai oublié de te demander si tu veux un *refill* ?

— Oui, merci, juste la moitié.

— Ça veut dire un vermouth pur ou un gin pur ? »

Ils rirent tous les quatre. De soulagement, songea Emma.

« Cela ne m’intéresse tout simplement pas d’exposer, dit-elle du ton le plus détaché possible. Je trouve que la distance est devenue trop grande entre ce que l’on entreprend dans son atelier et tout le reste. Les feux de la rampe, la course à l’attention des collectionneurs, l’inflation de tout ça, la vanité.

— L’inflation ? » demanda Nabeel. Il la regarda avec attention à travers ses lunettes, comme si elle avait dit quelque chose d’étonnant et de profond.

« Maman est le seul artiste que je connaisse qui ne ment pas lorsqu’elle affirme qu’elle peint seulement pour elle, dit Zoë. D’ailleurs, c’est nous qui passons à côté de quelque chose », ajouta-t-elle en caressant le dos d’Emma.

Au fond, Zoë avait décidé d’être gentille mais, si elle parlait en jeune fille de la maison, il y avait quelque chose d’affecté dans ses phrases. Quelque chose de conscient, comme si elle cherchait à être vue par Nabeel dans le contexte dont elle s’était extraite. Elle utilisait son ton taquin afin de maintenir l’équilibre entre ses rôles de copine et de fille. Quand Emma servit le plat, elle fit semblant de faire la grimace comme une gamine mal élevée.

« Du canard ? Maman, ce n’est pas encore Noël. En plus, Nabeel ne fête pas Noël.

— Tant que ce n’est pas du porc, dit Nabeel avec un sourire, en regardant rapidement Zoë, David et Emma. Je n’ai absolument rien contre Noël, ajouta-t-il, mais je me souviens que j’ai été étonné, quand je suis arrivé au Danemark.

— Et c’était comment quand tu es arrivé ? » s’enquit David. Un air parfaitement détaché, songea

Emma.

On lui avait souvent posé la même question, mais comme elle était Anglaise, la question était posée avec une pointe de respect, comme si c'était un haut fait de s'installer près de la mare du village. Il était sous-entendu qu'elle aurait pu choisir un lieu un peu moins provincial, tandis que la même question adressée à Nabeel risquait de bouleverser l'égalité et de mettre à jour à quel point elle était fragile.

« J'avais huit ans et ma sœur en avait dix quand nous sommes venus au Danemark, répondit Nabeel. J'habite donc ici quasiment depuis que j'ai commencé à aller à l'école. Excepté six mois où nous sommes retournés au Pakistan, parce que ma mère était malade.

— Elle ne pouvait pas être soignée ici ? demanda David.

— À la fin, ça ne pouvait plus être soigné, dit doucement Nabeel. Et puis, elle voulait rentrer chez elle. » Il sourit.

« Ça me fait de la peine, dit David.

— Et toi, à quel moment es-tu venue ? » Nabeel regarda Emma comme si, par sa question, il voulait se dégager de la compassion de David.

« J'étais trois fois plus âgée que toi. » Elle apprécia sa manière un peu accusatrice de poser la question. Il avait certainement voulu mettre l'accent sur le fait qu'ils étaient étrangers tous les deux. Et, en fin de compte, c'était exact. « Mais explique-moi ce qui t'a étonné », reprit-elle. Il l'interrogea du regard. « Au moment de Noël, précisa-t-elle.

— Oh... fit-il avec un sourire. Je ne voudrais pas blesser les sentiments chrétiens de quiconque, mais j'ai été étonné de voir des bonshommes de Noël partout, alors que vous avez Noël pour fêter la naissance de Jésus. Il n'y avait pas de Jésus, rien que des bonshommes de Noël et des cœurs.

— Ah oui, ça, c'est une longue histoire », dit David.

Emma essaya en vain de capter son regard. Elle croisa celui de Zoë, mais elle fut la première à détourner la tête. Elle pensa à la petite étoile de David avec laquelle Zoë s'était pavanée au lycée, au grand regret de David. Avec le temps, elle avait fini par donner raison à David quand il disait que le lieu d'où l'on venait n'avait pas d'importance. Vraiment ? Y avait-il une réticence réelle chez Nabeel quand il mettait ainsi les pieds dans le plat ? Zoë avait-elle donc un problème sur les bras ? Et qu'en pensait son père ?

« Je suis la seule à être chrétienne ici, dit Emma en se tournant vers Nabeel. Si tant est que je sois quelque chose de particulier. Le père de Zoë est juif, en tout cas, sa famille est juive. Mais ce genre de truc ne t'intéresse pas non plus, n'est-ce pas ? » Elle sourit à David.

Nabeel sourit lui aussi et acquiesça poliment, comme si elle avait dit qu'elle faisait du golf tandis que David préférait le tennis. Peut-être était-il choqué ? Emma songea à une photo qu'elle avait vue dans le journal, montrant un mollah palestinien qui s'était rendu à Berlin dans les années trente et qui avait serré la main de Goebbels. Mais pourquoi pensait-elle à ça ?

« C'est exact, fit David de son ton d'avocat, imperturbable et énergique. J'ai toujours eu des doutes avec ces histoires de racines. Regardez les arbres. Plus l'arbre est haut, plus la distance est importante entre la cime et les racines. Un arbre harmonieux, c'est un arbre qui délaisse ses racines en grandissant.

— C'est autre chose que de les couper, dit Nabeel.

— C'est juste une métaphore, répondit David. Mais, à dire vrai, j'ai plus ou moins coupé les miennes.

— C'est possible ? s'enquit Nabeel en regardant David comme s'il cherchait manifestement des informations sur le sujet.

— L'arbre reste, l'homme part, déclara David.

— Comme c'est poétique, papa », dit Zoë.

Elle n'a pas l'air sûre d'elle, se dit Emma. Pourquoi n'avait-elle pas dit à Nabeel que son père était



juif ? Pour ne pas le faire fuir ? Pour rester loyale envers la révolte de son père ?

« C'est ce que mon père aurait pu dire autrefois. » Nabeel baissa les yeux sur sa serviette, il y fit un pli qu'il déplia aussitôt. Il releva la tête, les dévisagea et sourit. « Ça a changé après la mort de ma mère. Il a commencé à aller à la prière du vendredi. C'était très compréhensible, mais je ne sais pas. Il n'en parle pas, mais je sais à quel point ma mère lui manque. »

— Tu es proche de ton père ? »

À peine eut-elle posé la question qu'Emma se sentit comme une assistante sociale, indiscrete dans sa volonté de compréhension. Allez Nabeel, ne sois pas gêné. Était-ce de l'étonnement qu'elle lisait dans son regard ?

« C'est mon père. » Nabeel la regarda un instant avant de tourner les yeux vers David. « Et je crois que l'on ne peut pas tourner le dos à ce genre de chose. » Il sourit. « Mais ne crois pas que je suis du genre à haïr Israël ou à penser qu'il faut rejeter les Juifs à la mer ! »

David servit du vin rouge dans le verre de Nabeel. Emma posa la main sur le sien. Il oublia de servir Zoë avant d'en verser dans le sien.

« *Moi*, je suis contre Israël, dit-il d'un ton qui sonna plus tranchant qu'il n'avait prévu. À mon avis, on devrait refaire de la Palestine un État normal, sans droits particuliers pour les Juifs, ajouta-t-il d'une voix plus mesurée. »

— Mais tu as une tante en Israël, dit Zoë.

— C'est exact, répondit David en levant son verre. J'ai une tante à Tel-Aviv, mais je ne lui ai jamais rendu visite. »

Il n'aurait pas dû utiliser ce mot, songea Emma. Ça sonnait trop... Trop quoi ? Trop correct ? David leva son verre de vin. Il avait l'air dans l'embarras, et elle eut de la peine pour lui. C'était complètement débile. Son verre oscillait entre la table et ses lèvres. Mais pourquoi ne buvait-il pas ? Allez, David, bois un coup. Laisse tomber.

« Quelque chose m'a toujours retenu, dit-il, peut-être parce que ma simple visite aurait été une reconnaissance, une identification... » Il finit par prendre une gorgée. Était-il ivre ? Ce mot « identification » paraissait tellement informe, caoutchouteux.

« Papa, de toute façon, tu ne serais jamais allé la voir. » Le ton de Zoë était insolent, mais son regard tendre. « Tu n'aimes pas ta famille. »

— Je t'aime toi », répondit David en la saluant de son verre avant de le reposer sur la table.

Emma crut voir une larme perler sur l'œil de Zoë, un prisme de lumière et de sentiment entre les cils lourds de mascara. Emma leva son verre à son tour. Elle était la seule à savoir ce que David essayait vraiment de dire, et elle espérait qu'il s'en tiendrait à son arbre métaphorique.

C'était la même histoire que la fois où elle l'avait présenté à sa mère. Il avait affiché le même sourire bien élevé que Nabeel quand Margaret s'était mise à radoter sur son père officier pendant le mandat britannique. Cela l'avait mis en fureur que Margaret dise « vous », quand elle avait déclaré que les terroristes de l'époque étaient des résistants aux yeux des Juifs. Ce vous généralisateur l'avait écorché vif. Emma observa Nabeel qui restait impassible pendant que David parlait. Elle eut l'impression de deviner ce qu'il pensait. Nabeel ne voulait à aucun prix donner l'air d'être sensible aux considérations de son possible futur beau-père. Pourtant, à quel point l'un lui rappelait l'autre.

« Et toi, tu vas à la prière du vendredi ? » demanda-t-elle en posant le menton sur sa main, dans l'attente de la réponse de Nabeel. Elle fit comme si elle n'avait pas vu le regard de Zoë. Ils n'avaient qu'à aller jusqu'au bout maintenant qu'ils étaient lancés.

« Parfois, répondit Nabeel, sans donner l'impression d'être soumis à un interrogatoire. Ça dépend de comment je me sens ce jour-là. »

— En tout cas, ça va être passionnant demain, dit David. Tu viens bien au vernissage de Zoë ? »

Il avait changé trop vite de sujet. Ce n'était pas dans ses habitudes de manquer autant d'oreille.

Emma espéra qu'elle était la seule à l'avoir remarqué.

« Oui, bien sûr, répondit Nabeel, et il rougit en regardant Zoë du coin de l'œil.

— Zoë disait que tu apparais avec elle sur sa vidéo, dit Emma.

— Euh... Ah oui, j'y suis », dit Nabeel. Son regard se fit fuyant.

« Alors comme ça, tu sais tout, toi, dit David d'un ton enjoué. Nous autres, nous ne sommes au courant de rien. » Il dévisagea Zoë. « Est-ce que Nabeel a le droit de nous dire ce qu'il en pense ?

— Attends demain, dit Zoë.

— David, tu peux passer le plat, s'il te plaît. Nabeel, ressers-toi », dit Emma. Elle n'aurait pas imaginé se servir un jour d'un canard découpé comme tampon diplomatique.

Nabeel se resservit, les canards étaient une réussite.

Emma se tourna vers Zoë. « Je me réjouis d'avance », dit-elle en cherchant la main gauche de sa fille.

Zoë la laissa la caresser doucement tout en regardant Nabeel.

Emma ne savait pas vraiment comment la soirée s'était passée quand ils se dirent au revoir sur le perron. Nabeel lui fit poliment la bise et répondit pleinement à la poignée de main chaleureuse de David. Zoë avait l'air soulagée. Elle était à nouveau celle qui est contente d'avoir été invitée, et contente de partir. Elle n'était plus la fille de la maison qui faisait la grimace parce que l'on allait servir du canard. Ils se retournèrent sur le trottoir pour faire un signe de la main. Emma resta là jusqu'à ce qu'ils aient disparu, puis elle rentra dans la salle à manger pour débarrasser la table. David apparut à la porte à battants à l'instant où elle venait d'empiler les assiettes à dessert.

« Ça s'est très bien passé, dit-il.

— Vraiment ? » Elle gagna la cuisine. Oui, cela s'était très bien passé, sauf qu'il avait trop longuement insisté sur cette histoire d'identité. Simplement parce que Zoë n'avait pas...

« Il est charmant », dit David quand il la rejoignit avec les verres à vin et le plat avec la tarte aux pommes d'Emma. Ils n'y avaient presque pas touché, peut-être parce qu'elle avait mis trop de cannelle.

« Je ne l'aime pas. » Elle laissa échapper ces mots. Comme si c'était une nouvelle qu'elle ignorait aussi. N'aimait-elle donc pas Nabeel ?

« Ça, je ne le comprends pas, dit David. C'est le gendre rêvé. Poli, cultivé, urbain. Médecin... » Il posa le plat à côté de l'évier. « Charmant.

— Si tu t'entendais...

— Détrompe-toi. *Moi*, je l'aime bien.

— J'ai cru que tu allais le flanquer dehors quand il s'est mis à parler d'Israël.

— Justement, ce n'est pas lui qui a commencé sur Israël, répondit David.

— Non, et n'était-ce pas précisément ça le problème ? Qu'il fallait que tu places Israël avant lui ? Avant de lui avoir dit si c'était important pour toi ? » Elle se mit à faire tomber les restes de nourriture dans la poubelle. « Je ne sais pas. Il y avait quelque chose chez lui. Quelque chose de lisse. Oui, il était trop lisse.

— Il n'y est pour rien s'il a belle allure.

— Et je n'ai pas besoin de l'aimer follement parce qu'il est musulman. » Emma alla dans la salle à manger. « Je dis ça prudemment, pour ne pas être mal comprise », dit-elle en passant.

David se retourna vers la porte :

« En tout cas, tu n'avais pas besoin de le cuisiner sur le nombre de fois où il va à la prière du vendredi. »

Elle roula les serviettes et prit les bouteilles vides d'une main.

« Et pourquoi pas ? dit-elle. Pourquoi n'aurait-il pas dû se livrer un peu, alors que toi tu avais fait étalage de ton rejet d'Israël, de ta tante et de toutes tes racines ? »

Il se tourna à nouveau vers elle quand elle revint dans la cuisine.

« Mais c'était toi qui voulais absolument aborder ce sujet. »

Elle s'arrêta et le dévisagea, toujours les mains pleines.

« Excuse-moi, David, mais tu ne trouves pas bizarre que ta fille passe sous silence à son copain le fait que tu es juif ?

— Qui dit que c'était une omission ? » Il croisa les bras.

« *Come on !* Rappelle-toi combien elle a été obnubilée par tout ce qui était juif quand elle était au lycée. Et rappelle-toi combien ça t'énervait.

— Je me souviens que nous nous sommes disputés parce que tu trouvais normal qu'elle se balade avec cette breloque autour du cou. » Il sourit.

Elle commença à remplir le lave-vaisselle.

« C'est le genre de truc que l'on essaie quand on est adolescent. Zoë a réussi à être à la fois une Barbie et une punk gothique avant de quitter la maison.

— Et nageuse, ajouta-t-il. Avec une frange de lesbienne, n'oublie pas !

— Tu vois bien.

— Mais elle ne sera jamais juive...

— Parce qu'il faut que la mère soit juive. Oui, David, je suis d'accord. Franchement... Tu es obsédé par tout ça, alors que tu veux nous faire croire que tu t'en es libéré.

— Mais enfin, Emma, c'est toi qui... » Il baissa les bras et s'avança vers elle, les mains ouvertes. « Si tu ne t'étais pas mise à claironner mes origines...

— Tu trouves que j'aurais mieux fait de fermer ma gueule ? »

Il s'arrêta.

« Je ne sais plus quoi penser. »

Elle se redressa, une assiette sale dans une main et un verre dans l'autre. « Et tu trouves aussi que c'était normal que Zoë n'ait rien dit à Nabeel ?

— À un moment ou à un autre, ils auraient bien fini par en parler, dit-il. D'une manière tout à fait naturelle.

— Et tu trouves que ce soir ce n'était pas naturel ? » Elle continua à ranger et, bientôt, il n'y eut plus de place dans le lave-vaisselle.

« Non, pas ce soir ! » Il posa les mains sur l'îlot de cuisine et saisit le bord en marbre comme s'il était à un pupitre. « Et ça rimait à quoi de l'interroger sur son père ? De savoir s'il était proche de son père ? »

Elle fit couler l'eau chaude et rinça le plat de la tarte. C'était un vieux plat en porcelaine Spode, assez hideux en vérité, un héritage de la grand-mère d'Emma. « Ce n'est pas naturel de poser cette question, David ? C'est ça ? » Deux perroquets verts perchés dans un arbre, avec la vue d'un voilier dans une baie. Le tout luisait sous l'eau du robinet. « Ou bien est-ce un sujet dont tu ne veux surtout pas parler, dont il ne faut pas parler ? » Elle s'escrimait avec la brosse à vaisselle, si bien que les poils en nylon formaient comme un nuage noir sur le ciel tropical.

« Arrête, dit-il.

— Et pourquoi ? » Elle se tourna vers lui avec le plat qui gouttait entre les mains, et elle prit un torchon. « Tu n'as pas choisi de vivre ainsi ? Libre et indépendant ? » Le plat lui glissa des mains, mais elle parvint à le rattraper.

« Pourquoi es-tu tellement en colère ?

— Je ne suis pas en colère. » Elle essuya le plat avec énergie, comme si elle avait décidé d'assécher la baie pour que le bateau se retrouve échoué au milieu des étoiles de mer et des coquillages. « Mais j'en ai assez que tu te mentes à toi-même.

— Et depuis quand es-tu capable de lire en moi comme ça ?

— Depuis le jour où je t'ai rencontré, dit-elle. Depuis que tu es tombé amoureux d'une *shikse* et que tu as causé une attaque à tes parents. Ils ne s'en sont jamais remis. Et tu ne te remettras pas de n'avoir pas réussi à parler avec ton père avant qu'il ne meure. » Elle regarda les deux perroquets — ou étaient-ce les perroquets qui la regardaient ? « Et nous vivons avec ça, David, tous les deux. »

Le plat se cassa en deux en touchant le carrelage, comme si un tremblement de terre avait laissé le voilier suspendu au bord des abysses. Cet abîme craint par tous les marins, lorsque l'on considérait encore que la Terre devait être plate.

Ils contemplèrent les morceaux.

« Tu l'as laissé échapper, dit David.

— Je ne le tenais pas bien, répondit-elle en le regardant.

— Emma, tu ne vas pas croire que je te reproche le fait que lui et moi... Que je regrette que nous... Tu n'y penses pas...

— Je ne sais que croire. Je suis fatiguée, David. » Elle s'agenouilla pour ramasser les morceaux. « J'en ai par- faitement marre que tu rentres vingt minutes avant l'arrivée de nos invités et que tu choisisses ce moment-là pour changer la boîte aux lettres, parce qu'un petit con a gribouillé quelque chose dessus, un quelque chose dont il ne connaît même pas le sens...

— Le problème, c'est que *moi*, je sais ce que c'est. »

Elle jeta le plat cassé à la poubelle.

« Oui, c'est bien là le problème, dit-elle. C'est ton problème. Et parce que c'est ton problème, cela devient le nôtre !

— Je vais t'épargner ça à l'avenir. » Il s'approcha de la fenêtre et mit les mains dans les poches.

« Écoute-toi un peu ! Le Juif errant, le solitaire et la victime. »

Il se tourna vers elle.

« Mais d'où vient cette rancœur ? Tu es sûre qu'on parle bien de moi ? » Il avait l'air presque méchant.

« Que veux-tu dire ?

— Pourquoi as-tu réagi comme ça quand j'ai mentionné qu'un marchand d'art avait manifesté son intérêt ?

— David, nous l'avons rencontré à un mariage. Il se montrait poli.

— En tout cas, il ne cherchait pas à t'embarrasser, dit David en se dirigeant vers la porte. Moi non plus, d'ailleurs. Ni Nabeel. » Il s'arrêta sur le seuil et la regarda à nouveau. « Pourquoi es-tu tellement susceptible quand quelqu'un se met à parler de ta peinture ? C'est quelque chose que tu traînes avec toi ? » Il avait donc décidé d'être méchant.

« Ah, je comprends, dit-elle. Tu crois que je pense que c'est ta faute si je n'ai pas fait carrière.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit. »

Il passa dans l'entrée. Il s'agissait de quitter la scène tant qu'il pouvait le faire en ayant le sentiment d'avoir *the upper hand*.

Elle alla le rejoindre, il monta quelques marches de l'escalier.

« Tu crois que je me dis que j'aurais été célèbre si je ne t'avais pas suivie au *fucking* Danemark !

— Emma, je suis fatigué. Je vais me coucher. »

Elle mit en marche le lave-vaisselle. Son bourdonnement assourdi formait un fond idiot et vilain sous le silence de la maison. Elle entendit David fermer la porte de la salle de bains à l'étage. Le lampadaire ouvrait une arène diffuse de lumière jaune sur le goudron et les feuilles flétries. La rue était silencieuse comme une image. Elle passa au salon. Elle avait oublié de rapporter les verres de l'apéritif. Elle les laissa sur place et s'assit à la place occupée par Nabeel. À travers la porte-fenêtre, il avait pu voir les carreaux sombres de la serre, divisés par les fins croisillons peints en blanc.

Ils n'étaient pas un couple qui se disputait. Cela arrivait, mais pas souvent. Ils ne se balançaient pas à la figure toutes ces informations sensibles auxquelles donne accès le pacte de confiance du mariage. Installée dans le fauteuil confortable, Emma se sentait tourmentée comme un chat errant. Elle contempla les objets qu'ils avaient achetés ensemble. Ils avaient pris un côté amical, comme les arbres et les vallonnements dans un paysage familier. Comme le pays de David avec ses îles innombrables, ses routes secondaires sinueuses qui aboutissaient toujours à une cale quelconque où de gros bonshommes en bleu de travail buvaient des canettes près d'une cahute en bois goudronné. En règle générale, les hommes étaient assez intelligents, mais il fallait faire attention à ce que l'on disait. Elle se moquait qu'ils entendent son accent.

Elle pensa à Zoë et Nabeel. Ils venaient de tomber amoureux, mais ne se connaissaient pas. Et s'ils parvenaient à se connaître, l'attraction aurait fané dans l'intervalle. À ce moment-là, le vrai amour aurait pris place. Emma saisit un verre sur la table et en vida le fond d'une gorgée. Si elle et David étaient un pays l'un pour l'autre, l'amour était alors une forme de patriotisme, tandis que tomber amoureux relevait davantage de l'espionnage. L'autre était encore un inconnu, et l'on ne s'était pas dévoilé à lui. L'autre ignorait que le père de l'un était juif, qu'il avait le vertige, il était trop amoureux pour s'être aperçu que le pied droit de l'un était plus grand que le gauche. Il y avait une liberté dans le fait de ne pas en savoir encore autant.

Nabeel avait eu un sentiment de liberté en prenant le train de banlieue pour rendre visite aux parents de Zoë. Cela avait empli Zoë de liberté de faire au revoir à sa mère, de regagner la gare au bras d'un garçon presque inconnu, originaire d'un pays très lointain où elle n'était jamais allée. Prendre le train avec lui pour retourner à cette vie nouvelle qui avait commencé lorsqu'elle l'avait embrassé pour la première fois.

Emma était sûre que David ne dormait pas quand elle se coucha à ses côtés dans la pénombre. Il était trop immobile pour être endormi. Elle le connaissait. Et elle ne le connaissait pas. Il lui tournait le dos. Elle tendit la main sous la couette et la posa entre ses omoplates, sur le coton chaud de son tee-shirt. Il aurait pu se retourner, ou prétendre le faire à moitié dans son sommeil. Comme s'il n'était pas conscient du geste conciliant, en la laissant au moins deviner son visage à la lueur du lampadaire dans la rue.

Il ne bougea pas et son immobilité parut forcée. Elle trouva le bras droit de David posé sur sa hanche. Elle lui prit la main et la mena sous sa chemise de nuit. Un poids mort, chaud et inanimé, même lorsqu'elle la conduisit entre ses cuisses. Dormait-il vraiment, ou bien l'idée lui semblait-elle à ce point saugrenue ? Elle reposa la main de David où elle l'avait trouvée et se tourna de l'autre côté. Il lui vint à l'esprit qu'ils formaient comme un reflet dans l'obscurité, dos contre dos, les genoux légèrement repliés.

Il était parti quand elle alla à l'atelier le lendemain matin. La première chose qu'elle fit fut d'ôter du chevalet le tableau du cheval et de le poser à côté des séries de toiles achevées et inachevées. Elle prit une autre toile tendue sur un châssis, presque de la même taille que celle du cheval. Elle l'avait déjà préparée, mais elle avait eu autre chose en tête. De lourdes gouttes éparses commencèrent à tomber sur les carreaux inclinés. Elle remplit le poêle à bois et l'alluma quand la pluie s'amplifia. Au bout de

quelques minutes, il faisait assez chaud pour qu'elle puisse enlever son pull. Elle prit des pinceaux et des tubes intacts, noir et blanc de zinc, et elle commença avec le noir sur la surface granuleuse, où le tissage de la toile apparaissait nettement. Avec un pinceau large, elle peignit une grosse croix gammée dans la section d'or, en vitesse et avec des contours grossiers et baveux, les poils du pinceau se retrouvant à sec.

Elle s'arrêta un instant pour contempler le signe luisant. Dès que la croix gammée suivante vint se prendre dans les branches de la première, le signe se vida de son sens, de son histoire, de sa haine. Son projet fonctionnait, et elle continua avec des mouvements rapides, à une vitesse furieuse. Elle était furieuse, mais ça l'aidait. La colère la quittait par le bras, elle répéta les mêmes gestes avec des petits et des grands pinceaux trempés dans le noir. En vingt minutes, le rectangle blanc fut totalement couvert de croix gammées. Un maquis de coups de pinceaux empêtrés qui s'entrecroisaient et cassaient l'évidence du symbole, lequel apparaissait comme une forêt d'hiver tortueuse se détachant sur un ciel blanc.

Il plut pendant presque une heure. Quand la pluie cessa, le soleil réchauffa l'herbe doucement. Emma ne comprit pas pourquoi elle se sentait presque déprimée lorsque, après l'averse, la brume et les nuages furent chassés par la lumière qui revenait. Peut-être n'était-elle pas prête, peut-être était-ce l'âme qui clignait des yeux dans sa caverne. Un mot démodé, l'« âme », mais digne d'être conservé. Installée dans le fauteuil en osier, elle contempla ses croix gammées sur la grande toile. Des formes parmi d'autres formes du monde, et rien d'autre. Toutes les choses étaient désormais sur le même plan, tous les signes, toutes les silhouettes. C'était ce que c'était, tout cela n'avait aucun droit sur le contour de sa simple présence. Les gouttes de pluie sur les carreaux de la serre. Les brins d'osier patinés du fauteuil grinçant. Les signes enchevêtrés sur la toile, posée sur ce pilori qu'est le chevalet. La colère s'était dissipée et elle se demanda calmement ce qui manquait. Une couche grise, et les coups de pinceaux noirs pourraient ressortir avec ce glacis, et sur ce gris, tracée au couteau ou à la pointe du manche d'un pinceau, une nouvelle myriade de croix gammées, petites et griffonnées.

Emma travailla plusieurs heures jusqu'à ce qu'il soit temps d'aller en ville. Son téléphone portable sonna dans l'entrée, en bas, alors qu'elle était devant la penderie. Que mettait-on à un vernissage comme celui-ci lorsque l'on était la mère de l'artiste ? Elle laissa sonner le téléphone et choisit une robe en laine qui allait jusqu'aux genoux, couleur café, avec un col fermé, élégante et discrète. En fait, ce n'était pas son style, mais David la lui avait achetée un jour à Paris. Elle n'avait pas envie d'attirer l'attention, mais ne voulait pas non plus faire comme si elle essayait d'être jeune avec les jeunes, en jeans et avec n'importe quoi passé sur la tête. Devait-elle se coiffer ? Cela aussi, ça pouvait faire trop bourgeois. Elle opta pour la queue-de-cheval et des escarpins. Bourgeois *all the same*, songea-t-elle en contemplant son reflet dans le miroir. Ce n'était pas son allure habituelle, mais il aurait fallu la connaître pour le savoir. Elle ressemblait à une femme entre deux âges de la banlieue chic, ce qu'elle était, du reste. Cela avait-il de l'importance ? David l'aimait bien comme ça. Allait-il penser qu'elle avait choisi la robe café pour faire un geste ? Au lieu de se pointer avec un mouchoir blanc noué au manche à balai ?

Normalement, elle serait passée le prendre au bureau pour qu'ils puissent arriver ensemble là-bas. C'était un peu bête de prendre chacun sa voiture, mais ils n'étaient convenus de rien. Ils ne s'étaient pas parlé depuis la veille. Les paroles moches et le silence horrible seraient donc la dernière chose qu'ils auraient eue en commun lorsqu'ils se retrouveraient dans le quartier de Kødbyen. La main qu'elle avait tendue en vain dans le lit, et le dos tourné de David, l'humiliation. Elle descendit l'escalier et prit son téléphone sur la console. C'était Zoë qui avait appelé, mais elle n'avait pas laissé de message. Elle aussi devait être nerveuse. Alors qu'elle pouvait paraître tellement insensible, comme si tout se passait au loin, comme si rien ne l'atteignait vraiment. Emma avait été pareille autrefois, sans le savoir. David

l'avait comparée, sur un ton où la plaisanterie se mêlait d'admiration, à ces aris- tocrates élisabéthaines qui étaient toujours peintes avec une longue main d'ivoire posée sur la tête d'un lévrier. Visiblement, elle avait donné l'impression qu'une collerette invisible empêchait le monde de s'approcher de trop près, alors que, dans son souvenir, elle n'avait cessé de trembler. Comme un chien efflanqué qui craint d'être battu.

Zoë tremblait-elle ? Emma doutait que l'on puisse saisir les jeunes simplement en se souvenant de sa propre jeunesse. Il y avait des ruptures et des failles entre les générations, et elle était parfois étonnée par la manière dont sa fille prenait les choses. Comme lorsque Zoë avait réagi parce que Emma ne lui avait pas demandé ce que, à son avis, David allait penser du fait que son nouveau copain était pakistanais. Mais elle aurait été furieuse si Emma lui avait posé la question. Emma ne comprenait pas pourquoi elle avait dit à David qu'elle n'aimait pas Nabeel. Avait-il paru trop sûr de lui ? Aurait-elle préféré un jeune homme plus agressif, et pourquoi, dans ce cas ? N'avait-elle pas déclaré cela afin de provoquer David, tellement intelligent, qui tendait tellement bien les bras ? Elle faillit appeler Zoë après avoir enfilé son manteau, mais elle se retint au dernier moment. Elle n'avait pas envie de procéder à une évaluation de la soirée par le biais du portable, et elle craignait de se faire rembarrer. Elle avait parfaitement conscience de tout ce que Zoë pourrait avoir à lui reprocher, mais Zoë condamnerait certainement cela comme l'expression du manque d'empathie de sa mère.

Il recommença à pleuvoir quand elle prit la voiture. Elle avait rendez-vous dans un café avec son amie Louise. Louise était déjà perchée sur un tabouret près de la fenêtre, elle lui fit un signe de la main en souriant, prête à livrer les dernières nouvelles de sa vie amoureuse. Il était impossible de trouver une place de parking, et Emma décida de se garer en stationnement interdit devant la porte, en face du café. Ainsi, elle pourrait voir venir les contractuels. Elles se firent la bise puis Emma alla commander un café au bar. Louise resta à contempler la pluie, comme si elle attendait encore. Elle avait quinze ans de moins qu'Emma, elle était blonde et jolie de cette manière scandinave, avec des traits purs, presque androgynes. Comme un éphèbe de l'Antiquité, un *kouros* de marbre blanc. Ses paupières inférieures étaient un peu lourdes et lui donnaient l'air de tout juste sortir du lit. Emma la prenait parfois comme modèle lorsqu'elle avait besoin de dessiner, fascinée par les rondeurs classiques de son corps féminin.

« Alors, quand vas-tu le quitter ? demanda Emma, quand elle posa sa tasse sur la tablette de la fenêtre et s'assit sur le tabouret à côté de Louise.

— Mais je compte le faire, dit Louise en lui adressant un regard théâtral.

— Bien sûr, dit Emma. Tu lui en as parlé ?

— Je lui en ai parlé hier. C'était épouvantable. Il a pleuré, il voulait tout savoir. Depuis combien de temps je vois Patrick, ce qu'il fait, s'il est marié lui aussi...

— Mais tu ne lui as tout de même pas raconté ça...

— T'es pas folle ? En ce moment, je crois qu'il est prêt à tout. Je ne pensais pas qu'il m'aimait autant.

— Louise...

— Oui, sérieusement ! Mais il y a quelque chose que je ne t'ai pas dit. » Louise observa les voitures garées et les piétons qui passaient avec leurs parapluies. « Je l'ai appris la semaine dernière. Je suis enceinte. » Elle regarda à nouveau Emma.

« Est-ce que je dois dire félicitations ? Cela fait combien de temps que tu sors avec Patrick ?

— Ce n'est pas lui. Devine.

— Tu es enceinte de Magnus et tu le quittes maintenant. Il est au courant ?

— Non. Mais j'ai l'intention de me faire enlever ça, bien entendu.

— Comment ça, “bien entendu” ?

— C’est avec Patrick que je veux vivre. C’est avec lui que je veux avoir des enfants. Comment aurais-je pu savoir que j’allais le rencontrer maintenant ? Je crois savoir quand c’est arrivé. Nous avons passé une semaine à Barcelone, Magnus et moi, c’était tout à fait romantique et je me souviens avoir pensé : “O.K., c’est peut-être pas l’homme de ta vie, mais il est gentil, et tu as trente-quatre ans, le temps passe. Pourquoi ne pas laisser les pilules dans la trousse de toilette et voir ce qui va arriver ?” Oui, Emma, c’est ce que je me suis dit, et bingo ! Étonnant, non ?

— Patrick a des enfants ?

— Oui, il a deux enfants, un garçon et une fille. Tobias et... J’ai oublié comment s’appelle la fille.

— Tu ne les as pas rencontrés ?

— Ce n’est pas exactement officiel entre nous.

— Mais il veut divorcer lui aussi ?

— Oui. C’est ce qu’il dit. Pourquoi me regardes-tu comme ça ? Il m’aime, Emma. Il est fou avec moi, il m’aime, et aucun homme ne m’a autant fait me sentir comme une femme.

— Et c’est pourquoi l’enfant que tu attends doit disparaître, afin de laisser la place à un autre ?

— J’ai envie que l’homme que j’aime soit le père de mon enfant. C’est si difficile à comprendre ? » Louise sourit, mais son sourire se figeait déjà.

« L’enfant que tu as dans ton ventre se moque de savoir qui est amoureux de toi. Il ou elle veut simplement avoir le droit de rester là.

— T’es devenue catho ou quoi ?

— Moi ?

— Tu as oublié ce que c’est que d’être amoureuse ?

— Oui, je le crois. Dieu merci.

— T’es vraiment une drôle de nana, Emma. Pauvre David ! Fais attention qu’il ne soit pas attiré par quelqu’un d’un peu moins froid.

— Louise, tu as une case de vide ! »

Emma descendit du tabouret, prit son sac et posa son manteau sur le bras. Elle faillit se faire renverser par un cycliste quand elle traversa la rue pour regagner sa voiture. Une fois au volant, elle pensa aux dessins qu’elle avait offerts à Louise, qui avaient été encadrés et accrochés au mur, chez elle et Magnus. Son ventre arrondi, les courbes de ses cuisses, de ses bras et de ses jambes, la tendresse maternelle de sa poitrine.

Emma fit deux fois le tour de Kongens Nytorv tant elle était bouleversée. Quand elle repassa devant l’Hôtel d’Angleterre, elle pensa vraiment au nom du bâtiment. Elle pouvait le prononcer une centaine de fois sans que le sens ne lui dise rien. Elle passa devant le Kongelige Teater et la Kunstakademiet et décida de prendre Bredgade en direction d’Esplanaden. Les coupoles dorées en forme d’oignon de l’église russe brillaient dans la pluie au-dessus du flot de feux arrière. Le quartier de Kødbyen se trouvait dans la direction opposée, mais il restait plusieurs heures avant le vernissage de Zoë et Emma ne savait pas quoi faire. Elle avait prévu de passer le temps en compagnie de Louise, au café, puis en faisant les boutiques. Sa sortie abrupte avait créé un vide dans la journée et elle était désorientée. Elle avait l’habitude d’être seule, mais, en règle générale, c’était prévu et elle ne se sentait donc pas seule. Quand elle était dans la serre entourée de ses toiles, avec le jardin au-dehors, la solitude apparaissait comme un choix.

Louise était sa plus vieille amie danoise, et elle n’en avait pas tant que ça. Avec David, ils avaient des amis communs, mais elle avait rencontré la plupart par son intermédiaire. Louise était assistante



éducatrice au jardin d'enfants de Zoë et, en tant que nouvelle venue, elle s'était liée à Louise sans chercher à voir si elles étaient du même niveau social. Louise, c'était Louise, avec ses traits purs et ses yeux endormis, mais David avait hésité la première fois qu'Emma avait proposé de l'inviter à dîner. Pourtant, Emma avait entendu les Danois se vanter en mettant en avant à quel point ils étaient égalitaires dans leur pays comparé au sien.

Lorsque Louise rencontra Magnus, ils se glissèrent dans la mosaïque de couples qui s'invitaient mutuellement. Louise et Magnus, c'était une entité comme Emma et David, et ils furent les témoins égaux de leurs vies respectives. C'était devenu un rituel que David ou Emma leur demandent quand ils allaient avoir un bébé. Ils promettaient d'être les parrains, à moitié pour plaisanter, quand Louise ou Magnus leur faisaient comprendre de ne pas les bousculer. Ce serait une perte. Emma n'avait pas songé à cela quand elle avait écouté Louise lui raconter sa rencontre avec le dénommé Patrick. Elle n'avait pas envisagé ce que cette histoire signifiait pour elle et David. Magnus devait-il céder sa place à Patrick dans les intrigues de couples d'amis, ou bien Emma avait-elle chassé Louise de son existence avec son diagnostic « tu as une case de vide » ?

Elle avait été presque certaine de comprendre ce que Louise voulait dire quand elle affirmait se sentir seule lorsqu'elle était couchée à côté de Magnus. Comprendre aussi ce que ressentaient Louise et Patrick, l'inconnu, quand ils se recevaient cinq sur cinq sur toutes les fréquences. Elle avait appris à voir ce qu'il y avait derrière les grands mots que son amie mettait devant elle comme autant de cœurs en papier mâché multicolores. Pauvre Louise, avait songé Emma, quelle pagaille. La limite avait été franchie quand Louise avait dit qu'elle comptait « se faire enlever ça ». Emma en était tombée à la renverse. Curieusement, c'était elle qui s'était soudain sentie désarçonnée, mais elle savait désormais ce qu'elle aurait aimé répondre.

Non, Louise, je ne suis pas devenue catholique, et je ne suis pas opposée à l'avortement. En fin de compte, ce n'est pas ton projet aveugle et petit pour un enfant qui me fait tellement réagir. Non, c'est toi. C'est ta hâte, ta capacité à agir, bien trop vigoureuse. Ça a commencé quand tu m'as raconté que tu avais couché avec un type qui s'appelait Patrick. Ça a commencé par le fait que tu t'es donnée à lui de manière tellement énergique, sans scrupule, et que tu l'appelles l'homme de ta vie. Je ne suis pas bégueule. Tout le monde le croit, moi aussi parfois, mais ce n'est pas l'acte que je vise. Coucher avec un inconnu. C'est d'y avoir été préparée, car cela devait être là au préalable. Tu as toujours été prête, au cas où cela devait arriver, à t'arracher de Magnus et de votre intimité en faveur d'un homme avec une odeur étrangère. Un corps inconnu.

Tu ne me comprends pas, alors laisse-moi t'expliquer ça autrement, car j'aimerais être ton amie. Je suis dans ma voiture, à Copenhague, et je me demande comment diable j'ai atterri ici, et cette question m'est insupportable. Hier c'était David, aujourd'hui c'est toi et, tant hier qu'aujourd'hui, je vois bien qu'il s'agit d'une question d'appartenance. D'avoir sa place. Grâce à qui a-t-on sa place ? Si tant est que l'on en ait une. Dire que l'on ne dépend « que de soi » ne suffit pas, Louise, mais écoute-moi bien. Il y a des années, David m'a expliqué ce qu'il craint dans la violence. Bien sûr, c'est le fait que quelqu'un peut nous faire du tort, et c'est la crainte — très noble — d'être celui qui cause du mal ou qui tue. Mais, pour David, il y a une troisième chose. Il n'en serait pas capable. Dans ses cauchemars, il lui arrive parfois de nous défendre avec un pistolet, mais il ne parvient pas à appuyer sur la détente. Il n'est pas capable de tirer, et c'est la même chose s'il doit se battre. L'idée d'appuyer les coups, de mettre de la force dans les coups, au point de se faire mal aux jointures et aux os. Lui, il est freiné rien que d'y penser, et dans ses rêves.

Louise, je perçois la même hésitation à l'idée même de toucher quelqu'un que je ne connais pas. Et là, il ne s'agit même pas de frapper, mais de baiser. C'était différent autrefois, sinon David et moi ne

nous serions jamais rencontrés, et il n'était d'ailleurs pas le premier. Mais qu'est-ce qui me prend ? Que m'est-il arrivé entre vingt-quatre et presque cinquante ans ? Comment, avec l'âge, suis-je devenue tellement plus pudique ? Suis-je devenue trop bourgeoise, trop installée, ai-je trop à perdre sous forme de maison, de chez-moi, de cadre rassurant ? Non, ma chérie, c'est l'immensité froide de l'espace. Je sens sans cesse son souffle dans mon cou. Je vois des tsunamis et des tremblements de terre à la télé et je ne me sens pas privilégiée, alors que je devrais. Nous sommes sans domicile fixe, le monde entier est sans abri si nous ne parvenons pas à nous sentir chez nous avec les autres.

J'ai essayé de te comprendre, mais tu disparaissais. Jusqu'il y a peu, je croyais que c'était facile. Toi et Patrick, vous êtes mieux assortis. *God bless you !* Mais tu es enceinte, et tu vas « te faire enlever ça ». C'est là que tu as disparu. Ou bien était-ce moi ? Ton corps était ici et tes paroles étaient là, et je suis tombée dans le vide qui s'est ouvert entre les deux. Excuse-moi, Louise, mais est-ce simplement l'opportunisme que je n'arrive pas à digérer ? Le mélange de romantisme et d'initiative brutale ?

Le portable d'Emma sonna et elle tendit la main pour le prendre dans le sac et voir qui appelait. Encore Zoë. Que voulait-elle ? Ne pouvait-elle pas attendre qu'elles se retrouvent dans deux heures pour lui dire à quel point ses parents avaient été pénibles, et qu'elle et Nabeel ne reviendraient jamais ? Emma laissa sonner. Réflexion faite, Louise avait raison de dire que son enfant qui n'était pas né ne méritait pas de devenir une balle de ping-pong entre des parents divorcés. Cependant, même si l'on débattait en tous sens de cet avortement, il y avait quelque chose qu'Emma refusait de discuter. Quelque chose de doux et de dur à la fois, un enfant, un fait.

Elle prit le long de Kastellet qui, sous la pluie, était un fouillis de marron, de doré et de jaune fané. Quelque part derrière les feuilles flétries se dressait l'église anglaise. Elle n'y avait jamais mis les pieds. Pourquoi l'aurait-elle fait ? Margaret l'avait suggéré une fois qu'elle était venue à Copenhague pour Noël. Zoë portait encore des couches, et cela avait été le prétexte tacite. *Sorry, Mum*, mon mari est juif et ma fille n'est pas propre, mais vas-y, je t'en prie, si tu as besoin de hisser ton pavillon pour Notre-Seigneur. Margaret avait réagi comme Nabeel ; elle aussi s'était posé des questions sur tous ces bonshommes de Noël. Mais elle ne voulait pas entendre parler de Nabeel.

Emma ne savait toujours pas où elle allait quand elle s'approcha d'Østerport Station. Si elle tournait à droite le long de la voie de chemin de fer, elle pouvait continuer jusqu'au Frihavnen, où se trouvaient les bureaux de David, au milieu des nouveaux immeubles commerciaux. Ce qu'elle fit. Devait-elle prendre l'ascenseur et le déranger au milieu d'une réunion ? Coucou chéri, me voilà. On est amis ? Tu ne veux pas me faire une caresse ? Tu te rends compte, Louise va divorcer, elle a rencontré un autre homme. Et puis, elle est enceinte, mais elle va se faire enlever ça, parce que le père n'est pas le bon. Prends-moi dans tes bras, s'il te plaît, parce que je suis sur le point de disparaître.

Emma se gara à l'une des places devant l'entrée. Elle resta dans la voiture et baissa un peu les vitres pour qu'elles ne se couvrent pas de buée. La pluie voilait la vue sur les immeubles, sur les grues pour conteneurs et sur un entrepôt au bord d'un des quais. David ne devinerait jamais qu'elle se trouvait là. Comme si elle le soupçonnait d'infidélité et attendait qu'il surgisse dans la partie vitrée de l'entrée, enlaçant sa secrétaire. En cet instant, il était en train de parler très sérieusement avec d'autres messieurs en chemise bleu clair et cravate, ou bien il épluchait une pile de documents sur son bureau. Il ne pensait certainement ni à elle ni à leur dispute de la veille. C'était un don qu'il avait — chaque chose en son temps. Mais était-il toujours fâché ? Et elle ? Leur échange de mots semblait déjà loin, et lui aussi. Apparaîtrait-il ainsi, s'ils divorçaient, dans un recoin de sa tête solitaire ? Comme une silhouette qui la regardait, l'espace d'un instant, avant de poursuivre plus avant vers le point de fuite ?

C'était une question de faculté d'imagination. Emma avait du mal à imaginer ce que ce serait de se réveiller à côté d'un autre homme que David. Elle essaya avec Magnus et avec le cycliste qu'elle avait

failli percuter quand elle avait traversé la rue en courant, après avoir brusquement quitté Louise. Un visage rasé de près et sympathique, à peu près de son âge. L'idée de le voir sur l'oreiller voisin du sien la fit sourire, mais la vie pouvait être ainsi. Les visages et les noms étaient des variables interchangeables, Magnus et Patrick, ce n'étaient que des êtres humains.

Combien de fois n'avait-elle pas entendu Louise dire ça, « nous ne sommes que des êtres humains » ? C'était comme si son amie essayait de se faire la plus petite possible, afin que Dieu ne l'aperçoive pas. Emma ne croyait pas en Dieu, mais elle pensait à Lui aux moments les plus inattendus. Cela devait aller de pair avec la langue. Il était utilisé pour jouer les potiches si les mots devaient « s'unir harmonieusement ». C'était une autre expression de Louise, quand elle décrivait comment c'était de coucher avec Patrick. Était-ce seulement une question de capacité à se représenter la chose ? Emma aurait-elle risqué le divorce si elle avait eu assez d'imagination pour se voir nue en compagnie d'un autre homme ?

Peut-être était-ce pour cela que Florence avait divorcé. Parce qu'elle avait pu se le représenter. La dernière fois qu'Emma était allée à Adélaïde, Florence devait sortir dîner avec un homme le samedi soir. C'était leur deuxième rendez-vous et elle tremblotait quand elle se pencha vers le miroir pour appliquer du fard à paupières. Toutefois, appréciait-elle ce tremblement ? À cette époque-là, Emma avait l'habitude de voir Zoë squatter la salle de bains et se maquiller lourdement pour la fête du lycée, et cela l'agaça que sa sœur s'apprête de la sorte. Florence avait la quarantaine, elle était agent immobilier indépendant avec cinq employés et, en quelques années, elle avait doublé son chiffre d'affaires parce que les prix des maisons à Adélaïde étaient faits d'un gaz plus léger que l'air. Florence avait déjà recouru à un premier lifting, et elle ne devait pas se comporter comme une adolescente.

Emma ne le lui dit pas. Pour la première fois depuis bien des années, elle se sentit à nouveau comme la petite sœur qui avait la permission de rester à la maison avec ses cheveux ébouriffés. Une fois Florence partie, elle passa au jardin. On ne pouvait pas le voir de la rue ni des maisons voisines et, de la terrasse, on apercevait seulement des eucalyptus et la crête des montagnes au loin, à l'ouest. Emma écouta les cris des oiseaux si différents, l'un d'eux faisait penser au signal d'une station ondes courtes. Elle tira une chaise longue vers un endroit encore baigné d'un peu de soleil, entre la maison et la piscine où rien ne bougeait.

Florence s'était habituée aux oiseaux. En cet instant, elle était en train de prendre un drink avec un homme qui n'avait peut-être vu l'Europe qu'à la télévision. Emma pensa à Zoë et à David. Elle regarda sa montre ; ils dormaient. Zoë était dans la chambre où les murs étaient tapissés de posters de rock stars et de photos de ses amies. Il y avait encore un nounours usé jusqu'à la corde à côté de la guitare électrique qu'elle avait tellement désirée et dont elle ne jouait déjà plus. Dans la pièce à côté, David occupait son côté du grand lit et il ne débordait pas de son espace habituel, comme si elle était prête à le pousser s'il se mettait à ronfler.

Elle fut réveillée dans la nuit en entendant Florence. Leurs chambres étaient séparées par un long couloir, mais Emma l'entendait clairement pousser des gémissements. Pas d'erreur possible, Florence était en train de baiser, et elle était sur le point de jouir. Emma essaya de bloquer ces bruits avec l'oreiller, mais ils étaient entrés dans sa tête et mettre des plumes et du duvet dans les oreilles n'y changeait rien. Lorsque Florence entra dans la cuisine au matin, elle avait les joues rouges et l'expression dans ses yeux laissait penser qu'elle venait de faire un tour de montagnes russes. Elle se versa un café, s'assit à côté d'Emma et lui passa doucement la main sur la cuisse. Cette caresse familière fit l'effet d'une sorte de vestige de la nuit qu'elle apportait avec elle du grand lit.

« On n'est que toutes les deux ? » s'enquit Emma.

Florence eut un sourire enthousiaste.

« Nous aurions peut-être dû aller chez lui. J'imagine bien que...

— Tu es tout de même chez toi, répondit Emma. Mais comment... Excuse-moi de te demander ça, mais comment peux-tu coucher avec un type que tu viens juste de rencontrer ? »

Florence éclata de rire.

« Je t'adore, Emma. On croirait que tu es née au siècle passé. Et toi et David ? Combien de temps avez-vous attendu, déjà ?

— On était jeunes.

— C'est des conneries, ma chérie. Mais tu peux essayer de voir la chose comme ça. Je m'économise énormément de temps précieux. Imagine un peu comment c'était autrefois d'écrire des lettres, de faire des promenades interminables, et puis, au moment où le grand jour arrivait, de découvrir que l'on avait épousé un nul ! »

Emma repensa aux tableaux qu'elle avait vus au musée des Beaux-Arts deux jours plus tôt, des tableaux de la fin du dix-neuvième siècle. Des messieurs avec des chapeaux noirs et des dames en robes qui descendaient jusqu'aux chevilles, des scènes de rue avec des voitures à cheval et des salons avec des bouquets, où l'on lisait, et que l'on regardait par une fenêtre. Des motifs du quotidien peints avec des traits légers qui étaient sur le point de virer à l'impressionnisme. Ni les intérieurs, ni les vêtements des gens, ni la technique ne dévoilaient que ces tableaux n'étaient pas peints en Europe. Les peintres avaient mis en scène un monde urbain et reconnaissable, sans plantes ni animaux particuliers, et cela rendait les femmes doublement solitaires, qui se trouvaient ainsi dans des salons aux meubles victoriens où les fenêtres donnaient sur un continent sauvage.

Peu avant le départ d'Emma, elles allèrent à Alice Springs. Florence voulait lui montrer Ayers Rock. À l'aube, alors qu'elles traversaient la plaine déserte, Emma aurait presque préféré les photos qu'elle avait vues. Le ciel était couvert et le soleil trop faible pour faire ressortir le rouge ferrugineux du bloc de roche mythique. On pouvait lire sur de grands panneaux que les Aborigènes considéraient l'endroit comme sacré et l'on invitait le public à respecter l'interdit traditionnel de grimper sur la montagne. Avant même qu'Emma ait eu le temps de jeter un coup d'œil alentour, Florence était déjà partie vers le sommet. Elle se retourna et fit de grands signes pressés à Emma pour l'enjoindre de la suivre. Emma s'assit pour l'attendre.

Ce n'était pas parce qu'elle craignait les dieux des Aborigènes, répondit-elle lorsque, une demi-heure plus tard, Florence lui demanda où elle était passée. Florence l'interrogea du regard, comme si Emma lui devait une explication. Ce n'est que quelques jours plus tard, à dix mille mètres d'altitude au-dessus du détroit de Malacca, qu'Emma songea à ce qu'elle aurait dû répondre alors : « On ne voit pas la montagne du haut de la montagne. » Florence n'aurait certainement pas compris ce qu'elle voulait dire.

Cela faisait un quart d'heure qu'elle était garée devant le bureau de David lorsqu'il sortit par la porte principale. Sa première réaction aurait été de donner un coup de klaxon ou de courir derrière lui, mais il s'éloignait déjà, penché en avant sous la pluie. Elle pouvait encore le héler, faire que la silhouette se retourne et redevienne David, mais elle resta dans la voiture. Il filait avec son imper sur le bras et son porte-documents dans l'autre main. Pourquoi n'avait-il pas enfilé son manteau ? Il avait tout de même bien vu qu'il pleuvait. Une tache sombre marqua les épaules et le dos de la veste avant que David n'ouvre la portière et ne disparaisse entre les carrosseries luisantes. Quelques secondes plus tard, elle le vit reculer et tourner au coin. Elle aurait pu le suivre pour découvrir où il allait. Elle jeta un coup d'œil à l'horloge numérique à côté du compteur, 15:42. Il se rendait sûrement à une réunion dans un bureau quelconque.

Emma regretta de s'être adressée si durement à lui la veille au soir. Mais avait-elle été si dure que ça ? Elle ne savait pas, elle n'arrivait plus à juger, paralysée par la distance inattendue. Son immobilité dans le lit quand elle lui avait pris la main et tenté de lui montrer le chemin pour sortir du silence et de la colère. Elle avait dû le toucher au cœur avec quelque chose pour lequel il n'aimait pas qu'il y ait de témoins. Mais, et lui ? Était-il navré d'avoir appuyé à un endroit où il savait qu'Emma était fragile ? Pensait-il vraiment qu'elle lui reprochait sa carrière d'artiste au point mort ? Tout cela n'était que faux-semblants et esquives, ce n'était pas eux, et il lui sembla qu'ils étaient tombés bien bas. Comment en sortir ? Il leur arrivait parfois de se disputer, mais sans se prévaloir de l'autre pour justifier leur mauvaise foi. Ils ne s'attribuaient pas mutuellement des intentions déloyales dans le but de marquer des points dans la lutte pour savoir qui avait percé à jour qui.

Le pire n'avait pas été qu'il se laisse aller à des insinuations perfides. Le pire, cela avait été sa main, la mollesse indifférente ou récalcitrante de cette main, quand elle l'avait saisie et menée entre ses cuisses. Il ne dormait pas aussi profondément que ça, quand même. Il aurait au moins pu dire qu'il était fatigué. Même si elle ne l'avait pas cru, elle aurait apprécié sa tentative de ne pas la laisser humiliée. Il aurait pu se retourner et lui donner le plus fugace des baisers fraternels, et tout serait rentré dans l'ordre. Quant au reste, ils en auraient parlé autour d'un verre de vin, d'une manière adulte et attentive. Il était avocat, nom d'une pipe, elle était facile à vivre, pas rancunière, et elle aurait souscrit à n'importe quel accord s'il avait voulu rire de tout ça.

En revanche, ils n'aborderaient pas la main molle. Elle l'oublierait, mais seulement jusqu'au moment où cela lui reviendrait à l'esprit. La prochaine fois qu'ils feraient l'amour, le désir de David passerait pour un acte de compensation. Elle se demanderait s'ils faisaient l'amour parce qu'ils étaient mariés, ou s'ils étaient mariés parce qu'ils se désiraient encore.

Le soleil perça les nuages tandis que David se préparait au seul rendez-vous de la journée. Des rais d'une lumière métallique partaient d'un même point comme sur un tableau baroque, où des anges volent alentour en agitant leurs draperies. Il ne manquait qu'un triangle avec un œil ou bien les signes hébreux pour *HaShem*, l'indicible, le moteur immobile de toute chose. Il n'avait jamais été croyant, cela n'avait même pas été une question. Pas même lorsqu'il était au lycée et guettait les discussions qui duraient toute la nuit au milieu des bouteilles de bière vides sur la table de cuisine. Il ne s'était jamais demandé ce qui se passerait à sa mort. Il ne doutait pas et s'était senti renforcé dans son opinion lorsqu'il avait jeté une pelletée de terre sur le cercueil de son père, consterné qu'ils ne se soient pas revus au cours des dernières années, et honteux des raisons de cet éloignement.

« David ? »

Il quitta le panorama des yeux et se retourna. Christel était sur le seuil. Elle sourit de sa distraction.

« Le rendez-vous de 15 heures est annulé. Ils viennent d'appeler, dit-elle.

— C'est vraiment à la dernière minute.

— Ils s'excusent vivement. Tu as l'air fatigué — et si tu partais un peu plus tôt ? Pardon, bien entendu, ça ne me regarde pas.

— Ça va, Christel. Tu as raison. »

Il sourit à nouveau. Ce n'était pas dans les habitudes de Christel de faire un commentaire et de lui dire qu'il avait l'air fatigué ou en forme. Elle resta plantée là une seconde avant de refermer la porte derrière elle. Le regard de David se posa sur la carte postale qui reproduisait le tableau de Chagall envoyée par sa mère et qu'il avait laissée la veille sur son bureau. Un Juif qui volait dans le ciel entre les oiseaux et les étoiles. David avait envie de s'allonger sur la moquette et de disparaître au-dessus du Sund. Ce serait une belle manière de mourir, comme de se laisser emporter par le sommeil. Tellement fatigué que l'on ne se pose plus la question de l'éternité.

Il revit le couvercle du cercueil de son père, où les morceaux de terre se déployaient comme un feu d'artifice noir sur un ciel blanc. Adam Zalman était là-dedans, et il était mort. Il n'existait plus de description adéquate de son état. Nul mot n'était en mesure d'expliquer ce que montrait le mot « mort » sans pouvoir s'en approcher. La vie ne pouvait plus éclairer la vie. Il songea aux images de la Terre de son enfance, images prises d'Apollo 11 dans la nuit sans fin. Nul ne devrait voir la vie de l'extérieur.

Zoë s'était certainement demandé si elle devait dire à Nabeel que son père était juif. C'était déjà tendancieux de parler d'une omission. Ce n'était tout simplement pas une information importante pour elle et son père. Emma était sur une fausse piste quand elle croyait avoir mis au jour quelque chose de refoulé. La veille, à table, pendant quelques minutes interminables, David avait été étonné qu'elle soit sa femme. C'était cette façon dont elle insistait, le côté presque triomphant dans son regard quand elle avait informé Nabeel des pratiques religieuses de la famille. Ce désir lourdingue d'équilibrer les choses en lui demandant ensuite s'il allait à la prière du vendredi. Zoë avait lancé des regards noirs à Emma, et David avait souhaité faire un geste de tendresse vers sa fille. Il avait cherché son regard, mais n'était-ce pas pathétique ? Son besoin de lui faire sentir qu'il la comprenait ?

Il avait eu le sentiment de devoir prouver quelque chose lorsqu'il avait répondu aux remarques franches de Nabeel sur Israël. Sa réponse était apparue bien trop sérieuse. Israël ne représentait rien pour lui, alors pourquoi marquer sa position avec une telle intensité ? Comme si rien ne lui plaisait autant qu'une bonne vieille discussion sur le Moyen-Orient. À cause de l'empressement d'Emma, il s'était retrouvé pris dans un étau impossible. S'il ne répondait pas à Nabeel, il allait confirmer indirectement le soupçon qu'il était peut-être sioniste, mais comme il fit tout un numéro pour marquer sa distance avec l'État juif, cela avait passé pour une supplication.

Emma savait à quel point il était chatouilleux face aux tentatives hasardeuses ou agressives de lui faire endosser une position de sympathie à l'égard d'Israël. En revanche, elle n'avait pas compris que le problème n'était ni la réponse de Nabeel ni l'omission-oubli de Zoë. Elle en avait assez qu'il se mente à lui-même ; lui, il voyait et il entendait qu'elle avait trop bu. L'idée d'un petit copain venant de Karachi l'avait bien rendue nerveuse. La veille, à Londres, lorsqu'il l'avait eue au téléphone, elle lui avait demandé d'un ton tellement espiègle s'il était « en état de choc ». Peut-être avait-elle déjà commencé à siroter le vin rouge pendant qu'elle préparait ses canards.

David ne se souvenait pas d'avoir jamais eu honte d'elle. Mais il y avait eu cette occasion quand, sur un ton qui était presque celui de la raillerie, elle avait déclaré à Nabeel que le père de Zoë était juif. Comme si elle voulait tester sa volonté d'intégration et ses dispositions pluralistes. Ce n'était pas Emma. C'était une autre femme en face de lui avec le visage, les cheveux et la voix d'Emma. Il avait toujours été fier d'elle, fier de son talent et de son attitude froide et hautaine. À la longue, même les périodes pendant lesquelles elle se montrait renfermée n'avaient fait que renforcer son sentiment de triomphe. Elle avait choisi d'être avec lui et de le rester. Peu importait si elle le montrait au reste du monde d'une main affectueuse ou si elle le regardait comme s'il était transparent. Elle était à lui, il était à elle.

Il y a peu, un collègue lui avait demandé ce qui l'excitait encore chez Emma, et il avait répondu spontanément qu'elle était totalement dénuée de vulgarité. Il avait souri en voyant l'expression perplexe de son associé. Cela n'avait rien à voir avec le sexe ou la classe, avait-il expliqué, sans être sûr que cela soit vrai. Ni avec le goût. En revanche, ça, c'était vrai. Il était tout sauf fou de ses couleurs terreuses, de ses rayures et de son velours. Ce vernis, cette patine à la Ophélie et au *Summer of Love*, qu'elle continuait à cultiver même après avoir passé quarante ans. Emma était comme ça. Elle avait formé son désir à lui d'après un modèle dont il n'aurait même pas pu rêver. Au fond, il n'aurait pas su expliquer ce dont il raffolait chez elle. Du reste, pourquoi aurait-il fallu que la « folie » soit un paramètre du lien qui les unissait ?

Emma n'était pas vulgaire parce qu'elle ne prenait pas les choses à bras-le-corps pour essayer qu'elles tombent bien et juste, qu'elles fassent sens. Parce que, plutôt que de voir le monde en noir et blanc, elle le percevait dans toutes ses teintes et ses nuances sans fin. Parce qu'elle ne laissait pas sa volonté saisir avec trop d'impétuosité les objets de ses désirs, et parce qu'elle se taisait quand les autres bafouillaient sur tout. Parce que, avec son silence, elle ouvrait des espaces de liberté et des chemins de fuite dans le quotidien banal. Des clairières inattendues où apparaît parfois quelque chose de beau et de rare, comme les bêtes craintives et gracieuses qui surgissent entre les arbres, au crépuscule, pour boire à l'eau immobile. Mais, ça, il ne pouvait l'expliquer à un spécialiste des *Mergers and Acquisitions*, même lorsqu'ils étaient à moitié saouls au bar d'un hôtel après un dîner d'affaires fructueux. Oui, il était avocat lui aussi, mais il y avait une différence et cette différence s'appelait Emma.

« Je l'admire, dit David, et il espéra que, dans la lumière tamisée, on ne pouvait pas voir qu'il avait presque les larmes aux yeux.

— Et le cul, ça ne te tente pas ? demanda son associé en faisant un petit signe de tête pour que David prête attention à une jeune femme seule en minijupe, avec les cheveux hirsutes, au bout du bar.

— Désolé de te décevoir, répondit David, mais je n'ai jamais trompé Emma.

— Ce n'est pas de l'infidélité quand on paie. C'est comme d'aller chez le kiné — ou quelque chose dans ce genre. On trompe seulement quand on commence à ressentir quelque chose.

— Malheureusement, je n'ai jamais essayé de payer.

— Mon Dieu... “Malheureusement.” Es-tu toujours aussi convenable, David Fischer ? Toujours aussi poli ? »

Il y avait dans la phrase de son associé une accusation de défaut de solidarité masculine. David s’y retrouva. Au fil des ans, il s’était habitué à ce qu’on lui reproche de réprimer l’animal qui était en lui. Toute l’obscénité qui est vraie, parce que la vérité est moche, parce qu’elle éructe, parce qu’elle est mal élevée. Il envisagea la chose pendant que son associé lui parlait d’une étudiante qu’il fréquentait. Une petite salope qu’il prenait par tous les trous et qui ne demandait pas mieux.

« Elle a un de ces corps... Je ne te dis pas. Mais, dans sa tête, elle est franchement dégueulasse. C’est ça le secret, David. Les filles dégueulasses sont les meilleures au lit. Elles te montrent de la reconnaissance... »

Il y avait quelque chose de moyenâgeux dans la division de son univers privé en mensonge et vérité, saleté et propreté, sexe anal brutal dans une chambre d’étudiante et villa de banlieue avec des enfants en âge d’aller à l’école. La honte n’était pas ces heures du berger passées avec son amie, mais le désir d’être une ordure aussi grotesque tout en racontant cela avec goguenardise et le feu aux joues. La vulgarité se trouvait dans cette vie compartimentée et dans cette fine couche de haine de soi qui collait à son hypocrisie. Personne ne peut conserver la pureté de la jeunesse, sur la durée. Mais pourquoi cette trahison à l’égard du type sensible et délicat qu’il avait été jadis ? Quelle déception avait donc été si grande qu’il lui avait fallu se métamorphoser en sa caricature ? David ne parvenait pas à déterminer lequel d’entre eux était le plus bourgeois. Il y aurait déjà eu quelque chose de vulgaire à répondre de façon un peu trop évidente que ce n’était pas lui.

Sa gentillesse était-elle un mensonge ? Était-il donc convenable, et était-ce une mauvaise chose ? Avec Emma, la réponse n’avait pas d’importance parce qu’elle ne passait pas sa vie dans des contradictions tranchantes qui se renvoyaient sans cesse leur image. Pour David et Emma, la vie était devenue un registre cohérent de sentiments, d’idées, de mystères et de raison. Il avait été stupéfait lorsque, après le dîner, elle avait déclaré qu’elle n’aimait pas Nabeel parce qu’il était trop « lisse ». Quand Zoë et son copain avaient remonté l’allée du jardin, David s’était vu dans le jeune homme qui se hasardait à l’intérieur du monde de sa compagne.

David avait été choqué pour Nabeel et il s’était senti trahi quand Emma avait balancé son identité sur la table comme si c’était une difficulté qu’il avait cachée. Elle faisait passer pour masquée et honteuse sa décision ancienne de rompre avec une communauté qu’il n’avait pas choisie. Elle l’accusait même d’être responsable du fait qu’il ne voyait pas sa famille. C’était confus, et c’était vulgaire. Mais cela avait encore empiré, au lit, quand elle avait regretté et pris sa main, avec maladresse. Comme si elle l’invitait à chercher une compensation entre ses cuisses. Ce n’était pas Emma. Tout ça, c’était de l’ivresse, et c’était tellement bête.

Les gens ivres lui avaient toujours paru pitoyables, avec cette perte de contrôle combinée à l’illusion agressive d’avoir accès à la vérité, et les femmes ivres pouvaient être franchement moches. Des diseuses de bonne aventure bourrées, à la voix éraillée par le vin rouge et la rancune solide. Qu’avait-elle donc essayé de lui faire croire ? Qu’elle n’avait pu faire carrière à cause de lui ? Ne croyait-elle donc pas qu’il avait plus de respect pour elle que cela ? Et comment aurait-il pu lui prouver le contraire avec cette main ainsi glissée ?

Il n’imaginait pas qu’elle lui ait jamais reproché quoi que ce soit. Cela aurait été en dessous de sa dignité. Si elle lui avait jeté à la figure qu’elle avait été bloquée en tant qu’artiste parce qu’elle l’avait suivi au Danemark, il aurait pu se défendre. Il aurait dit que c’était son choix et que, contrairement à tant d’artistes, elle avait bénéficié des conditions les meilleures puisqu’elle n’avait pas eu besoin de penser à l’argent. Mais elle n’avait rien dit et, par son silence, elle avait endossé la responsabilité de n’avoir pas réussi. Le silence était pire que toutes les récriminations, que sa pudeur résignée.

Elle était aussi douée que le jour où il l’avait rencontrée, et son talent avait quelque chose



d'incorruptible. Elle ne cédait pas aux effets faciles. Mais avait-il étouffé quelque chose de ce dont il était tombé amoureux autrefois ? Ne l'avait-il pas vidée de l'originalité têtue de sa jeunesse en l'attirant dans une existence dénuée de toute pression extérieure ? Lui, il encaissait la pression quand elle venait, mais, en attendant, il avait atteint une aisance suffisante pour faire face à nombre de situations. Elle, elle n'avait qu'à aller dans sa bien jolie serre et à peindre d'une manière aussi bizarre qu'il lui chantait.

Au fil des ans, elle en était venue à peindre plus lentement, et d'une façon moins organisée. Comme ce cheval sur lequel elle travaillait en ce moment et qui ne serait jamais achevé. Si, à Londres, il lui avait dit qu'un jour elle peindrait des chevaux dans la banlieue chic de Copenhague...

David saisit la carte postale de sa mère et lut une fois encore son message bref qui lui demandait de l'appeler. Il contempla son écriture rampante et craintive. Il allait rapporter la carte chez lui et la mettre dans le tiroir où il gardait toutes les cartes et les lettres personnelles qu'il avait reçues depuis sa bar-mitsva. Enfant, il les avait rangées parce que sa mère lui avait dit de le faire, mais ce n'était pas à cause d'elle qu'il avait continué à tout conserver une fois arrivé à l'âge adulte. C'était un sentiment indéfinissable qui aurait ressemblé à la vénération si le mot ne lui avait pas tant répugné avec son cortège de sueurs froides et de regards vigilants. Comme si c'était un tuteur débordant de colère qui lui ordonnait de ne pas jeter ne serait-ce qu'une simple carte postale.

Il n'était pas du genre à se montrer sentimental le jour de son anniversaire, mais quelqu'un avait pensé à lui. Quelqu'un avait ôté le capuchon de son stylo et trouvé quelques mots gentils. Emma se moquait toujours gentiment de lui quand il ouvrait le tiroir pour y ajouter une carte de plus à sa collection. Elle, elle ne conservait rien de sa propre vie, et elle avait même jeté ses anciens journaux intimes des années avant Slade. Pour elle, le passé était un poids mort, et elle avait le culot de comparer le contenu de son « tiroir souvenir » avec ces rouleaux de la Torah usés que l'on enterre parce qu'il est interdit de les jeter. Mais où avait-elle appris ça ?

David posa la carte « Chagall » contre le cadre avec la photo d'Emma et de Zoë prise un jour d'été lors des dernières vacances qu'ils avaient passées ensemble. Cela avait été Emma et non Naomi, et les ans s'étaient écoulés. Sa mère avait parlé à Mme Katznelson un samedi après le service. Naomi avait le cancer, elle allait peut-être mourir. Bientôt, peut-être, dans un an ou deux, et non à un moment indéterminé de sa vieillesse avancée. Elle mourrait sans enfant et ne laisserait même pas un époux éploré. Une fois ses parents et son frère disparus, il ne resterait personne pour se souvenir d'elle. David avait conservé ses lettres, même les déclarations d'amour implorantes qu'il avait reçues à Londres, mais le contenu du tiroir disparaîtrait avec lui. Il ne comptait pas sur Zoë pour faire l'archiviste de son père décédé, et ce n'était pas nécessaire non plus. Les archives, c'était elle, ses souvenirs de ses parents, de son enfance, de leurs vacances. Comme celles en Ombrie où, un matin, il les avait photographiées au petit déjeuner, bronzées et souriantes devant un mur délabré.

Ainsi, il avait vécu comme si Naomi était déjà morte. Il n'avait eu aucun contact avec elle depuis Londres, et elle aurait tout aussi bien pu avoir disparu. En réalité, cela n'aurait rien changé pour lui, pourtant il sut immédiatement que son monde aurait été différent si elle n'avait plus été en vie. Ce n'était pas parce qu'il avait imaginé qu'ils se reverraient, sauf à se croiser dans la rue, par hasard. Ce n'était même pas la perte de retrouvailles hypothétiques qui faisait la différence. Il l'avait connue, c'était aussi simple que ça. Il y avait des lettres d'elle dans son tiroir, cela suffisait. Et cela faisait une sacrée différence si l'expéditrice était encore de ce monde.

Comme la veille, il consulta le site personnel de Naomi. Il contempla le portrait à côté de la description des services qu'elle offrait, listée avec des cases cochées, de la thérapie de couple au stress en passant par le travail de deuil, l'aide pour cesser de fumer et le coaching personnel. Elle regardait

droit l'objectif de ses yeux sombres et, aujourd'hui, c'était comme si elle savait qu'il surfait sur le Net pour la deuxième fois afin de croiser son regard. Serait-elle contente qu'il appelle ou préférerait-elle être laissée en paix ? Était-ce Mme Katznelson qui avait transmis un message de Naomi ou était-ce sa mère à lui qui avait eu l'idée qu'il lui fallait absolument prendre contact avec elle et raviver les vieilles blessures ?

Les yeux de Naomi souriaient de concert avec les dents blanches dans son visage au teint de miel. Ils étaient pleins de vie et, bientôt peut-être, montreraient aussi sa mort. L'insistance de sa mère était exagérée. Elle n'avait pas compris qu'il risquait de faire plus de mal que de bien. Il dut mettre ses lunettes de lecture pour déchiffrer le numéro de téléphone en bas de la page, en dessous de l'adresse du cabinet. Il se vit lui-même, penché en avant avec les lunettes sur le nez. Jadis, il avait été le jeune maître viril du corps provocant de Naomi. Et là, il se retrouvait comme un vulgaire vieux hibou, incapable de voir la différence entre un « 1 » et un « 7 ». Il était sur le point de raccrocher, mais on décrocha immédiatement.

« Cabinet de psychologie, Naomi à l'appareil. »

La voix était la même, un peu plus cassante peut-être, mais aussi énergique, prête à accueillir l'inconnu au bout du fil avec confiance et compétence. Il fut étonné qu'elle ne donne pas son nom de famille. Elle sentait bien qu'elle pouvait se permettre cette absence de formalités parce qu'elle s'annonçait par sa fonction, mais les « cabinets de psychologie » n'étaient-ils pas légion ?

« Allô ? »

Toujours aussi accueillante et patiente, peut-être parce qu'elle avait l'habitude d'être appelée par les sinistrés de l'existence.

« C'est David. David Fischer. »

Il avait la bouche sèche. Cela ne lui était pas arrivé depuis sa première plaidoirie.

Mais ce fut elle qui hésita avant de répondre.

« C'est toi, David ? Cela fait longtemps. » Elle n'avait pas l'air d'une femme marquée par la maladie qui se prépare à contempler la fin en face. « Que puis-je faire pour toi ? » Il n'était pas préparé à sa question et ne sut que répondre. « Il faut que tu m'excuses, mais j'attends un appel dans deux minutes, poursuivit-elle d'un ton empathique. Si tu en as besoin, je peux t'adresser à un de mes collègues. Je ne prends personne que je connais. C'est une sorte de politique, je ne sais pas si tu comprends.

— Je voulais savoir comment tu allais, finit-il par dire. Ma mère m'a dit que tu étais malade.

— Ah... » Elle se tut une seconde. « Il faut vraiment que tu m'excuses, David, mais il faut que j'y aille.

— Non, c'est moi qui m'excuse. Je n'aurais pas dû appeler.

— C'est gentil à toi d'avoir appelé, David. Vraiment.

— Un autre jour, peut-être. On pourrait se voir dans un café.

— Je pars demain, et je ne sais vraiment pas quand je vais rentrer.

— Où vas-tu ?

— En Israël. Ma cousine habite à Beersheba.

— Alors, bon voyage.

— J'ai un patient qui s'est décommandé dans une demi-heure. Mais tu es certainement très pris.

— À 16 heures ?

— Tu peux venir ? »

Elle avait l'air contente. Au moins, il lui avait fait plaisir en acceptant de venir au cabinet à la place d'un patient qui s'était décommandé. Il raccrocha et contempla l'Øresund entre les immeubles de bureaux et d'appartements de luxe. Il avait recommencé à pleuvoir. Il avait un rendez-vous chez Naomi

Katznelson. Qu'allait-il lui dire ? Pardon de t'avoir brisé le cœur. J'espère que tu ne vas pas mourir.

Il réussit à être trempé rien qu'en parcourant la courte distance qui le séparait de la voiture. Il ôta sa veste et la posa avec soin sur le siège à côté avant de démarrer et de sortir de sa place de parking. C'était son attitude soignée et tellement correcte qui avait provoqué Naomi. Les plis de son pantalon à une époque où les garçons portaient encore des chemises de bûcheron. Elle le séduisit lors d'une fête chez une fille qui était dans une classe du même niveau que la sienne, ils ne s'étaient jamais rencontrés. Naomi avait une robe au décolleté profond et ne portait pas de soutien-gorge, mais il refusa de se laisser impressionner par cette vue. Ils discutèrent d'Israël près d'une fenêtre, il exprima sa compréhension pour Yasser Arafat, elle réagit en le tirant sur la piste de danse.

Il y avait aussi quelque chose d'ironique, à l'époque, à danser serrés l'un contre l'autre sur *Love Me Tender*. David fit tout son possible pour conserver son air détaché tandis qu'elle n'hésitait pas à lui mettre la main aux fesses. Peu après, ils se livraient à un corps-à-corps dans la chambre des parents et il ne parvint pas à distinguer le désir qu'il éprouvait pour elle de son agacement. La gaieté dans l'ouverture et l'indépendance de Naomi le mit presque en colère. C'était comme si elle triomphait d'être parvenue à faire ressortir le sauvage chez le pisse-froid qui citait Theodor Herzl, comme si ses seins n'étaient pas au garde-à-vous dans le décolleté de sa robe.

Cela devint leur rituel. La violence de son désir à lui ressemblait à une tentative de la punir pour son postulat stupide du pouvoir de la sensualité sur l'intellect. Or cela la renforçait dans son image d'ange sexuel libérateur. Le corps de Naomi était un piège, et plus il la prenait brutalement, mieux c'était. Ainsi commencèrent leurs jeux de domination et de soumission. Durant le week-end, la chambre de David était un nid d'amour tout en désordre et chamboulé qu'ils abandonnaient seulement pour aller manger. Il allait même jusqu'à respecter le sabbat chez ses parents parce qu'elle mangeait avec eux.

Il se souvenait de la première fois où Naomi avait été à leur table, le vendredi soir. Sa mère pâle et triste reprenait vie en compagnie de Naomi. Tandis que Dora allumait les bougies et se couvrait les yeux de la main, Naomi ressemblait à la fille de la maison, bien élevée. David rougit en songeant qu'elle n'avait pas de culotte. Sa mère bredouilla la prière, parce qu'elle venait juste de la apprendre. *Baruch ata Adonai eloheinu, melekh ha'olam...* Naomi lui jeta un coup d'œil et soutint son regard. Ne mens pas, David, lui disaient ses yeux marron, ne te mens pas. Tu débordes d'envies, et tu es juif !

Il laissa la voiture dans un parking, trouva un parapluie dans le coffre et remonta Strøget. Cela faisait des mois qu'il ne s'était pas promené en ville, et il se sentit presque comme un touriste. Il y avait des boutiques qu'il n'avait jamais vues, et elles n'étaient peut-être même pas récentes. Quand il n'était pas en déplacement, il passait la semaine à faire les allers et retours entre Hellerup et le port. Il lui fallait se rappeler d'acheter un bouquet de fleurs avant d'aller à Kødbyen. Il n'y avait plus beaucoup de gens qui apportaient des fleurs. Cela ferait plaisir à Zoë, ou bien était-ce trop bourgeois ?

Zoë ne savait rien sur Naomi. Elle ne lui demandait jamais rien sur ce qu'était sa vie avant qu'il ne rencontre Emma. C'était un trait puéril persistant. Elle ne voyait pas le trou monumental dans ce qu'elle savait de lui, entre le moment où il était devenu adulte et celui où elle était née. Peut-être refusait-elle d'admettre qu'un concours de circonstances légèrement différent l'aurait empêchée de venir au monde. Il aurait pu rester avec Naomi, ils auraient pu avoir des enfants. À un moment, cela avait été plus probable que de le voir la quitter et tomber amoureux d'une apprentie artiste anglaise. Sous son parapluie, au milieu des passants, David parvint presque à se représenter les enfants qu'il aurait eus avec Naomi.

Le cabinet de Naomi se trouvait dans une petite rue proche de Strøget, la porte de l'immeuble n'était pas fermée à clef. En montant l'escalier, il se demanda à nouveau si c'était une bonne idée de se pointer

ainsi. Elle n'avait pas pu se dérober quand il avait appelé à l'improviste, une voix du passé. Mais à quoi cela allait-il servir ? Il entra dans une salle d'attente avec un sol en fibres de coco, un caoutchouc et quelques sièges recouverts d'un tissu bleu cobalt. Sur une table basse, il y avait des magazines froissés, empilés de façon décalée, afin que l'on voie le titre de chaque numéro. Il n'y avait personne. Cela aurait pu être la salle d'attente d'un kinésithérapeute ou d'un dentiste. Au mur, des cadres passe-partout avec des reproductions de tableaux gentils aux couleurs chaudes.

Une porte fut ouverte et refermée, un homme en blouson vint vers lui en empruntant un long couloir. Un homme banal. Il fit un signe de tête à David et sortit. Peut-être sortait-il d'une consultation avec Naomi. Peut-être avait-il envie de cesser de fumer, peut-être avait-on abusé de lui quand il était enfant. Le silence revint et David eut la certitude que le cabinet ne comptait qu'un seul psychologue cet après-midi, Naomi. Là, elle rédigeait un compte rendu après son entretien avec l'homme au blouson, bien consciente que David attendait. Elle avait dû entendre la sonnette quand il avait ouvert et refermé la porte du cabinet. Peut-être était-elle en train de regarder par la fenêtre afin de retarder leurs retrouvailles. Elle aurait pu s'en tenir au fait qu'elle partait à Beersheba et qu'elle n'avait pas le temps de le voir. Peut-être le regrettait-elle.

Soudain, elle était là, dans la salle d'attente. Il ne l'avait pas entendue venir.

« Je t'ai fait peur ? » Elle sourit. Ses cheveux étaient plus courts et plus gris que sur la photo de son site Internet. Vingt-cinq ans plus tard, le sourire était le même.

« Pas du tout. » Il sourit également et hésita un instant avant de l'embrasser sur les joues.

« Alors te voilà », dit-elle en l'observant un moment. Il était impressionné qu'elle se tienne ainsi, bien droite, sans avoir l'air d'être gênée ou de se forcer.

« Oui, c'est bien moi. » Une phrase bizarre. Il avait failli dire que cela faisait longtemps mais s'était retenu, parce que cela aurait déjà été une manière d'aborder les raisons du pourquoi.

« Tu sembles fatigué, mais il est vrai que nous avons vieilli également, dit-elle. Alors, comment la vie t'a-t-elle traité ?

— Bien, et toi ? »

Elle haussa rapidement les épaules et, l'espace d'un instant, elle retrouva l'air de ses vingt ans.

« Viens, dit-elle en le précédant dans le couloir. Je suis la seule au cabinet aujourd'hui. »

Elle ouvrit une porte et le fit entrer en premier. Un bureau ordinaire, assez petit, avec une table de travail près de la fenêtre, une table basse et deux sièges. Là encore, les sièges étaient recouverts de ce tissu bleu méditerranéen, comme une note d'espoir estivale, malgré tout. Aux murs, les reproductions habituelles, les mélancoliques anorexiques de Modigliani et la chambre atteinte de mal de mer de Van Gogh. En outre, une étagère avec des ouvrages de référence en anglais et en danois, et une boîte de Kleenex, en cas de besoin.

« C'est joli, ici », dit-il, et il le pensait.

Ils s'assirent face à face comme ils l'auraient fait s'il était venu pour parler de ses problèmes, de son enfance ou d'un rêve sur lequel ils se seraient penchés tous les deux en s'appuyant sur tous les manuels qu'ils avaient derrière eux.

« C'est gentil de ta part d'avoir appelé », dit-elle en croisant son regard. Ce n'était pas une technique à laquelle elle s'était entraînée. Elle avait toujours regardé les autres dans les yeux, sans ciller, mais il était peut-être un des seuls à savoir qu'elle était née pour le contact immédiat. « Cela signifie beaucoup pour moi », poursuivit-elle. Son regard ne faisait pas l'effet d'une confrontation, c'était une aide. Pour quoi ? Il l'ignorait.

« Je ne savais pas si je devais t'appeler ou non.

— Je comprends très bien.

— Si ma mère ne m'en avait pas parlé, je n'aurais pas su que tu...

— Que je suis malade ?

— Oui.

— Et si je n'avais pas un cancer, nous ne serions pas là non plus, c'est ça ? Ne t'inquiète pas, je n'ai pas d'amertume avec ça. Cela m'a fait beaucoup de peine, mais je ne ressens plus ces sentiments-là, même si je sais qu'ils sont là. » Elle sourit, comme si elle lisait sur son visage quelque chose dont il n'avait pas conscience. « Tout est là, David, mais c'est rangé et mis à sa place. Je suis heureuse de te voir.

— Tu as été mariée ?

— J'ai été mariée et j'ai divorcé. Je n'ai pas eu tellement de chance avec ça, mais j'ai beaucoup d'amis. Ma vie a été meilleure que celle de bien des gens. Et toi ? Tu es heureux ?

— Oui, je crois.

— Ce n'est pas quelque chose que l'on croit. Tu es heureux, David. Tu as l'air d'un homme heureux, et je sais de quoi je parle. Le bonheur et le malheur, c'est mon métier.

— Et comment vont tes parents ?

— Ma mère va bien. Hypocondriaque, comme toujours — tu sais. Mon père est mort il y a seize ans. Cancer des poumons. Il avait fumé ses vingt clopes par jour depuis le moment où l'on avait pu avoir des vraies cigarettes après la guerre. Il n'avait pour ainsi dire jamais cessé de fêter ça. Quand il a su qu'il n'y avait plus rien à faire, il s'est levé au milieu de la nuit. C'était en plein hiver et, comme ils faisaient chambre à part, ma mère a découvert seulement au matin qu'il avait dormi sans la couette avec les fenêtres ouvertes. Il a attrapé une pneumonie et il est mort. Il ne voulait pas crever lentement. C'est ce qu'il m'a murmuré, un jour. Il ne voulait pas être un fardeau pour nous, le moins possible. Je pense qu'il imaginait pouvoir également réduire notre chagrin. »

Elle détourna son regard pour la première fois. Ils restèrent un moment à contempler la façade de l'immeuble en face, les câbles dans les airs, un lampadaire. La pluie avait cessé. Il faisait nuit derrière les vitres. On aurait dit que le soir attendait dehors que quelqu'un ouvre les crochets d'une fenêtre et le laisse entrer.

« Tu as une fille ? demanda-t-elle. Elle s'appelle Zoë, n'est-ce pas ? Je parle parfois à ta maman. Elle ne te l'a pas dit ? Elle m'a soutenue, à l'époque. Nous sommes un peu devenues des amies. Cela me fait de la peine pour toi que tu n'aies pas réussi à te réconcilier avec ton père. Tu préférerais ne pas en parler ?

— Oui.

— Ça te gêne que je le fasse ?

— Non.

— Ce n'est pas parce que j'ai quelque chose de particulier à en dire. Il était gentil avec moi. Oui, il était gentil. Tu ne l'as jamais compris, mais tu n'en avais pas besoin non plus. Il faisait le nécessaire d'une manière tellement tranquille, et je ne dis pas ça pour t'embêter, David. Tu me crois ?

— Oui.

— Il me donnait des coups de main, de temps en temps. Une fois, il a traversé toute la ville en bus parce que je n'arrivais pas à mettre du liquide dans le réservoir du lave-glace de ma voiture. Il m'a aidée quand j'ai divorcé. J'ai pris un nouvel appartement et il est venu faire la peinture. C'était touchant, il avait soixante-dix ans. Il se donnait tant de mal avec son ruban de masquage et ses gros pinceaux. Je lui préparais à manger, et il me parlait de son enfance à Vilnius. Avant la guerre, Vilnius passait pour être la Jérusalem de l'Europe de l'Est. Tu le savais ?

— Non.

— Il ne t’a jamais parlé de son enfance ?

— Non, jamais. »

David regarda dans la rue. On aurait dit qu’une fraction de l’obscurité avait réussi à se glisser par les défauts d’étanchéité des fenêtres. L’air était devenu une ombre encore plus bleue. On entendait vaguement le flot de passants dans Strøget, comme quelque chose qui bout sur la plus petite flamme de la gazinière. En même temps, il entendait les voix des gens qui passaient en bas, des bouts de conversation, ou les sonnettes de vélo qui résonnaient entre les murs. Lorsqu’il regarda à nouveau Naomi, elle avait les larmes aux yeux. Elle prit un Kleenex.

« Je n’aurais pas cru en avoir besoin moi-même un jour, dit-elle en s’essuyant les joues.

— Cela fait combien de temps que tu es malade, Naomi ?

— On ne sait pas. Assez longtemps. » Elle se moucha et froissa le mouchoir en papier dans le creux de sa main.

« Est-ce que l’on peut faire quelque chose ?

— Oui, oui. On peut m’enlever les seins, me faire une chimio et des rayons. On veut me faire la totale. Mais maintenant je vais chez ma cousine à Beersheba, pour qu’ils prennent un peu le soleil une dernière fois. Et on verra...

— Que veux-tu dire ?

— Je ne sais pas. »

Elle le dévisagea, et le visage de Naomi se décomposa sous ses yeux, comme morcelé. Puis il se reforma autour du noir terrible de sa bouche ouverte. Elle pleura quelques secondes sans un bruit, puis elle se ressaisit et retrouva son calme.

« J’ai terriblement peur de mourir, David. Cela me prend comme ça, par vagues. J’ai peur d’être réveillée quand ça arrivera. C’est comme d’être poussée vers un précipice. Tu comprends ? Non, comment pourrais-tu comprendre. »

Il se pencha en avant et lui tendit la main. Elle la regarda de travers, comme si c’était un chien ou un chat qui s’approchait pour la renifler.

« Laisse tomber, David. Tu es gentil, mais laisse tomber. Vraiment, laisse tomber.

— Cela me fait terriblement de peine, Naomi.

— Oui. Il faut que tu m’excuses.

— Tu n’as pas à t’excuser.

— Je sais. Je le sais bien. Tu es gentil, David. C’est gentil à toi d’être venu.

— Tu veux que je m’en aille ?

— Non, reste encore un peu. »

Il avait parcouru la moitié de la petite rue quand il se rendit compte qu’il avait oublié son parapluie dans la salle d’attente. Il n’y retourna pas. Naomi ne saurait pas s’il s’agissait du sien ou de celui d’un de ses patients. D’ailleurs, disait-on « patients » ou « clients » ? Lorsqu’il tourna au coin et rejoignit Strøget, il sentit un tremblement dans la poitrine, tremblement qui se propagea jusqu’à sa mâchoire et aux coins des lèvres, comme si la pesanteur avait été soudain multipliée par cent et l’aspirait, hors d’haleine, vers les pavés constellés de chewing-gums écrasés. Il s’arrêta devant une vitrine afin de se cacher. Il s’essuya les yeux avec les paumes de ses mains et se fit un écran avec elles, comme s’il était absorbé par l’observation des téléphones portables exposés derrière sa silhouette transparente dans la vitre. La crise de larmes dura moins de trente secondes, puis il continua avec les yeux rouges et une respiration toujours oppressée mais calme.

Il avait été rongé par la culpabilité quand, il y avait une éternité de cela, il était à Liverpool Street

Station et avait fait monter Naomi dans le train pour Harwich. Dans la rue, à nouveau seul, il s'était senti soulagé et libre. Elle avait dû consacrer des soirées entières à ses lettres suivantes, rédigées de son écriture claire et d'une légèreté féminine, ornées de citations de John Lennon. Il les avait à peine lues jusqu'au bout et, deux mois plus tard, il n'en recevait plus. Il avait pris cela comme un démenti de la certitude théâtrale de Naomi, qui voulait qu'il soit le seul homme au monde. Le temps avait triomphé en se contentant de passer. Il était un type qu'elle avait connu, et le monde était ouvert pour eux deux.

Le vent s'était levé et les nuages s'étaient dispersés en restes filandreux. Le ciel au-dessus de Strøget avait à peu près la même couleur que le tissu bleu des sièges dans la salle d'attente du cabinet. Le soleil qu'il avait dans le dos éblouissait les passants qu'il croisait, et il songea alors aux nombreux après-midi où il avait emprunté Shaftesbury Avenue avec le soleil dans les yeux. Pendant un instant, il revit le jeune homme qu'il avait été, maigre, les cheveux bouclés, avec une veste trop courte, comme si on la lui avait achetée avant qu'il n'ait fini de grandir. Une seconde, il fut une de ces silhouettes entre deux âges qui venaient à sa rencontre, chargées d'inconnu. Il aurait volontiers montré au jeune homme d'autrefois les photos qu'il avait prises d'Emma et de Zoë, secondes conservées qui, tels des tessons de poterie isolés, sont tout ce que le temps a laissé en passant.

Parce que Emma et lui étaient toujours mariés après tant d'années, le temps passé ne laissait pas un sentiment de tristesse. On ne leur demandait pas de reconstruire un ensemble perdu à partir de quelques fragments épars, ils faisaient un avec ce tout, et il ne cessait de croître. Les photos de Zoë enfant lui donnaient plus d'espoir que de nostalgie, car un monde de possibles était à ses pieds. Cet après-midi, elle les attendait à son premier vernissage, fière derrière son désenchantement de jeunesse. Si elle n'avait pas trouvé cela gênant, il aurait dû emporter sa caméra vidéo. Il aurait ainsi pu poursuivre le film commencé lorsqu'il avait capturé Zoë, encore bébé, dont la tête tremblait alors qu'elle cherchait le sein d'Emma.

Il ne savait pas de combien d'heures de vidéo il disposait, sous différents formats, à mesure que son matériel devenait de plus en plus sophistiqué. Peut-être plusieurs semaines de films, où Zoë faisait ses premiers pas, où elle construisait son premier château de sable, où elle apprenait à faire du patin à roulettes et où elle grimpait dans le prunier devant l'atelier d'Emma. Il avait cessé de se reprocher de n'avoir pas édité son épopée en vidéo, et il n'écoutait plus les taquineries d'Emma. Après le départ de Zoë, ils avaient passé un soir, une fois, à regarder les vieilles cassettes. Ils n'étaient même pas arrivés au troisième anniversaire de Zoë quand Emma avait déclaré qu'elle était fatiguée. Elle était montée se coucher, David avait rangé ses films et il s'était mis à traiter sa déception avec un verre de vin rouge.

Derrière le petit sentiment d'injustice qui pointait en réaction au manque d'intérêt d'Emma, il était presque certain de la comprendre. Il ne ressortit jamais les films. En réalité, il ne les avait pas pris pour les visionner. Peut-être que, un jour, Zoë montrerait à ses petits-enfants à lui les cassettes de sa jeunesse. Pour lui, il suffisait qu'elles existent. Parce que leur vie en tant que famille continuait de manière indéfinie, leur jeunesse et l'enfance de Zoë demeuraient également. Le passé et le présent formaient un continuum, la vie rejaillissait sur le temps révolu. Ce qui était oublié vivait en eux, et ils *constituaient* tout ce temps, ils l'étaient — ensemble.

Naomi avait été un nom et un visage de sa préhistoire à lui. Il l'avait écartée de sa vie afin de faire de la place pour que l'histoire à venir puisse arriver. Rétrospectivement, sa froideur et sa dureté avec elle faisaient sens, mais sur Strøget, après la dernière averse de la journée, ce sens était à nouveau diffus. Ils ne se reverraient sans doute jamais. Emma ne savait pas grand-chose de son passé et il était certain qu'il ne lui dirait pas qu'il avait revu Naomi. Naomi allait se rendre à Beersheba, elle s'allongerait sur une chaise longue au bord du désert et elle le contemplerait derrière ses lunettes de soleil. Il le saurait, il le sentirait à distance. Elle était un regard en lui, un regard qui observait tout ce qu'il avait obtenu en

faisant place nette, en se débarrassant d'elle. Et que voyait-elle ? Deux personnes du même âge qui s'approchaient de la cinquantaine à toute allure. Une belle maison, une adresse recherchée. Un mariage qui tenait quand tout le monde divorçait. Une vie réussie dont les mouvements étaient répétés, confiants que leurs forces et leurs orientations leur permettaient de franchir tous les obstacles, tous les moments inexplicables de distance.

David imagina Naomi à Beersheba. Il n'était pas allé en Israël, mais il la voyait tout à fait nettement, son immobilité, sa poitrine sous le soleil du Néguev. Son père avait repeint l'appartement de Naomi quand elle avait divorcé, il lui avait parlé de son enfance à Vilnius. Il n'était plus désormais que restes décomposés d'un être humain, parcouru par les vers de terre et les taupes. À sa mort, David avait pensé que tout le monde avait avancé d'une place, son père était passé dans la nuit, et lui avait pris la place de son père. À ce moment-là, il était déjà père lui-même depuis longtemps, mais pour la première fois il avait senti qu'il était aux commandes. Personne d'autre ne menait sa barque. Adam Zalman avait été un imbécile irresponsable et criblé de dettes, mais tant qu'il était vivant on aurait au moins pu encore lui reprocher de manquer de responsabilité et de probité. Tous les reproches étaient désormais futiles. Vilnius, Beersheba. Le monde était terriblement ouvert, et il fallait être attentif à mettre un pied devant l'autre.

Des fleurs, songea-t-il. Des fleurs pour Zoë. Il fallait qu'elle reçoive un bouquet de son père. Il allait les acheter à Bremerholm, puis récupérer sa voiture. Alors qu'il continuait d'avancer dans la foule, il se rappela ce dont il avait rêvé au matin, juste avant de se réveiller. Le rêve avait seulement laissé une empreinte friable dans sa mémoire, comme un pas à moitié illisible dans le sable mouillé. C'était juste une impression, il n'était nulle part, allongé sur le ventre, bras et jambes écartés, sur une sphère qui grossissait sous lui. Il grandissait également dans toutes les directions, toujours plus éloigné du centre. Il avait peur — non, il était certain de rompre bientôt et il se réveillait déjà, c'était fini, la boule n'était qu'une tache bleue dans l'oubli. La Terre vue de l'espace ?

Beaucoup de monde était déjà arrivé quand il descendit de sa voiture devant un bâtiment industriel de Kødbyen. La galerie se trouvait à l'étage et il vit des invités du vernissage se croiser derrière les grandes vitres. La voiture d'Emma était garée non loin de la sienne. Qu'allait-il lui dire ? Cela aiderait s'ils n'étaient pas seuls. Quelques invités s'étaient regroupés en bas pour fumer. Il reconnut une fille qu'il avait vue chez Zoë, elles avaient la même coiffure, une coupe de garçon, avec les cheveux en pétard du réveil. Elle ne portait pas de manteau, elle trottait, jambes et bras serrés, comme si elle pouvait éviter le froid en prenant moins de place. Il lui sourit, elle ne le reconnut pas.

Une fois monté l'escalier et parvenu dans la pièce haute de plafond, il n'aperçut ni Zoë ni Emma. Les invités avaient une bonne vingtaine d'années ou à peine la trentaine, ils étaient vêtus de la même manière, de fringues dépareillées venant de boutiques d'occasion, une jet-set de loqueteux. Ils semblaient tous se connaître et aucun ne lui prêta attention. Il aurait tout aussi bien pu être invisible, mais il était là uniquement parce que c'était sa fille qui exposait. Il se trouvait dans une zone fermée où il ne connaissait pas les codes, à peu près comme si un patricien romain s'était égaré dans les catacombes et était tombé sur une assemblée de premiers chrétiens. Catacombes ou Kødbyen, la différence était insignifiante, et l'atmosphère de différence secrète aurait sans doute été reconnaissable pour un bourgeois en toge.

Personne ne paraissait se soucier de l'exposition de Zoë qui consistait en quatre énormes écrans montés sur un mur tout en longueur. Les images vidéo avaient été prises dans la même pièce neutre et blanche. On voyait un jeune homme et une jeune femme, nus tous les deux. Ils étaient allongés sur le sol et roulaient vers la caméra, les bras et les jambes serrés. En s'approchant, David reconnut Nabeel et



Zoë. Nabeel se trouvait sur une longue bande de tissu vert dans laquelle il s'enroulait doucement avant de s'en défaire, en roulant aussi. Au début et à la fin du déplacement, on entrapercevait ses organes génitaux qui effectuaient un mouvement de rotation chaque fois qu'il sortait de son cocon vert. Sur l'écran voisin, il y avait Zoë qui s'enroulait dans une bande d'étoffe similaire, mais rouge cette fois. Et sur les images de Zoë on apercevait aussi ses seins et son sexe à la fin de chaque roulade.

Ils gardaient le même rythme et, au début de la prise de vues, ils avaient certainement bougé de manière synchrone, mais ils avaient perdu la cadence en cours de route. David ne doutait pas que le déshabillage était l'un des propos du film, une forme de suspense dans une action sinon passablement ennuyeuse. Mais il ne resta pas là pour voir sa fille et son petit ami se dénuder une fois de plus, ni pour découvrir s'ils se rattrapaient et retrouvaient le même rythme. Sur l'écran suivant, on voyait Zoë, toujours nue, en train de verser de la peinture rouge sur Nabeel allongé, puis il s'enroulait dans une bande de tissu blanc et, naturellement, quand il se déroulait, le tissu portait des traces quasi sanguinolentes du contact avec son corps enduit de peinture. Sur le dernier écran, c'était au tour de Nabeel de verser de la peinture verte sur Zoë, puis elle s'enroulait dans sa bande de tissu, et son empreinte verte se matérialisait sur le coton blanc.

Elle avait réussi à convaincre son nouveau copain de faire ça avec elle. David fut impressionné par l'audace de sa fille, mais comme cela était puéril et, au fond, choquant. Non pas l'élément de nudité, mais les minauderies qui l'accompagnaient, enveloppées dans les allusions vertes et rouges des bandes de tissu. Il y avait un côté à la fois gentil et assez cruel à ce que Zoë et Nabeel s'aspergent mutuellement avec leurs couleurs nationales respectives, mais à quoi cela rimait-il ? À quoi bon ? Était-ce juste la gêne pudique d'un père qui le fit se détourner des écrans avec le sentiment qu'il y avait quelque chose d'affecté et de spécieux dans l'entreprise ? Zoë avait-elle choisi un Pakistanais comme copain parce qu'il tombait bien pour son projet, ou était-elle tombée amoureuse de lui alors qu'ils s'enduisaient de peinture ?

Quand David tourna le dos aux écrans, il aperçut Emma et Zoë. Elles étaient dans le coin le plus reculé de la pièce et discutaient avec un homme chauve et une femme qui semblaient avoir la trentaine. La femme avait les cheveux hirsutes et des lunettes à la monture volumineuse, très masculine sur un visage féminin, mais qui, dans ce milieu particulier, collait sans doute à l'esprit du temps. L'homme se pencha afin de regarder une photo sur le téléphone de Zoë. Celle-ci, une fois n'était pas coutume, avait belle allure dans la robe qu'elle avait choisie, et elle avait trouvé un rouge à lèvres assorti. Sa fille avait décidé d'être femme pour l'occasion au lieu d'être l'habituelle gamine qui a poussé trop vite. Emma s'était fait un chignon sur la nuque, ce qui faisait ressortir ses pommettes. D'habitude, elle laissait ses cheveux tomber librement. Elle lui manquait. Au même instant, il se rendit compte qu'il avait oublié le bouquet de fleurs dans sa voiture. Zoë était très occupée à expliquer quelque chose à la femme aux lunettes de femme d'affaires. Il ne savait pas si Emma l'avait vu.

Lorsqu'il sortit du bâtiment, il vit Nabeel un peu à l'écart du groupe des fumeurs, en train de parler à un Pakistanais voûté, au front dégagé et aux cheveux gris. Nabeel faisait une tête de plus, mais les traits étaient les mêmes, l'arête du nez proéminent, le menton carré et rasé de frais. Leur façon de se comporter ne laissait pas de place au doute non plus, familière et animée à la fois, l'homme grisonnant avec un index menaçant pointé sur la poitrine de la veste en lin couleur café de Nabeel. David voulut continuer son chemin jusqu'à sa voiture, mais Nabeel l'avait déjà vu. Il lui fit un signe de la main et lui sourit de toutes ses dents. Aux abois, songea David. Le monsieur aux cheveux gris le regarda s'approcher d'un œil noir sous ses sourcils broussailleux. Il devait avoir soixante-cinq ans. Toujours bien conservé, il avait dû être séduisant quand il était jeune, aussi beau que Nabeel.

« Bonjour, c'était très agréable hier soir, dit Nabeel en serrant la main de David. Voici mon père.

— Mansoor, dit le père d'un ton maussade en donnant une poignée de main brève et professionnelle à David, l'air toujours courroucé.

— Il faut que vous m'excusiez, Zoë ne comprend sûrement pas où je suis passé », dit Nabeel, qui se dirigeait déjà vers le bâtiment.

Il a bien de la chance, pensa David. Chanceux et prompt à la manœuvre. Qu'avait donc dit Emma, déjà ? Lisse ? Le père de Nabeel désigna l'étage du bâtiment. Son index semblait inhabituellement long, peut-être parce que son poignet était proportionnellement étroit. Il avait des boutons de manchette dorés et sa chemise bleu clair semblait repassée de frais, alors que l'on était en fin d'après-midi.

« Tu as vu ça ? » demanda-t-il en regardant fixement David. Sa bouche disparut sous la moustache poivre et sel.

« Je ne suis pas sûr de...

— Je te demande si tu as vu ça ? » Le père de Nabeel parlait avec un fort accent, et sa colère contenue lui faisait hacher les syllabes davantage encore.

« Si tu fais allusion à l'exposition de ma fille, alors, oui, je l'ai vue. C'est d'ailleurs vite vu, sauf si l'on tient absolument à ne pas en rater une miette. » David sourit, c'était une perche, mais l'autre ne la saisit pas.

« Comment as-tu pu permettre une chose pareille ?

— Ma fille est majeure, comme Nabeel.

— Mais c'est ta fille, pas vrai ?

— C'est exact.

— Alors comment as-tu pu permettre que ta fille se montre comme ça ?

— Elle ne m'a pas demandé la permission. Je ne savais pas sur quoi portait son expo. De fait, elle s'est montrée assez secrète là-dessus.

— Mais tu l'as vue. Pourquoi ne l'arrêtes-tu pas ?

— Je crains que cela ne soit au-delà de mes possibilités. »

Le père de Nabeel posa les poings sur les hanches. Il secoua la tête et sourit soudain. « Je ne vous comprends pas. » Le ton était plus amical, mais le changement brusque parut presque intimidant.

« J'aimerais être sûr de savoir ce que tu veux dire quand tu dis “vous” », répliqua David, qui regretta immédiatement de passer pour arrogant. Comme s'il se défendait.

« Cela représente la liberté d'expression ? demanda le père de Nabeel. Cela te fait quoi de voir ta fille comme ça ? Comme une actrice porno ?

— Je ne vois absolument rien de pornographique dans...

— Ils n'ont pas de vêtements.

— D'accord, mais je crois qu'elle considère qu'il y a une grande différence entre l'art et le porno.

— Je me fiche de ce qu'elle pense. Qu'est-ce que tu en penses, *toi* ? »

Le père de Nabeel regarda David sans ciller en attendant sa réponse. Un regard insistant, mais pas exigeant. Il y avait une demande dans ces yeux et, alors qu'il hésitait à répondre, David songea que l'homme en face de lui se sentait sans doute plus désarmé qu'en colère.

« Pour être tout à fait franc, cela ne me laisse pas indifférent de la voir comme ça. »

Mansoor haussa brièvement les épaules et écarta les bras.

« Alors nous sommes bien d'accord.

— Je ne sais pas vraiment, répondit David.

— Je suis content de faire ta connaissance, déclara Mansoor.

— Moi de même.

— Je voudrais te parler.

— Ma femme et ma fille m’attendent là-haut. »

Un gros camion s’approchait lentement entre les bâtiments et les voitures garées.

« Viens », dit Mansoor.

Il se dirigea vers un taxi parké à côté des autres voitures. Le camion passa et dissimula Mansoor pendant un long instant. Rien n’aurait été plus facile que de se faufiler entre les invités qui fumaient dehors et de monter à l’exposition de Zoë. Une fois le camion passé, Mansoor tint la portière du taxi, comme si David avait demandé une course. David hésita une seconde avant de monter. Mansoor fit le tour du véhicule et se mit au volant. Il se tourna sur son siège et sourit à nouveau, de cette façon abrupte que David avait trouvée presque menaçante.

« Nabeel m’a parlé de toi. Tu es avocat. »

David fit oui de la tête. Nabeel lui avait-il également dit ce qu’Emma avait trouvé bon de lui communiquer lors du dîner de la veille ? Cela avait-il de l’importance ? Mansoor baissa sa vitre, ouvrit la boîte à gants et y prit un paquet de cigarettes. Il le tendit à David.

« Non merci.

— Ça te dérange si je fume ?

— Pas du tout. »

Mansoor alluma une cigarette et souffla la fumée par le nez. Il tapota doucement sur le volant avec son briquet en plastique. David se sentit pris dans la fumée de la cigarette filtre, mais le geôlier avait l’air plus nerveux que le prisonnier. Mansoor tenait la cigarette par la vitre baissée quand il ne fumait pas.

« Je n’ai pas toujours fait le taxi. Je suis ingénieur. J’étais. Je construisais des voies de chemin de fer. Quand j’étais jeune. J’ai participé à la construction de la ligne de Kot Adu-Kashmore. » Il sourit et, d’une pichenette sur le filtre de sa cigarette, il fit tomber la cendre. « Et maintenant, je fais le taxi.

— Tu ne pouvais pas travailler comme ingénieur au Danemark ? »

Mansoor souffla par le nez avec un bruit plein de mépris.

« Tu veux savoir combien ça fait de centimètres d’épaisseur si je fais une pile de toutes mes lettres de candidature pour des emplois ? Et puis, maintenant, je suis vieux, et je m’appelle toujours Mansoor. Tu comprends ? Mansoor, ce n’est pas bon.

— C’est une honte. »

Mansoor regarda par le pare-brise et contempla la troupe de fumeurs devant l’entrée de la galerie.

« Je ne sais pas, David. Horaires flexibles. Je suis mon propre patron. Qui peut en dire autant ? » Il se retourna vers David. « Écoute, je me fais du souci pour Nabeel. Je ne sais pas ce qu’il y a avec ta fille. Ce n’est pas son film à poil. Non, ce n’est pas ça. Mais qu’elle ait réussi à lui faire faire ça, d’emblée. Quand il était petit, il ne voulait même pas enlever ses vêtements lorsque je l’emmenais à la piscine. Il fallait que je lui arrache son pantalon dans le vestiaire. Elle a complètement... Qu’est-ce que je peux dire ? Qu’est-ce que je peux dire, David ? Tu crois qu’elle l’aime ? »

David croisa le regard de Mansoor à travers la fumée qui s’échappait de son nez majestueux.

« Elle semble l’apprécier.

— L’apprécier ? reprit Mansoor.

— Elle n’a rien dit. Je les ai seulement vus ensemble.

— Il a changé. On dirait une tout autre personne. Il reste là à regarder dans le vague.

— Il habite à la maison ?

— Qu’est-ce que tu veux dire par “à la maison” ? Bien sûr qu’il habite à la maison. Enfin, depuis un moment, il est surtout chez elle. Mais quand il est à la maison... Je m’inquiète pour ses études, David. Il ne fait pas attention à ses études. Je passe quatorze heures derrière ce satané volant et il s’exhibe, à poil,

et il s'enroule dans le drapeau pakistanais.

— En vérité, on ne voit pas que c'est lui si on ne le connaît pas.

— Mais *c'est* lui. C'est *lui*, David.

— Je comprends.

— Tu comprends vraiment ? »

David observa les jeunes gens qui discutaient devant le bâtiment.

« La famille de mon père venait de Vilnius. Il était encore un enfant. Mon grand-père était tailleur. Je suis le premier à être allé à l'université.

— Vilnius... » Mansoor prononça le nom lentement, avant de tirer une bouffée de sa cigarette et d'avaler la fumée au fond de ses poumons.

« Avant la guerre. Ils étaient juifs. Est-ce que Nabeel t'a dit que j'étais juif ? »

Mansoor le dévisagea. « Nabeel ne me dit plus rien. Est-ce que tu as le temps de prendre un thé avec son père ? »

Mansoor habitait dans une rue de traverse à la périphérie de Frederiksberg. La plupart des habitations dataient de la fin du dix-neuvième siècle. Des immeubles ouvriers en brique rouge avec un fouillis de vélos garés devant. Cela sentait le savon noir dans la cage d'escalier, et la peinture des fenêtres basses des paliers était écaillée. Mansoor ouvrit une porte au premier étage et cria quelque chose en pakistanais. Une jeune femme apparut dans la petite entrée. Ses cheveux et sa nuque étaient couverts par un foulard blanc et elle portait une robe à manches, digne et démodée, pareille à une gouvernante anglaise. Elle se présenta comme la sœur de Nabeel. David faillit lui tendre la main, mais il hésita. Elle sourit et lui montra son bras droit qui était dans le plâtre jusqu'au coude. Safia. Elle était jolie, et, comme Nabeel, elle parlait danois sans l'ombre d'un accent. Mansoor dit quelques mots en pakistanais et elle disparut à nouveau dans le couloir obscur.

David le suivit jusqu'à un salon qui donnait sur la rue, fortement éclairé par un lustre aux ampoules flammes. Cela sentait le vieux tabac froid. Un mur était occupé par un buffet en bois sombre sur lequel étaient posés des cadres de photos et quelques trophées sportifs. David les étudia.

« J'ai fait du cricket quand j'étais jeune », dit Mansoor en s'asseyant dans un fauteuil.

La même femme apparaissait sur les photos, à des âges différents, seule, ou avec Safia et Nabeel. Elle portait des vêtements occidentaux et sa cascade de cheveux noirs était coiffée sur le côté et coupée à la hauteur du cou. Des sourcils marqués, des yeux théâtraux et une bouche sensuelle avec un je-ne-sais-quoi de mélancolique. Elle aurait pu être une diva du cinéma italien ou une chanteuse d'opéra. David s'assit au bout d'un canapé en cuir capitonné.

« Je ne savais pas que Nabeel avait une sœur.

— Une grande sœur.

— Elle ressemble à sa mère, dit David.

— Elle n'a pas toujours eu cet air-là. » Mansoor désigna la tête et les joues d'un geste de la main. « Ce n'est pas de mon fait. Les gens croient que je suis un tyran. C'est ce que pensent les Danois. S'ils savaient... Sinon, ils la soupçonnent de faire partie d'une de ces "cellules dormantes". Ma fille. Elle ne saurait même pas quoi faire avec un pétard pour un anniversaire ! »

Il suivit le regard de David qui détaillait la tapisserie accrochée au-dessus du buffet. Tissée en noir et or, elle représentait la mosquée al-Aqsa à Jérusalem.

« Tu crois que je suis ce que les gens appellent un "fon-da-men-ta-lis-te" ? » Il prononça une syllabe à la fois, afin de dire le mot sans bafouiller.

« Et pourquoi croirais-je une chose pareille ? » David soutint son regard.

« La mosquée se dresse où se trouvait votre temple.

— Ce n'était pas le mien.

— Tu n'es pas religieux ?

— Pas que je sache. Et toi ?

— Bonne réponse. » Mansoor sourit. « Je dirais le contraire. Autant que je sache, je suis religieux. Il doit bien y avoir, comment dire, une forme de but, n'est-ce pas ? Il ne peut pas ne rien y avoir. Tu comprends ? Ce n'est pas parce que j'ai éduqué mes enfants à être spécialement religieux, mais Safia... Quand sa mère est morte... »

Il se tut lorsque Safia entra. Elle apportait sur un plateau des tasses à fleurs et une théière argentée. Elle versa le thé dans les tasses en baissant les yeux, avec des gestes calmes et précis, puis elle reposa la théière. Mansoor dit quelque chose qui la fit rougir, et elle s'empressa de quitter la pièce sans croiser le regard de David. Cela lui laissa le sentiment de l'avoir dévisagée malgré tout pendant qu'elle servait le thé.

« Elle va avoir trente ans. Elle devrait être mariée depuis longtemps. »

Mansoor soupira et prit une gorgée de thé, du bout des lèvres. Puis il se leva, alla au buffet et prit une bouteille de whisky et deux verres. Il remplit les deux verres sans même demander et en tendit un à David. Il trinqua, et David leva également son verre. Mansoor était perché sur le bord du fauteuil, les jambes écartées, sa large main posée sur un genou, mal à l'aise, alors qu'il était chez lui. Il but rapidement.

« Beaucoup de gens attendent avant de se marier », dit David. Il posa son verre sur la table basse entre eux. Il était peut-être en terrain miné. Peut-être y avait-il un cousin à Karachi, une famille à qui l'on avait fait miroiter quelque chose que Mansoor n'était pas sûr de pouvoir fournir. Il avait servi une marque âpre et forte, et David eut l'impression de sentir déjà le mal de crâne qui se pointait. Il n'était pas non plus un grand buveur de whisky, et sa voiture l'attendait à Kødbyen. « Peut-être attend-elle l'homme de sa vie ? » ajouta-t-il.

Mansoor afficha un sourire fatigué, ses yeux étaient tristes. Il alluma une cigarette, inhala et contempla la fumée qui s'échappait lentement. « Si elle attend quelqu'un, c'est moi. Elle ne le sait pas. Elle ne pense pas comme ça, mais moi si. Le jour où je mourrai, elle sera libre de se marier, mais alors elle sera trop vieille. Même si je fais tout mon possible. » Il sourit à nouveau, tenant sa cigarette entre deux doigts.

« Je ne suis pas certain de comprendre, dit David. Pourquoi devrait-elle se marier seulement quand tu seras mort ?

— Quand sa mère est morte... Nous étions rentrés au pays. Jehan voulait mourir comme ça, dans sa famille. Elle s'appelait Jehan, ma femme. Elle n'avait même pas cinquante ans. Tout le monde disait : “Reste à Karachi, reste avec nous, qu'est-ce que tu vas faire au Danemark, seul avec deux enfants, comment cela va-t-il marcher ?” Mais je suis reparti. »

Mansoor vida son verre et le remplit à nouveau avant de songer à en offrir à son invité. David mit la main sur son verre. Mansoor but une gorgée et fit la grimace. « Ce que je voulais ? Safia fait des études de droit, elle a presque terminé. Elle pourra être avocate, comme toi. Et Nabeel... Il a d'aussi bonnes notes que sa sœur.

— Tu as deux enfants doués.

— Mais, David... Oui, elle pourra devenir avocate, oui, elle pourra avoir une maison aussi belle et grande que la tienne, mais va-t-elle y vivre toute seule ? Sans mari, sans enfants ?

— Tu ne m'as toujours pas dit pourquoi elle est obligée d'attendre pour se marier.

— Elle ne veut pas, David. Et ne crois pas que personne ne veut d'elle...

— Je ne le crois pas du tout. C’est une jolie fille.

— C’est un ange. Un ange, David. » Mansoor prit une gorgée de plus et s’essuya la bouche de la main qui tenait la cigarette. « Quand ma femme est morte, et quand nous sommes revenus au Danemark, Safia est devenue comme une mère pour Nabeel. Oui, une mère. Elle allait le chercher à l’école, elle lui préparait à manger, elle faisait ses devoirs avec lui. Elle n’avait même pas le temps de voir ses amies. Mais une fois qu’il est devenu grand... Elle ne dit rien, mais je le sens bien. Elle me regarde vieillir, et elle se dit : “Mon père, tout seul, comment pourrait-il se débrouiller sans moi ?” J’ai essayé. Doucement. Je lui dis : “Safia, untel est un gentil garçon. On dit qu’il t’aime bien.” Mais elle ne veut rien entendre. Cela l’ennuie, je la blesse. Elle me regarde et je le vois dans ses yeux. C’est ma fille, David, je peux lire dans ses pensées. Et voilà ce qu’elle pense : “Mon père veut mon bien, il ne veut pas que je reste ici, année après année. Il veut se sacrifier pour moi, il préférerait vivre seul que me voir sans famille, mais je ne peux pas le trahir.” Voilà ce qu’elle pense, David. Nous sommes coincés. Nous sommes coincés l’un par l’autre. »

Il se tassa dans son fauteuil et il regarda David. Il n’y avait pas de bruit dans l’appartement ni dans la rue.

« Je comprends, dit David.

— Oui, je crois que tu comprends, répondit Mansoor. Tu es quelqu’un de bien, je le vois. Mais, dis-moi, pourquoi n’as-tu qu’un seul enfant ?

— Ma femme n’en voulait pas d’autre.

— Pourquoi ? »

David sourit et haussa les épaules. « C’est difficile à expliquer. Peut-être n’y a-t-il pas d’explication. » Le regard soutenu de l’autre homme le remplit d’embarras. Cela faisait des années que quelqu’un ne lui avait pas causé ce sentiment rien qu’en le regardant.

« Tu n’aimes pas que je te pose ces questions. Pardon...

— Non, ça va. Je n’y avais pas pensé depuis longtemps.

— On ne se connaît pas. Tu es un homme important et je te pose des questions sur tout ça. Moi, un chauffeur de taxi.

— Ne dis pas ça. Pour moi, tu es le père de Nabeel.

— Est-ce que tu sais depuis combien de temps Nabeel et Zoë se connaissent ?

— Non, dit David. Et toi ? »

Mansoor haussa les épaules. Il posa les coudes sur ses genoux et appuya la joue contre ses mains, tout en regardant la moquette.

« Les femmes... déclara Mansoor. Qui peut dire qu’il connaît sa femme ? Je me souviens de la dernière fois où j’ai entendu rire ma femme. C’était à Karachi, quand nous étions rentrés, parce que nous savions qu’elle allait mourir... Elle ne s’était jamais habituée à vivre ici. C’était moi qui... Je n’avais pas non plus pensé que j’en serais encore à faire le taxi après tant d’années. Peut-être que si, à la place, nous étions allés en Angleterre... Nous habitions chez mon frère à Karachi. C’était une maison avec un jardin dans la cour intérieure. Personne ne m’avait vu rentrer. Ma femme était dans la maison, elle parlait avec ses cousines. Des souvenirs de jeunesse, je les entendais à peine, mais je l’entendais rire et, à la manière dont les autres pouffaient de rire, j’ai saisi qu’elles parlaient de qui était amoureux de qui autrefois. Quelque chose dans ce goût-là. Et elle riait. Comme un oiseau, David. Un oiseau au printemps. On aurait dit une jeune fille, et je me suis dit : “Voilà, je suis dans la maison de mon frère, et je ne me souviens pas quand elle a ri pour la dernière fois. Elle ne sait pas que je suis là. Peut-être ne rirait-elle pas comme ça si elle le savait.” Je suis resté assis dans le jardin, et j’espérais qu’une des cousines parviendrait à la faire rire encore. » Mansoor essuya une larme au coin de l’œil. « Je ne sais

pas si j'ai pensé ça après coup. Je ne sais plus. Mais comment en suis-je arrivé à parler de ça ?

— Nous parlions des femmes...

— Et des enfants, David. N'avez-vous pas pensé que Zoë aurait dû avoir un frère ou une sœur ? Pour qu'elle ne soit pas seule le jour où... C'est ma seule consolation. Savoir que Nabeel et Safia seront là l'un pour l'autre, quand je ne serai plus là.

— Mansoor, malheureusement, il faut que j'y aille. Ma femme et Zoë m'attendent. Je suis content que nous nous soyons rencontrés. »

David s'était déjà levé. Mansoor se leva à son tour, les jambes flageolantes. David parvint à le rattraper alors qu'il allait tomber sur la table basse. Pourvu que Safia n'ait rien entendu.

« Reste assis », dit-il en aidant Mansoor à se rasseoir dans le fauteuil.

Mansoor retint son bras un peu plus longtemps que nécessaire, puis il le lâcha.

« Pardon, murmura-t-il.

— Pas de problème, répondit David. Au revoir ! »

Il s'arrêta dans l'entrée. Mansoor regardait fixement devant lui, comme s'il était déjà seul. En sortant, David aperçut Safia à travers une porte entrouverte. Elle était devant l'ordinateur dans une chambre mal éclairée, l'écran projetait un reflet bleuâtre sur son visage.

On était désormais en soirée quand David sortit de l'immeuble, mais le ciel était encore clair au-dessus des toits. Comme si c'était des portes et des descentes des caves que l'obscurité suintait pour gagner de la hauteur. Il alla jusqu'au croisement, au bout de la rue. L'heure de pointe était passée, les magasins étaient fermés, plus démodés et provinciaux ici, dans cette zone négligée, entre le centre et les banlieues récentes. Une bonneterie avec des jambes de mannequin dans la vitrine, un fromager avec de la sciure par terre, une boutique qui vendait des postes de radio et de télé d'occasion. Il ne se souvenait plus quand il était venu dans cette partie de la ville. Pas un taxi ne passait, mais, là-bas, dans la rue alignée au cordeau, il aperçut un bus qui allait vers le centre. Les seuls passagers en étaient un couple de retraités et quatre jeunes qui parlaient fort. Deux étaient assis sur leurs genoux afin de pouvoir parler avec leurs camarades derrière eux. Ils portaient des bonnets blancs serrés et passaient sans cesse du danois à l'arabe. David contempla les façades et les devantures illuminées.

Qui peut dire qu'il connaît sa femme ? Peut-être n'y avait-il pas d'explication au fait qu'Emma n'avait pas voulu d'autres enfants. Zoë avait presque huit ans, leur vie avait depuis longtemps pris forme, et le temps passait. Pendant quelques mois, il avait tenté de mettre le sujet sur la table, parfois en plaisantant, parfois de manière prudente et détournée. Il lui fallut longtemps pour comprendre qu'il pouvait tout aussi bien s'épargner cette peine. Soit elle ne répondait pas, soit elle trouvait une diversion bienvenue et se levait. D'autres fois, elle lui faisait une caresse fuyante, comme s'il était, lui, son deuxième enfant et elle la maman épuisée et un peu distante. Il avait attribué à ses sautes d'humeur ou à sa pudeur innée son incapacité à traiter de front les sentiments intenses. Il fut bien trop lent à se rendre compte à quel point cela la contrariait d'imaginer une grossesse de plus, et son issue heureuse.

Et il avait fini par se dire que ce n'était pas tellement important, un ou deux enfants, quand Margaret était venue leur rendre visite à Copenhague, dans leur nouvelle maison. Ils venaient juste d'emménager, les ouvriers étaient encore à l'œuvre, mais il avait senti que ce n'était pas les travaux inachevés qui avaient laissé sa belle-mère aussi dubitative. Emma avait confirmé son intuition le premier soir, lorsque Margaret s'était couchée. Margaret lui avait demandé d'un ton acerbe ce qu'elle faisait dans un quartier pareil, loin de la ville. Ne devait-elle pas être artiste ? Emma raconta avec un sourire comment elle avait présenté la serre à sa mère.

Son chevalet l'attendait. Des mois avaient passé et l'aménagement de leur maison était terminé

depuis longtemps quand Emma avait fini par prendre possession de son atelier. Lorsqu'il lui demandait quand elle allait commencer, elle avançait comme excuse que c'était presque trop parfait. Parce qu'il avait vu dans ses yeux que cela s'arrêterait avec Zoë, il était agacé qu'elle ne donne pas toute sa mesure en tant qu'artiste. Il était certain que, d'une manière générale, elle aimait la maison. Elle dirigeait les ouvriers avec un goût très sûr, mais il lui arrivait parfois de s'arrêter net avec un nuancier ou un échantillon de tissu et de tout laisser tomber en déclarant qu'elle était incapable de choisir. David songea que Margaret avait peut-être mis le doigt sur autre chose lorsqu'elle avait demandé ce qu'Emma avait l'intention de faire dans un coin pareil. Elle, une artiste. Il évita de lui poser la question. En outre, la plupart du temps, Emma débordait d'enthousiasme, pleine de projets pour la vieille bicoque qu'elle était en train de transformer en maison pour la famille. Leur place dans le monde.

Lorsqu'il repensait à cette période, la première chose qui lui venait à l'esprit, ce n'était pas les doutes éventuels d'Emma quant à sa capacité à s'adapter à ce cadre bourgeois. Non, c'était ses hésitations dont il se souvenait, le manque d'assurance qui l'empêchait de franchir le bref chemin de la maison jusqu'à la serre où tout était prêt. Peut-être que, à cette époque, elle avait déjà commencé à perdre son sens de l'orientation artistique. Cela faisait partie de ce qui le fascinait lorsqu'il venait la chercher à l'atelier, à Slade, et la trouvait devant son chevalet, tellement absorbée qu'elle ne le remarquait pas.

Il évoqua une dernière fois le sujet Deuxième Enfant un matin d'automne, juste avant de prendre l'avion pour Paris, où il avait une réunion. Elle était nue dans la salle de bains et tendait la main vers la plaquette de pilules. Il l'arrêta en lui saisissant doucement le poignet. « Jette-les », dit-il en écartant ses cheveux afin de l'embrasser dans la nuque. Elle se dégagea et prit le visage de David entre ses mains, et il se sentit une fois encore comme un enfant qui dérange. « David, il y a une chose que tu dois comprendre, dit-elle lentement. Je ne veux pas. Je t'aime, mais je ne veux pas. Promets-moi de ne plus me le demander. »

Il promit. Zoë se réveilla et se mit à les appeler de sa chambre. Il laissa Emma et alla se laver. Il avait eu envie d'elle, en fait, c'était le désir de faire l'amour avec elle, là, par terre, à côté du lavabo, qui l'avait amené à insister une fois de trop. En route vers l'aéroport, il songea à ce qu'elle avait déclaré : « Je t'aime, mais... » Son intention avait sûrement été de le calmer, mais il aurait aimé qu'elle ne le dise pas. Cela n'aurait pas dû être nécessaire.

Le lendemain, lorsqu'il avait dû prendre l'avion pour rentrer, le brouillard s'était formé sur l'Île-de-France. Déjà, dans le taxi vers Charles-de-Gaulle, il s'était demandé avec inquiétude si son avion pourrait décoller. Celui-ci fut annoncé avec du retard puis, deux heures plus tard, tous les vols étaient annulés. Les passagers furent logés dans un des hôtels de l'aéroport. Il s'installa au bar de l'hôtel, contempla la brume, et une tour de radar surgit soudain du néant. Il avait remarqué la femme à la queue-de-cheval roux foncé dans la file des passagers frustrés ou résignés devant les guichets d'embarquement. Là, comme lui, elle était assise dans un fauteuil pivotant, tandis que le voile de brouillard virait du gris au bleu. Elle lisait un magazine d'information. Il l'observa tout en appelant Emma. La femme était suffisamment proche pour qu'une conversation soit possible, et il décida qu'il ne détournerait pas les yeux si elle regardait dans sa direction.

Elle était vêtue de manière professionnelle en pantalon et veste gris foncé. Il sourit quand elle leva les yeux et le regarda. Elle sourit également et lui demanda en danois s'il avait vu des prévisions météo. Elle avait dû l'entendre parler au téléphone. Au début, il ne parvint pas à situer son léger accent chantant. Il répondit qu'il avait entendu parler de bus vers Bruxelles s'il y avait encore du brouillard le lendemain. Elle se montrait aimable sans paraître engageante, et il n'y avait aucune arrière-pensée quand ils décidèrent de prendre un taxi pour Paris au lieu de dîner au restaurant de l'hôtel. Il proposa un



petit restaurant de la rue de l'Université où il était allé lors de séjours précédents. Elle ne connaissait guère Paris et il en fit presque trop en lui donnant l'impression d'être un voyageur averti.

Il n'y avait ni contradiction ni barrière entre ses manières correctes et la présence dans son regard et le ton de sa voix. Elle s'appelait Kirsten et elle était plus que jolie, mais d'une manière discrète ; elle n'était pas inconsciente de ses avantages, mais trop intègre pour leur permettre de jouer un rôle. Elle était chef de service au ministère des Affaires étrangères, ils parlèrent politique internationale et tout ce qu'elle disait prenait en considération des détails qui excluaient des conclusions hâtives. Elle soutint son regard pendant leur discussion, et il se dit que toute personne qui était scrutée par ses yeux verts devait se sentir comme un membre régulier de la communauté des hommes.

Elle venait du Slesvig et, pendant la Première Guerre, son grand-père avait été incorporé dans l'armée allemande. C'était tout cela qu'elle avait laissé derrière elle en montant à la capitale. Les histoires de famille et tout ce dont on ne parlait pas. David savait ce qu'elle allait dire avant même qu'elle ne le dise, mais il ne lui parla pas de Vilnius. Il reconnut ce besoin de pouvoir avancer dans la rue sans traîner ses racines derrière soi, comme des boulets aux chevilles. La liberté d'être comme n'importe qui. Un inconnu à l'aéroport.

Elle décrivit les marais, les oiseaux, les moutons qui broutent. L'eau qui surgissait entre les brins d'herbe quand on posait le pied. Le vide horizontal et le bruit lointain de la mer. En écoutant son histoire de rupture et d'arrivée à la vie que l'on choisit, il revit Naomi lors des adieux à Liverpool Street Station. Il avait été heureux, six mois plus tard, d'être parvenu à couper les amarres avec tout ce qui était juif, avant de rencontrer Emma. Pourtant, les marécages, le ton chantant et la douleur d'une histoire qui ne se dénouait pas étaient inséparables de son envie croissante de tendre la main et de caresser le visage clair de Kirsten.

Elle était divorcée et seule avec une fille de sept ans que ses parents gardaient quand elle était en déplacement. Il parla de Zoë. Elle dit qu'elle aurait aimé avoir un enfant de plus. Elle dit la même chose que le père de Nabeel, quinze ans plus tard. Si elle mourait, non, pas si... Elle s'interrompit et se tut. Il lui expliqua que sa femme ne voulait pas d'autres enfants. Kirsten le regarda attentivement.

Au cours des années suivantes, David se demanda parfois ce qui aurait pu arriver s'il avait repris contact avec elle. Il n'en fit rien, et il ne la trouva pas la fois où il chercha son nom sur le site Internet des Affaires étrangères. Peut-être avait-elle un poste à l'étranger, à Vilnius, par exemple ? Il ne s'était rien passé. Ils avaient parlé, et rien de plus. Dans le taxi qui les ramenait à Charles-de-Gaulle, ils étaient si proches l'un de l'autre que le dos de la main de Kirsten touchait le sien. Elle n'avait pas réussi à l'éloigner, ni à prendre la main de David dans la sienne. Et lui ? Tandis que le taxi fonçait dans les tunnels déserts de l'autoroute vers Lille, tout était possible et indécis.

Elle était quelqu'un de sérieux et de posé, mais il avait senti dans son regard qu'elle ne lui aurait pas fermé sa porte s'il l'avait suivie. Ils auraient pu passer la nuit ensemble et, qui sait, la pesanteur des faits lui aurait peut-être dit qu'il devait rompre ? Peut-être Zoë et la fille de Kirsten seraient-elles devenues comme des sœurs, et son deuxième enfant à lui aurait-il été son troisième ? Ils se séparèrent dans l'ascenseur, il ne lui fit même pas la bise sur la joue. Le lendemain, ils étaient dans le bus pour Bruxelles, ce n'était plus qu'imagination. Et cela le gêna, surtout parce que, derrière la candeur simple de Kirsten, il devinait qu'il l'avait déçue.

Un jour plus tard, il était certain que sa réceptivité et la chaleur de son regard n'avaient été qu'une illusion. Mais cela ne le soulagea pas. Pourquoi avait-il eu besoin de croire que Kirsten ne le repousserait pas ? Qu'est-ce qui était donc si opportuniste en lui, au point que la rebuffade d'Emma l'avait immédiatement conduit à déployer ses antennes érotiques ? Quelque chose d'aussi inavouable que la Nature ? Le souvenir du visage de Kirsten s'étiola derrière le train-train bienvenu du quotidien,

jusqu'à ce qu'il ne se le rappelle presque plus. Mais sa brève émotion avait laissé autre chose. Une fenêtre aveuglée qui pourrait être dégagée à nouveau.

Il se demanda parfois si Emma prêtait attention au fait que les semaines et les mois passaient sans qu'il ne mentionne le Deuxième Enfant. Sans doute pas, leurs journées étaient trop bousculées à l'époque pour que les renoncements et les omissions soient notés. En outre, pendant certaines périodes, Emma était tellement lointaine qu'elle n'avait même pas conscience qu'on lui laissait la paix. En tout cas, sur ce point, elle était artiste. Quelles qu'en soient les conséquences. Parfois, au fil des jours, il lui arrivait dans des instants inattendus de se demander si Emma n'était pas aussi une illusion. Pas Emma, mais « Emma » en tant que synonyme de sens, liberté, aboutissement.

La voiture d'Emma avait disparu quand David revint à Kødbyen. Le groupe des fumeurs avait grossi en bas de la galerie. Une jeune fille en long manteau noir servait du vin aux personnes alentour. Zoë était sûrement encore là-haut, il fallait qu'il aille la voir. Peut-être l'avait-elle aperçu lorsqu'il était arrivé une heure et demie plus tôt. Il monta dans sa voiture. En traversant la ville, il revit Mansoor sur le bord du fauteuil, la joue appuyée sur ses mains fermées, tenant une cigarette qui se consumait. Peut-être était-il encore en train de songer à un après-midi à Karachi où il avait entendu rire sa femme. Peut-être Naomi était-elle dans son appartement, en train de repasser et de mettre des vêtements dans une valise. Des vêtements d'été, même si on était à l'automne.

Il alla jusqu'au rond-point de Vibenhush et s'arrêta dans la petite rue transversale où se trouvait la maison de retraite. Il laissa le moteur tourner au ralenti pendant qu'il regardait les fenêtres éclairées. Il était sept heures et demie, les occupants avaient déjà dîné, il était trop tard. Dora Zalman regardait sûrement la télé avec les autres, ou bien elle était installée dans le fauteuil de sa chambre avec dans la bouche un arrière-goût de compote de fruits ou de dessert au caramel. Peut-être ne pensait-elle même pas à son frère disparu ni à l'homme de Vilnius. Peut-être contemplait-elle un carré de ciel bleu foncé entre ses plantes en pot. Peut-être entendait-elle le ronronnement lointain des voitures qui filaient dans Lyngbyvejen.

David se gara devant sa maison cinq minutes plus tard. La voiture d'Emma n'était pas à sa place habituelle, et pas une fenêtre n'était allumée. Son portable sonna à l'instant où il coupait le contact et s'apprêtait à descendre.

« David Fischer.

— C'est Nabeel. Est-ce que je te dérange ?

— Non.

— J'appelle pour m'excuser.

— T'excuser pour quoi ?

— Pour mon père. Sa réaction. Pour avoir mis la main sur toi comme ça. Oui, il t'a kidnappé. Je suis vraiment absolument désolé. »

David était sur le point de demander à Nabeel comment il savait que Mansoor l'avait emmené chez lui. Mais il ne posa pas de question. Il était certain que ce n'était pas Safia qui avait appelé son frère. Mansoor avait lui-même parlé de leur conversation. Il repensa à Safia, muette et droite devant l'écran de son ordinateur.

« Tu n'as pas à t'excuser, dit David. Tu n'as pas à t'excuser, tu m'entends ?

— Je suis désolé de...

— Il n'y a pas de raison d'être désolé, Nabeel. Je ne veux pas de ça. Tu comprends ? Ça me fera plaisir de te revoir.

— Moi aussi. »

Ils raccrochèrent. David regarda sa nouvelle boîte aux lettres. Elle penchait un peu d'un côté. Il descendit de voiture et ferma à clef. Il s'en occuperait au matin.

La pluie avait laissé de grosses flaques sur la chaussée entre les bâtiments industriels de Kødbyen. Un camion arriva en sens inverse quand Emma tourna dans la rue, la grosse roue envoya une cascade étincelante sur son pare-brise et, dans un flash immédiat de souvenir, elle se retrouva avec Zoë à la main en train de regarder danser les dauphins à Valence. Elles avaient visité le parc océanographique et le point culminant en avait été le spectacle des dauphins. Quelques jeunes femmes en combinaison de plongée jouaient avec eux, elles montaient sur leur dos et les faisaient sauter dans les airs. Les cabrioles des mammifères marins criards marquèrent la fillette de huit ans, et son enthousiasme était à son comble. Elles furent d'avis que les dauphins devaient être les seuls animaux à connaître un sort meilleur en captivité car ils aimaient tellement jouer.

C'était il y a quinze ans, et aujourd'hui Emma cherchait la galerie Frøydis MacIntyre, *Contemporary Art*, où sa compagne passionnée de dauphins à Valence avait sa première exposition personnelle. À peine âgée de quatre ans, Zoë avait déjà commencé à s'installer à côté d'elle avec une boîte de pastels et, à huit ans, elle avait son propre chevalet à côté de celui d'Emma. Elle montrait un certain talent pour cela, mais Emma n'imaginait pas sérieusement qu'elle marcherait sur les traces de sa mère. Ce fut une manière d'être ensemble et de garder le contact quand Zoë devint adolescente, et quand elle souhaita passer son temps avec toutes sortes de personnes à l'exclusion de ses parents. Emma ne s'y était pas officiellement opposée, mais elle n'avait pas non plus bondi de joie lorsque, après le lycée et deux années de voyages et de cours d'art divers, Zoë avait déclaré qu'elle cherchait à entrer à l'Académie des beaux-arts. C'était David qui l'avait encouragée, et qui l'avait aidée à rédiger sa demande d'admission, tandis qu'Emma dissimulait son inquiétude et sa préoccupation.

Elles avaient formé un spectacle ravissant, Emma et Zoë, chacune devant son chevalet, mais elle ne s'était pas sentie autorisée à empocher les faveurs qui allaient de pair avec l'attendrissement de la mère face à sa fille. Zoë s'était ennuyée durant la dernière année à la crèche, avant de commencer l'école, et Emma l'avait souvent gardée à la maison. Elle considérait qu'elle savait la stimuler mieux que les éducatrices qui préféraient « observer » les enfants, de préférence avec une tasse de café à portée de main. Elle le regretta rapidement, mais son entêtement et sa crainte de perdre la face l'empêchèrent de jeter l'éponge.

À la naissance de Zoë, l'atelier d'Emma, un ancien atelier de menuiserie, était situé dans l'immeuble où ils habitaient. Elle y mettait la poussette, mais dut abandonner parce que le bébé criait, tout particulièrement lorsqu'elle essayait de se concentrer. Jusqu'aux deux ans de Zoë, Emma ne fit presque rien et, par la suite, elle considéra cette période comme un séjour en prison. Cela avait été une prison riche de joies mais, malgré toute la tendresse, elle perçut cette privation de liberté comme une punition. C'était absurde, elle avait voulu un enfant, mais elle n'était pas préparée à la disponibilité totale qui était exigée. Pour finir, elle ne pouvait pas ouvrir un livre d'art ou regarder un carnet de croquis sans sentir l'amertume du renoncement. Zoë était un enfant étonnamment bruyant et ses cris perçants, aux moments les plus sensibles de la journée, faisaient l'effet d'une vrille qui la transperçait, et qui trouvait sans cesse de nouveaux endroits à perforer. Tout contenu, toute personnalité la quittait goutte après goutte au point qu'elle se sentait comme une poupée creuse et sans poids, la parodie d'une mère heureuse.

Elle eut honte de penser ainsi et le sentiment de culpabilité lui collait encore à la peau quand Zoë alla enfin à la maternelle. Elle pouvait faire six heures par jour ce dont elle avait le plus envie, mais cela lui pesait, comme si elle était observée par des yeux sans aménité. Cela lui prit plusieurs années pour recommencer à travailler sérieusement, et ce ne fut pas avec l'innocence oublieuse de soi qu'elle avait connue à Slade. Autrefois, elle suivait la volonté de la matière et travaillait jusqu'à des heures avancées de la nuit, sans pause ni hésitation. Alors qu'elle retrouvait le chevalet dans sa belle serre, c'était

comme si elle était dans le noir et avait perdu le fil qui devait la conduire à la maison.

Elle gara sa voiture et monta l'escalier carrelé jusqu'à la galerie, qui se trouvait dans une ancienne usine de saucisses. En grim pant, elle se revit intérieurement au milieu des visiteurs le long du bassin en plein air de l'aquarium de Valence. Des corps gris et luisants filaient comme des flèches dans un feu d'artifice aquatique et derrière eux, de l'autre côté de cette eau soulevée, elle voyait quinze ans d'avenir, quinze ans en direction du terme de tout. Elle demeurait la même. Zoë changeait, pas Emma ; tout s'était modifié, mais pas le regard qui voyait.

À Valence, il y avait encore eu des questions tellement ouvertes qu'elle n'avait pu s'empêcher de doubler l'in-térieur de cette ouverture au monde avec des attentes. C'était là la différence entre avoir presque trente-cinq ans et presque cinquante. Il était désormais question de choses qui ne se produiraient pas et qui, en plus, avaient commencé à perdre de leur importance, parce qu'elle serait bientôt trop vieille pour leur en accorder. Succès, reconnaissance, des valeurs toujours fugaces et, de toute façon, elle serait aujourd'hui sûrement retombée dans l'oubli. Elle avait décidé de ne pas y songer et de se concentrer à la place sur la joie de Zoë. Mais elle y pensa quand, à côté de la porte, dans la tache lumineuse d'un spot du plafond, elle vit ce qui était imprimé sur le mur blanc :

ZOË FISCHER

*COMPLEMENTARITIES*

*A Video Installation*

Quand elle ouvrit la porte, elle serra la main de Zoë dans la sienne, une Zoë de huit ans, en même temps qu'elle s'étonnait que l'enfant vienne ici, avant même que la mère se réjouisse du succès de sa grande fille.

Personne n'était encore arrivé. Zoë était à une table à l'extrémité de la pièce, elle débouchait des bouteilles de vin. Une femme dégingandée avec des cheveux hirsutes et une paire de lunettes masculine était agenouillée devant un des lecteurs de DVD sous les quatre écrans, montés sur la longueur du mur. Elle appuyait nerveusement sur la télécommande — évidemment, cette merde ne marchait pas quand on en avait besoin. Zoë aperçut Emma et lui fit un signe de la main. Emma s'attendait à une engueulade pour la veille.

« Maman ! »

Zoë était tout sourire et elle traversa la pièce à longues enjambées un peu incertaines. Les talons hauts dont elle n'avait pas l'habitude l'empêchaient de courir. Elle était la petite fille qui s'était déguisée avec la robe et les chaussures de maman, littéralement. Emma reconnut immédiatement la robe, rouge vif, avec un jupon, comme un coquelicot dans le vent de l'arrière-saison. Elle était rangée au fond du placard, elle ne l'avait portée qu'une ou deux fois à l'occasion de ces fêtes où elle et David n'étaient plus invités. Mais comment Zoë avait-elle mis la main dessus ? Avait-elle commencé à perdre la tête ? Quand la lui avait-elle donc empruntée ?

« Qu'est-ce que tu en penses ? » Zoë écarta la robe et fit un petit bond, jambes jointes, comme un enfant de huit ans débordant de joie et d'espoir. Sa bouche aussi était un coquelicot.

« *Absolutely smashing !* » Emma l'embrassa sur la joue, avec prudence, étant donné son maquillage. « Ton père va venir plus tard », ajouta-t-elle en se demandant pourquoi. N'étaient-ils pas parfaitement indépendants ? En outre, elle s'avavançait peut-être. Et s'il était toujours aussi fâché, au point de ne pas

venir ? Mais il viendrait, il ne ferait pas ça à Zoë.

« J'ai essayé de t'appeler toute la journée, dit Zoë.

— Oui, je sais.

— Pour finir, j'ai été obligée de forcer la porte. Enfin non, j'ai ma clef. Mais ça t'embête pas que je l'aie empruntée ?

— Tu peux la garder, ma chérie.

— Et ce sont aussi tes chaussures.

— Comme ça, je comprends mieux pourquoi tu es sur le point de tomber. Mais non, je plaisante, tu es magnifique.

— Au fait, merci pour la soirée d'hier.

— Il faut vraiment que tu m'excuses si...

— Allons, c'était O.K. Oui, O.K.-O.K. ! » Zoë dodelina de la tête comme le font les Indiens quand ils acquiescent. On aurait presque cru qu'elle avait pris quelque chose.

« Il est gentil, Nabeel.

— Lui aussi, il te trouve charmante. Oh, écoute, je suis aussi allée dans l'atelier, je n'ai pas pu m'en empêcher. T'es vraiment incroyable, maman. Tu ne peux pas te planquer comme ça. J'aurais jamais cru que tu pouvais être aussi mordante.

— Je ne suis pas très bien...

— J'ai pris une photo avec mon téléphone. Te fâche pas, hein, je l'ai montrée à Frøydis. » Zoë se tourna vers elle. « Frøydis ! »

La femme aux cheveux hirsutes se leva et vint les rejoindre. « Vous voulez voir ? » dit-elle en pointant la télécommande.

Les quatre écrans sur le mur démarrèrent en même temps, Emma reconnut tout de suite Zoë et Nabeel.

« Frøydis, voici ma mère. »

Elles se serrèrent la main.

« Emma Warnock. »

Elles se tournèrent pour regarder les vidéos simultanées.

« *Complementarities*, je comprends », dit Emma.

Zoë rougit quand leurs regards se croisèrent. Emma regarda à nouveau les écrans où Zoë et Nabeel se roulaient dans le vert et le rouge, puis se versaient de la peinture l'un sur l'autre.

« Ça me rappelle Yves Klein, dit Emma, même s'il utilisait du bleu.

— Je ne le connais pas, déclara Zoë et, à cet instant, elle avait vraiment huit ans, robe coquelicot ou pas.

— Oui, oui, dit Frøydis, c'est lui qui enduisait ses modèles de peinture bleue et réalisait des empreintes avec eux. C'est lui qui faisait des toiles monochromes, c'est lui qui jetait de la poudre d'or dans la Seine. »

Zoë sourit.

« Je ne sais pas du tout de qui vous parlez. »

Elle choisit la seule solution raisonnable, qui était de persister dans son ignorance. En faire un actif avec son sourire magistral qui disait clairement qu'elle, la jeune femme, tenait l'avenir dans le creux de sa main.

Emma regarda à nouveau les écrans.

« Passionnant », dit-elle.

Comment pouvait-on qualifier ça ? Il n'était pas question d'art. De la communication visuelle ? De la

critique culturelle ? Un strip-tease ethnique ? Elle comprenait mieux maintenant pourquoi Zoë avait été aussi cachottière, et elle comprenait le regard papillonnant de Nabeel, la veille, quand on lui avait demandé ce qu'il pensait du projet vidéo de Zoë. Il n'y avait pas pourtant de quoi être gêné.

« Je peux vous proposer un verre ? » demanda Frøydis.

Bien volontiers. En termes d'âge, Frøydis devait se placer entre Zoë et Emma. Trente-cinq ans, peut-être, comme Emma lorsqu'elles avaient vu les dauphins à Valence.

« Tu prendras une bière ou du vin ?

— Ma mère préférerait un verre de blanc. »

Zoë était déjà en train de lui servir un verre. Dans une lessiveuse, par terre, un monceau de canettes nageaient dans une mer polaire de glaçons.

« Zoë m'a montré ton tableau des croix gammées, dit Frøydis en prenant le verre en plastique que lui tendait Zoë.

— C'est ce que j'ai compris », dit Emma.

Zoë pêcha une bière et l'ouvrit d'un geste machinal avant de la porter à ses lèvres. Emma était incapable d'ouvrir une canette sans s'égratigner les doigts.

« C'est une huile ? s'enquit Frøydis.

— Je ne sais pas si elle est achevée. Oui, de l'huile. Mais je ne sais pas ce que c'est.

— C'est dingue ! s'exclama Zoë.

— Il est vrai que la peinture est de retour, dit Frøydis.

— Mais ne l'est-elle pas toujours ? » demanda Emma.

Frøydis eut l'air désorientée.

« En tout cas, tu es très originale, dit-elle. D'un côté, tu es ancrée dans l'école de New York, la peinture gestuelle, le travail sur la pâte, et, d'un autre côté, tu mènes un discours de la citation qui est totalement postmoderne. La relation ironique aux signifiants, l'épuisement de tout sens. L'ironie comme expiation, comme affranchissement de la pesanteur implacable de l'histoire. C'est très puissant. Tu en as d'autres ?

— Des croix gammées ?

— Tableaux, répondit Frøydis avec le sourire.

— C'était un essai. Non, même pas, dit Emma en sirotant son verre de vin blanc. Je me suis un peu emportée à cause d'une boîte aux lettres.

— Je ne te suis pas, dit Frøydis.

— Et puis, ça n'a aucune importance.

— Tu as une galerie ?

— Je n'ai pas exposé depuis des années », dit Emma. Pourquoi n'avait-elle pas dit « jamais » ? En quoi « jamais » aurait-il gâché quelque chose ? En tout cas, cela aurait été plus proche de la vérité.

« Mais tu es une ancienne élève de Slade, n'est-ce pas ? » demanda Frøydis.

Emma dévisagea Zoë.

« Ma mère travaille, mais elle n'expose pas.

— Et pourquoi ? » demanda Frøydis.

Emma haussa les épaules.

« Mais sinon, quels sont tes motifs ? Tu ne travailles peut-être pas avec des motifs ?

— Je suis en train de travailler sur un cheval. Pendant une période, j'ai fait des oiseaux morts. Tu vois, les plumes et les os. La pourriture, la décomposition, pas spécialement joyeux. »

Emma ne comprit pas pourquoi elle répondait à une question pareille.

« De l'envolée aux funérailles », déclara Zoë. Emma la regarda et chercha à masquer son étonnement.

Zoë n'avait pas l'habitude de se montrer lyrique. Avait-elle décidé de vendre sa vieille maman ?

« Si tu fais d'autres tableaux de croix gammées, je les exposerais volontiers, dit Frøydis.

— Tu ne voudrais pas les voir avant ?

— Je vois déjà que tu tiens quelque chose d'intéressant », dit Frøydis avant de se tourner vers un homme qui s'approchait.

Les invités avaient commencé à arriver pendant qu'elles discutaient. Zoë alla à la rencontre d'un garçon et d'une fille, peut-être des camarades de l'Académie. La plupart étaient jeunes, et Emma se sentit de trop. Où était passé David ? Elle aurait préféré une demi-heure de bouderie conjugale, jusqu'à ce qu'ils se permettent de partir, plutôt que de rester là à papillonner. Elle s'approcha d'une des grandes baies vitrées et contempla les toits de Kødbyen. Le vin blanc était tiède et elle ne connaissait personne en dehors de sa fille. Zoë était très occupée à être admirée, davantage pour la robe de sa mère que pour le projet vidéo auquel presque personne n'accordait un regard. Elle était belle, ce soir-là. Une jeune femme en habit de fête sur le seuil éclatant qu'était l'avenir. La lumière éblouissante se reflétait sur sa peau et la rendait plus belle encore, et elle souriait comme si ce qui l'attendait n'était qu'ascension et euphorie.

Emma ferma les yeux. Tu devrais avoir honte, pensa-t-elle. Honte à toi, Emma. Tu es jalouse de ta propre fille. Tu es condamnée. Va-t'en, couche-toi par terre et reste à pourrir avec tes charognes d'oiseaux. Elle se tourna vers la vue car elle eut peur de pleurer. Les derniers rayons du soleil luisaient sur les voies derrière la gare centrale et sur le train Intercity qui en sortit, en direction de l'ouest. Elle eut envie de se trouver à bord, sans bagages, et de partir le plus loin possible. Y avait-il encore des bateaux entre Esbjerg et Harwich ? Mais que ferait-elle en Angleterre ?

Du reste, ce n'était plus vraiment chez elle. Chez elle, c'était l'endroit où il y avait Zoë, Zoë et David, entre Londres, Valence et Kødbyen. Elle avait été chez elle quand ils se dévisageaient, dans leurs regards, quand il y avait eu des sourires et des dauphins, toutes les chances. Et de l'ennui, bien sûr, mais elle ne cherchait pas le mélodrame. Elle n'avait pas pour habitude de faire des projets, elle avait toujours su qu'elle n'allait nulle part en particulier. D'une certaine façon, cela avait été sa fierté de savoir quelque chose qui, aux yeux de la plupart des gens, était tellement décevant. À ses yeux, c'était la vie, sa douceur, comme la lumière qui tombe, et le jour qui descend au fil des ans vers le fond de tout, noir et moisi.

Mais il n'était pas trop tard. On dit qu'il n'est jamais trop tard, et elle pouvait peindre quelques croix gammées de plus. Ces signifiants gestuels s'imbriquaient bien et de manière substantielle au niveau du traitement de la pâte et, en même temps, d'une façon ironique. Il n'en fallait pas davantage. Ainsi, à presque cinquante ans, elle parviendrait enfin à percer, une percée si longtemps mise de côté. Elle rendrait même ce service au monde avec son expiation postmoderniste de la pesanteur implacable de l'histoire. Elle voyait déjà son nom avec le spot halogène sur le mur à côté de la porte de la galerie :

EMMA WARNOCK

SWINGING SWASTIKA

*Recent Paintings*

Emma se sentit gênée. Avec quel empressement n'avait-elle pas présenté ses motifs à Frøydis MacIntyre. La réponse toute prête, tout de suite disponible, comme si c'était un rêve qui devenait



réalité, miraculeusement, quand sa fille les avait présentées l'une à l'autre. Vraiment ? N'était-il pas trop tard ? C'était grotesque. Les croix gammées du matin étaient tout de suite un succès, mais elle avait le droit de conserver son cheval. David lui manquait. Avait-il vraiment l'intention de ne pas venir ? Elle retourna se placer devant les écrans afin d'être occupée à quelque chose, au lieu de rester enfermée en elle-même, dans son coin.

Elle ne pouvait en faire abstraction, il s'agissait de Zoë et de Nabeel, avec les seins et les testicules pris dans ce mouvement de rotation. Ce n'était pas de l'art, et ce n'était pas davantage la communication sociale d'une critique quelconque, un plaidoyer muet et subtil sur la rencontre des cultures. C'étaient Zoë et Nabeel. Ils paraissaient prétentieux et un peu comiques, mais Zoë savait quelque chose. Elle était amoureuse, mais elle avait également conscience que tous les cœurs ont un code postal, une origine. Rares sont ceux à être nés dans une gare, en règle générale on y arrive par le train, et, dans certains cas, on y vient même de Karachi. Peut-être que l'installation était un message destiné à son père à elle ? Tu fuis qui tu es, David. Tu ne peux pas rester dans cette incertitude exquise que tu as toujours recherchée. C'est juste l'air où nous nous retrouvions avant de tendre la main. Tu ne peux pas devenir personne, c'est la mort.

En regardant sur le côté, Emma vit un homme pas très grand, au teint brun et aux cheveux gris, qui contemplait les écrans avec Zoë et Nabeel. Il respirait fortement par les narines et il scrutait les images avec le plus grand sérieux, comme s'il attendait quelque chose. Les boutons de manchette en or lui donnaient l'air de quelqu'un qui, normalement, ne montre pas le plus grand intérêt pour le *Contemporary Art*. Il s'arracha de sa contemplation et se dirigea vers l'entrée à pas vifs, au moment où Nabeel entra. C'est seulement en voyant Nabeel pâlir qu'Emma comprit.

« Maman ! »

Emma se retourna. Zoë, le portable à la main, était à côté de Frøydis et d'un homme au crâne rasé.

« Tiens, voilà quelqu'un qui veut te rencontrer. Ils sont tous dingues de ce que tu fais. »

Zoë agita son téléphone et Emma reconnut le tableau sur l'écran. L'idiote. Ça ne lui suffisait pas de dévaliser la garde-robe de sa mère ? Pourquoi avait-il fallu qu'elle mette son nez dans l'atelier ? Emma serra la main du monsieur au crâne rasé, mais elle ne saisit pas son nom. Elle n'entendit pas non plus ce qu'ils disaient du tableau sur l'écran du portable que Zoë présentait triomphalement car, au même moment, elle vit David qui pénétrait dans la salle. Ce fut comme si leurs regards se croisaient dans la foule, mais elle n'en fut pas certaine et, l'instant d'après, il était ressorti. Elle répondit sèchement aux questions aimables de l'homme au crâne rasé, sans cesser de jeter des coups d'œil en direction de l'entrée. Les minutes lui firent l'effet de chewing-gums collés sous ses chaussures jusqu'au moment où elle put descendre l'escalier à la hâte. Elle faillit bousculer Nabeel. « Bonjour », parvint-elle à dire avec un sourire qu'elle regretta aussitôt tant manifestement il devait paraître faux.

Une foule de gens au look artiste fumait dehors. Un peu plus loin, elle aperçut la voiture de David. Il n'était pas dedans. Elle regarda autour d'elle tout en revenant sur ses pas. Un taxi, moteur au ralenti, était garé derrière les artistes. David n'était nulle part. Elle gagna sa propre voiture et se mit au volant. Ma mère travaille, mais elle n'expose pas. Les plumes et les os, pas spécialement joyeux. Mais tu es une élève de Slade, n'est-ce pas ? David lui manquait. Pourquoi était-il reparti si vite ? Était-ce le fait de voir sa femme ? Oui, elle était élève de Slade, il l'avait ramassée là. Elle avait été prête pour ça, deux ans de plus que Zoë aujourd'hui, deux ans plus proche du point où la courbe se brisait pour la première fois. L'ascension de tout dans la lueur aveuglante de l'avenir. Cela avait plutôt ressemblé à une légère adaptation du rythme de croissance, mais quelque chose en elle avait fait un choix pour elle, et ce choix était bon. Elle ne le comprit que plus tard, peut-être au bord d'un bassin de dauphins à Valence, avec la main d'un enfant de huit ans dans la sienne, une main collante de glace à la fraise et d'euphorie.

Elle s'était fait une autre idée d'elle-même. L'image qu'elle avait de l'avenir avait eu un autre visage. Elle se l'était représenté comme un reflet sur l'horizon de projets, de devoirs, de rêves et de déceptions. Une silhouette floue qui passait et disparaissait à nouveau. Parvenait-il à la voir, et que voyait-il ? Pouvait-il la reconnaître ou ne faisait-elle plus qu'un avec ce qu'ils étaient devenus quand elle s'était détournée de lui pour partir avec David ?

Ce n'était pas la pensée d'un autre chemin qu'il aurait fugacement ouvert en elle. Toute la réalité s'était depuis longtemps rassemblée autour de David et elle savait bien que tout le reste n'était que chimères et impasses sur une carte qu'elle n'avait pas eu la possibilité de tracer. Quand l'autre, à intervalles espacés, regardait à l'intérieur de sa vie dont il ne savait rien, elle croisait son regard sans regret. D'une certaine façon, c'était là le problème. Quelque chose en elle avait choisi cette direction-là, malgré tout, dans une sorte de rébellion, et il y avait des instants où elle ne pouvait chasser l'idée qu'elle aurait dû avoir des regrets.

Elle avait passé deux jours à Londres la dernière fois qu'elle était revenue d'Adélaïde. Elle avait organisé son voyage de façon à pouvoir visiter l'exposition Henry Moore à la Serpentine Gallery. Peut-être était-ce le vol si long qui la rendait ainsi poreuse, mais la vision de ces femmes allongées, au repos, lui fit monter les larmes aux yeux. Elle n'avait pas l'habitude de pleurnicher face à l'art, elle savait bien ce dont il s'agissait. Elle avait pleuré à l'enterrement de son père et à la naissance de Zoë. Lorsque l'art la touchait, l'émotion ne se distinguait pas d'une pensée et, d'après ce qu'elle avait compris, c'était bien le sens de l'art. Mais, à la Serpentine Gallery, elle avait eu le sentiment inattendu de se retrouver chez elle.

Londres, l'Angleterre, ce n'était plus chez elle, mais elle se retrouvait dans les sculptures de Henry Moore, ou dans certains passages pour cordes des morceaux d'Elgar, et dans certains poèmes de Keats ou d'Auden. Curieusement, elle se retrouvait tout autant dans les livres de Rilke, dans Rodin et dans les grandes pièces aux portes ouvertes des tableaux de Hammershøi. Tout cela n'était guère britannique, loin de là, mais au milieu des femmes en pierre douces et désunies de Moore, elle eut le sentiment net qu'elles la connaissaient mieux qu'elle-même.

« *Is that you ?* »

Elle se retourna dans la salle vide. De prime abord, elle ne reconnut pas l'homme en face d'elle, le cheveu dégarni et coupé court, portant une veste d'un vert militaire et des chaussures de randonnée. Ce fut la confrontation avec les yeux bleu ciel et la voix, oscillant entre le cockney et un débit traînant particulier, qui la mit sur la piste, au fin fond de sa tête fatiguée. Il lui fallut plonger plus profond que d'habitude pour trouver l'endroit où elle avait prononcé ce nom pour la dernière fois. *Joe*. Oui, c'était bien lui. Elle sourit et ne put qu'ouvrir les bras.

« Tu t'es fait couper les cheveux. »

Elle ne trouva rien de plus intelligent à dire lorsqu'elle recula un peu pour le regarder, les mains toujours posées sur le haut de ses bras.

« J'ai perdu mes cheveux », dit-il avec un sourire.

Elle sentit des bras forts sous le nylon et elle les lâcha, aussi embarrassée que lui par ce geste inattendu après toutes ces années.

Joe était une année au-dessus d'elle à Slade. À cette époque, il avait encore des cheveux sur le crâne, des cheveux longs et roux doré. Il l'avait cueillie dès l'instant où il l'avait aperçue, c'est ainsi qu'elle s'en souvient. Ce talent à choisir le chemin le plus court entre inspirations et constats. Elle faisait une demi-tête de plus que lui, mais cela ne le gênait pas. C'était elle qui commençait à baisser la tête quand ils marchaient côte à côte. Elle venait d'entrer à l'école quand elle se mit à passer une nuit sur deux dans

son atelier, une boutique abandonnée. Son divan était tellement étroit que l'on était obligé de s'entrelacer si l'on voulait dormir ensemble. *Stricto sensu*, il n'y avait de la place que pour une seule personne dans sa vie, elle était l'exception, une rupture d'un instant de faiblesse dans l'ascèse. Cela la flattait et lui faisait peur. Elle était aussi jeune que Zoë, en train de grandir dans le monde, et elle se servait de ce dont elle disposait pour se développer, le talent, son corps de jeune fille, son charme distant. Joe était le seul élève à avoir un atelier à l'extérieur de l'école, déjà bien lancé dans la vie à laquelle aspirait Emma. En fait, il n'avait pas besoin de Slade, il connaissait le chemin. Il allait quelque part, et cela la fascinait. C'était comme d'être assise à l'arrière d'une moto, dans le noir.

Il ne lui disait pas ce qu'il ressentait, s'il ressentait quelque chose pour les longs membres d'Emma qui s'agrippait la nuit à son torse afin de ne pas tomber sur le plancher sale. Elle pouvait aller et venir, il travaillait et parfois il la baisait, dans ses pauses. C'était manifeste. Elle ne pouvait pas le détourner de sa concentration, pas une seconde, et elle continua à gratter sur la vitre de la boutique où le rideau en toile à fromage était toujours tiré. C'était son signal, comme un chat. Elle ne venait pas parce qu'elle espérait que ses tentatives de diversion porteraient un jour leurs fruits. Elle revenait pour être à côté de son regard, non pas dans l'espoir d'être vue, mais pour percevoir son intensité. Elle ignorait ce qu'il avait aperçu quand, une cigarette au bec, il contemplait un tableau inachevé. À cette époque aussi, la peinture était de retour, et l'on pouvait dire sans crainte que Joe était ancré dans le pathos gestuel. Il n'y avait aucune relation ironique avec les signifiants dans sa boutique abandonnée, et elle voyait sur ses toiles qu'il avait de meilleurs yeux qu'elle.

Il venait parfois à l'atelier de Slade pour voir ses travaux à elle. Elle essayait de lire ses pensées tandis qu'il observait ce qu'elle était en train de faire sur le chevalet. Il mâchonnait presque toujours un chewing-gum et elle trouvait qu'il y avait une réserve impatiente jusque dans ses mâchoires. Elle avait eu une période avec des hommes qui criaient, très Bacon, mais aussi Kokoschka, avec une palette malade et glacée. Un jour, il prit un pinceau avec du noir et se rappela de lui demander la permission, après l'avoir prise. Elle acquiesça bêtement et, en quelques coups de pinceau, il avait souligné les contours de la tête de l'homme avec des gros traits. « Tu vois ? » demanda-t-il en la dévisageant de son regard bleu clair. Tout ce qu'elle voyait, c'est qu'il avait métamorphosé son portrait d'un tourment existentiel en une tête de bande dessinée. « Tu ne dois pas avoir peur de la netteté », dit-il.

En regardant attentivement, elle comprit ce qu'il voulait dire. Elle avait consciencieusement composé son tableau en ajoutant des traits côte à côte. Malgré le désespoir rouge-brun, jaune pisse et bleu caillé, c'était un exercice où le sujet et le cadre se fondaient trop subtilement l'un dans l'autre. Cela avait été un tableau sur la colère désespérée, mais c'était seulement maintenant qu'il était également plein de fureur. Elle suivit son conseil et la série des hommes hurlants en avait été meilleure, mais était-ce encore la sienne ? En continuant son travail, elle en vint à se sentir comme l'assistante de Joe. Les tableaux devenaient les siens à lui, elle les peignait chez lui sans craindre l'évidence, mais en ayant peur de disparaître.

Il la refoulait quand il la pénétrait. C'était intéressant, elle n'avait jamais connu ça, elle en avait entendu parler comme d'un truc de dingue après un trip au LSD. Elle était accrochée au plafond dans son atelier qui sentait la térébenthine, et elle contemplait le dos blanc et les fesses de Joe entre ses bras et ses genoux. Elle avait l'impression de ressembler à une araignée qui a attrapé un porc dans sa toile, complètement schizo. Il était en elle, mais elle n'était pas là. Joe n'était pas un amant patient, pour lui, elle était juste un article de nécessité, et il y avait presque du dégoût dans sa grimace lorsqu'il jouissait. Il y avait toujours du mépris, des sarcasmes ou une méfiance boudeuse, et puis il y avait de temps en temps son rire, énorme, comme un ouragan.

Un samedi, il l'emmena chez ses parents à Dagenham. Sa mère était tellement grosse qu'elle n'avait

plus de visage. Le père était un petit bonhomme sec avec un visage qui faisait penser à un casse-noix. Il avait travaillé à l'usine Ford de ses dix-huit ans jusqu'à l'âge de la retraite. Il faisait son propre vin. Dans le salon surchargé, Emma dut lutter pour que sa bouche ne prenne pas la forme d'un nœud plat.

*Château Dagenham.* Le père s'était amusé à dessiner une étiquette avec une écriture penchée et chargée, et tout ce qui va avec. Joe l'observa avec amusement. Il était chez lui, il faisait un avec les meubles usés, mais elle voyait qu'il savait ce qu'elle pensait. Il le voyait mais il n'en avait pas honte. Elle ignorait que l'affection faisait également partie de son registre, et elle fut émue quand Joe serra son père minuscule dans ses bras, doucement, comme s'il devait faire attention à ne pas le briser.

Ils étaient tellement fiers, le casse-noix et son épouse énorme, que Joe amène une fille comme Emma, et il ne montra pas une seconde de gêne pendant qu'ils restèrent à la maison. Seulement une fois dans le métro, au retour. Elle posa la tête sur son épaule. Il déclara qu'il n'aurait pas dû l'emmener avec lui. Elle leva les yeux. Pourquoi ? « Mais qu'est-ce que quelqu'un comme *toi* pouvait bien faire là-bas ? » dit-il, et sous le mépris hargneux elle entendit l'embarras. Lui qui, une heure plus tôt, se montrait imperturbable et d'un amour insondable envers ses parents. Elle ne sut pas comment se comporter dans le métro. Si elle croisait son regard, elle devrait regarder son sentiment d'infériorité dans les yeux, et si elle reposait la tête sur son épaule, ce serait comme une aumône vivante.

Combien de temps restèrent-ils ensemble ? Un an, peut-être, autant dire rien au regard d'une vie. Avant Joe, il y avait eu des garçons et des types. Elle avait été fêtée, mais aussi seule, au fond d'elle-même, lorsqu'ils se couchaient sur elle et se montraient sentimentaux. Joe n'était pas sentimental. Il *était*. Il pouvait l'écraser par sa simple existence, et qu'elle ait vu d'où il venait n'aidait pas à débloquent la situation. La vulnérabilité ne faisait que renforcer son autorité, presque comme un trait de noblesse. Il en allait de même avec la taille d'Emma, ce n'était pas un avantage, au contraire, elle se sentait mal assurée quand il levait vers elle ses yeux bleus chargés de confrontation. Le fils d'ouvrier de Dagenham pouvait l'intimider rien qu'en faisant allusion au fait qu'elle venait de South Kensington. En ce qui la concernait, elle n'aurait jamais rêvé de tirer bénéfice de ses origines à lui, pas plus qu'il n'y avait de raison de les pointer du doigt. C'était son art plus que son corps et sa faim qui donnait à Emma le sentiment de planer au-dessus d'eux, de les observer d'un regard détaché, incapable de s'attarder. Il y avait quelque chose de dégradant et, en même temps, un soulagement étrange dans sa certitude grandissante d'être baisée par un talent auquel elle ne parviendrait jamais à se mesurer.

Les meilleurs mois qu'ils passèrent ensemble furent les derniers. Joe avait quitté Slade au printemps et prévu de passer quelques mois d'hiver en Égypte. Elle l'accompagna et resta presque six semaines chez lui. À la périphérie de Louxor, ils louèrent à un homme qui cultivait des légumes une petite maison blanchie à la chaux. De la maison, ils avaient vue sur des jardins potagers, quelques palmiers et sur les cultures denses le long du Nil. Ils passaient les matinées à dessiner dans le complexe des temples de Karnak. Joe dessinait. Emma aurait aimé, mais elle n'arrivait à rien. Au début, ce fut la chaleur et la diarrhée inévitable qui la forcèrent à rester au lit, plus tard, ce fut le soupçon qui se mua en certitude.

Elle se promenait, elle regardait avec de grands yeux étonnés, son carnet de croquis dans un sac, écrasée par les monuments qui la dominaient, alors que Joe s'asseyait, un chiffon noué sur le crâne, et se mettait à l'œuvre. En voyant les reliefs et les silhouettes apparaître sur le bloc de Joe, elle comprit ce qu'il voulait dire par « netteté ». Il n'y avait rien de joli ni d'intellectuel dans ses traits, aucun tripotage sensible du motif. Même lorsqu'il dessinait, Joe était un gars de Dagenham au travail. Il rendait fidèlement ce qu'il voyait, non, il voyait avec sa main et son crayon, et plus encore. Il pénétrait dans le fondement des formes, dans leurs codes et leur substance derrière les voiles séducteurs de la lumière, derrière la patine et l'atmosphère des ruines. Il n'y avait pas d'angle particulier ni d'orgueil dans ses dessins. Les bâtisseurs et les tailleurs de pierre des pharaons auraient pu se servir comme modèle de ses

esquisses, de ce qu'il dessinait des milliers d'années plus tard, en short et sandales, avec une cigarette aux coins des lèvres, avec la sueur qui coulait sur la peau de son ventre.

Quand il était parti le matin, elle descendait au bord du fleuve afin de regarder les bateaux, les chiens efflanqués et les enfants à moitié nus qui jouaient sur la rive. Elle se prit d'amitié pour un petit garçon auquel il manquait un œil. La vue de ses dents lorsqu'il riait lui faisait oublier la paupière baissée. Ils marchaient le long du fleuve en se tenant par la main, elle lui donnait parfois un peu d'argent. Plus tard, dans la matinée, elle s'allongeait et regardait à travers la moustiquaire tout en ajustant l'aiguille du poste à ondes courtes. Parfois, elle recevait clairement la BBC, d'autres fois elle se contentait d'un signal assez faible émis par une station du sud de l'Europe qui diffusait du Mozart. Joe rentrait vers midi. Elle lui faisait à déjeuner, ils mangeaient, faisaient l'amour, il dormait. Une vie simple. Cela aurait pu continuer indéfiniment, elle s'habitua même aux morpions. Le soir, ils observaient les étoiles et regardaient les lucioles. Elle lui lisait à haute voix *Mrs. Dalloway* et *Goodbye to Berlin* de Christopher Isherwood. Plus tard, elle rangea les livres de poche jaunis. Elle se souvint de l'écho de sa voix entre les murs chaulés quand il répéta une phrase qu'elle venait de lire : « *I am a camera.* »

Elle aurait pu rester en Égypte l'hiver entier, mais un matin après le Nouvel An, elle fit son sac à dos et attendit que Joe se réveille. Il s'assit sur le bord du lit et la regarda longuement. Elle contempla le corps nu qui, plus que nul autre, avait réussi à chasser son moi sans poids de son logis fragile. Elle lui demanda de l'accompagner au Caire, et ils partirent le jour même. Il la laissa à un hôtel, elle insista pour qu'il reparte aussitôt. Elle avait un billet open, mais il fallait attendre quelques jours avant qu'elle n'ait une place sur un vol. Elle les passa au lit, à regarder au plafond, à écouter le vacarme de la rue. Elle avait à nouveau mal au ventre, et tout ne faisait que passer, la nourriture, les boissons, les voix, le bruit des voitures et l'appel du muezzin, ces notes étirées poussées d'un minaret voisin.

Emma et Joe quittèrent ensemble l'exposition Henry Moore. Ils marchèrent le long du lac Serpentine en direction du kiosque à musique. Après toutes ces années, elle marchait à nouveau à côté de lui, consciente de sa taille et de son allure dégingandée. Il avait déménagé à Berlin. Non, il n'était pas marié, pas pour le moment. La réponse n'appelait pas de questions supplémentaires, mais son sourire était plus chaud que dans son souvenir. Il avait un atelier à Kreuzberg, trois cents mètres carrés avec une cuisine, une salle de bains et un monte-charge. Elle lui dit qu'il parlait comme un agent immobilier, et il sourit une fois encore.

Elle lui demanda s'il se souvenait du moment où elle lui avait lu Isherwood, à Louxor. Joe la dévisagea : « *I am a camera.* » Il soutint son regard. Elle devait l'excuser pour les histoires la dernière fois qu'ils s'étaient vus. Emma le revit devant la maison de sa mère, à 2 heures du matin, beuglant de haine et de colère, complètement ivre. Il était rentré d'Égypte une semaine plus tôt et n'avait pas compris où elle était passée. Il l'avait attendue devant Slade, ils étaient allés dans un pub, et elle avait rompu. Il avait essayé de l'embrasser, elle lui avait lancé un verre de bière à la figure.

Ils s'assirent sur un banc, au bord du lac Serpentine. Ils racontèrent leur vie à tour de rôle tout en contemplant la lumière sur l'eau sombre. Il demanda si c'était David qu'elle venait de rencontrer quand lui était rentré d'Égypte. Elle dit non. Pourquoi mentit-elle ? Il parla d'une femme avec qui il avait été marié. Non, pas d'enfants. Il la regarda en coin. Ils avaient habité quelques années en Cornouailles, elle était institutrice. Quand ça avait craqué, ses parents à elle lui avaient prêté de l'argent pour qu'elle rachète sa part de la maison, et il était parti à Berlin. Il avait vécu avec différentes femmes, mais rien de... Rougissait-il ? Emma ne se souvenait plus de l'avoir vu rougir. Oui, il rougit, et sa tête ressemblait à une balle de tennis avec du duvet. Elle ne put s'empêcher d'effleurer son front du revers de la main, tout doucement. Elle pouvait continuer. Soudain, elle revit Florence sur la terrasse à Adélaïde, allongée

dans un transat. Florence rajusta ses lunettes de soleil, la regarda avec un sourire. Quelques nuits plus tôt, Emma l'avait entendue gémir dans sa chambre au bout du couloir. Florence qui couchait avec un homme qu'elle connaissait à peine. Tout s'éloigne, songea Emma. Adélaïde, Louxor, Berlin, et l'on n'arrive nulle part.

Joe prit la main qui lui caressait le front et l'ouvrit. Il en étudia la paume et la porta à ses lèvres. Ils restèrent un moment sur le banc, puis ils continuèrent bras dessus bras dessous en direction de Hyde Park Corner. Elle lui raconta tout ce qui était arrivé entre Louxor et maintenant, à l'exception des débuts de la relation avec David. Elle déploya un écran de fumée sur le passage brutal des bras de Joe à ceux d'un autre. Il ne lui était pas venu à l'esprit de tomber amoureuse quand elle se trouvait sur le lit de l'hôtel au Caire et dans l'avion qui la ramenait en Angleterre. Tout ce qu'elle avait en tête, c'était de s'être arrêtée au bord de l'abîme. Joe aurait pu la briser, tant avec son talent qu'avec son corps. Elle serait devenue une artiste moins forte, et elle ne savait que faire, sinon peindre. Elle n'avait envie de rien d'autre et, à côté d'un génie, elle aurait été manifestement un peintre de seconde classe. Cela aurait pu être son avenir. Lui préparer ses repas, laver ses sous-vêtements et allaiter ses enfants en attendant qu'il daigne consacrer du temps à ses sentiments à elle ou, gentiment, avec un trait appuyé, lui rappeler qu'elle ne devait pas avoir peur de la netteté.

Ils prirent un taxi pour l'hôtel de Joe et ils passèrent le reste de la journée au lit. Peut-être était-ce dû au décalage horaire, car tout se passa dans un naturel somnolent, comme si cela suivait un scénario. Les retrouvailles avec Joe. Son érection pas tellement pressée, les chairs plus lâches et plus vulnérables dans la lumière blême qui filtrait à travers les rideaux hideux de la chambre d'hôtel. Il la laissa monter sur lui, ce qui ne serait pas arrivé autrefois. Comme bien d'autres choses, sa conscience de classe avait cédé le pas à une version plus paisible, à la fois irrégulière et assourdie, comme une vieille guitare fragile qu'il vaut mieux jouer plus doucement. Elle se pencha en avant si bien que ses cheveux tombèrent sur le visage de Joe et lui cachèrent le monde extérieur. David n'apprendrait pas qu'elle avait passé l'après-midi dans ces lieux. Joe ignorait aussi qu'elle avait déjà choisi David quand, une nuit, il avait hurlé son sentiment d'injustice dans Ovington Gardens. La mère d'Emma avait appelé la police et il avait été arrêté sans ménagement. On l'avait laissé repartir le lendemain matin, expliqua Joe, alors qu'il dessinait des figures inconnues entre ses omoplates. Elle songea que c'était un coup de pot si David, ce soir-là, n'était pas venu se faufiler jusqu'à elle, en passant devant la porte de Margaret, les chaussures à la main.

L'idée de rencontrer quelqu'un d'autre avait commencé à mûrir après son retour d'Égypte, et elle prépara un complot contre sa propre dépendance. Elle savait que Joe, s'il rentrait alors qu'elle était encore seule, ne manquerait pas de l'attirer vers lui, de l'entraîner dans la zone dangereuse et fascinante de son regard. Là où elle voyait tout plus nettement, et là où, aussi, elle se perdait de vue. Elle savait qu'il la ferait se sentir médiocre, et elle savait que ce serait singulièrement intéressant. Elle avait conscience qu'elle serait tentée par le soulagement qui consistait à abandonner et à renoncer à toute ambition.

Elle connaissait à peine le photographe qui donnait une fête dans le poste de pompiers désaffecté qu'il avait aménagé en studio. En y allant, elle décida de trouver un type séduisant, de rentrer avec lui et de coucher avec lui rien que pour planter une réalité entre elle et Joe. Elle avait imaginé qu'elle serait obligée de se montrer plus active que dans sa nature véritable, mais David avait joué le rôle du candidat. Elle s'était épanouie quand il était entré dans sa vie avec son visage ouvert et des manières confiantes et simples, comme s'il était évident qu'il devait au moins tenter sa chance. Elle entendit qu'il était étranger, et cela lui convenait. C'était juste un contretemps s'ils avaient autant discuté parce qu'il était trop ivre pour faire l'amour.

Il était resté là et, à sa grande surprise, cela avait été bien. Il l'écoutait, il voulait entendre ce qu'elle

pensait. C'était nouveau. Il était intelligent, il pigeait vite, il avait même de l'imagination et, alors qu'elle lui parlait de choses et d'autres, elle se rendit compte à un moment qu'elle aussi pouvait avoir des avis tout à fait intéressants, comme si elle l'avait oublié. Joe le lui avait fait oublier avec ses bouderies et ses ricanements, et en étant aussi sûr de sa propre personne. David la désirait, cela apparut clairement, mais il ne voulait pas l'écraser ni la faire tomber de son point d'équilibre. L'indépendance, c'était leur slogan, même s'ils ne le disaient pas tout haut. Elle n'était pas hors d'elle quand ils faisaient l'amour, ni dans un sens ni dans l'autre. Elle ne se retrouvait pas à planer au-dessus d'eux en attendant d'avoir la permission de redescendre.

Il se passa longtemps avant qu'elle parle de Joe à David, et elle minimisait toujours, tant son ancien amant l'avait rendue peu sûre d'elle avec son opiniâtreté hargneuse, presque obtuse. Au fil des ans, la jeunesse fut l'explication de sa passion fourvoyée. Comme si cela avait été une question de jeunesse, et non d'art. Avec le temps, il devint plus facile de voir le chemin de Louxor à Copenhague, via Londres, comme un processus de maturation plutôt que comme une évasion. Et puis qu'aurait-elle fui ? Aurait-elle cherché à se « fuir elle-même », comme l'on dit ? Non, juste une version initiale qui n'était ni plus ni moins vraie que les variantes suivantes d'Emma Warnock.

Elle resta longtemps dans sa voiture, en face de l'entrée de la galerie de Frøydis MacIntyre, à Kødbyen. Le groupe de fumeurs ne cessa de croître, mais personne ne prêta attention à la femme dans la voiture, la mère de Zoë. Elle ne pouvait envisager de remonter l'escalier sans David, et elle n'avait pas envie de regarder Zoë dans les yeux en cet instant, ni Frøydis MacIntyre, d'ailleurs. Elle songea à son tableau des croix gammées que Frøydis avait proposé d'exposer, si elle parvenait à peindre d'autres toiles du même genre. Emma ne parvint pas à déterminer si elle devait se sentir flattée ou humiliée, mais cela n'avait pas d'importance, car elle savait ce qu'elle allait faire. Le lendemain, une fois David parti, elle irait prendre une scie et un cutter dans la cabane à outils. Elle couperait la toile du châssis, elle trancherait le tout en petits morceaux, le mettrait dans des sacs-poubelle et déposerait les sacs à la décharge où David jetait ses déchets de jardin. C'était déjà une satisfaction de penser cela dans le moindre détail, et c'était également apaisant.

Une voiture passait de temps en temps devant elle, et les jambes des fumeurs étaient alors éclairées par les phares. Elle démarra. Au lieu de repasser par le centre, elle prit la direction opposée et continua jusqu'au jardin zoologique, puis elle atteignit le Ring 3. Elle rentrait chez elle, mais lentement. La circulation avait diminué et le périphérique était presque désert sous la lumière orange des lampadaires. Alors qu'elle roulait vers l'est à travers la banlieue anonyme, elle se retrouva une fois encore à côté de Joe, un après-midi, derrière les rideaux fermés d'une chambre d'hôtel de Londres.

Elle vit le hall des arrivées à l'aéroport de Copenhague, le demi-cercle de proches qui attendaient là derrière les portes coulissantes, certains avec un drapeau, puis elle passa la douane. David et Zoë étaient là eux aussi, sans drapeau, mais bien familiers, avec le sourire, et il n'y avait aucun lieu où elle se serait sentie davantage à sa place que dans les bras de sa fille, puis de son mari. Elle avait fait le bon choix. Elle *était* la femme qui devait faire ce choix-là. À côté de Joe, en songeant à sa vie, elle n'avait aucun doute. Il y avait autre chose que le doute, peut-être pire d'ailleurs, mais elle ne regrettait rien.

Ils en étaient arrivés à un âge, David et elle, où l'on ne se développe plus, où l'on ne change plus. Le temps des regrets, parce qu'il n'y a plus grand-chose à proposer, sinon de petits ajustements en termes de direction et de vitesse. Désormais, tout ne ferait que se répéter entre eux, les changements prendraient la forme d'éliminations imperceptibles, le travail patient de l'âge qui affaiblit le corps et le prépare à la tombe. Elle ne se réjouissait pas des deuils, c'était normal, et ils n'étaient qu'entre deux

âges. Avec un peu de chance et de raison, il leur restait beaucoup de temps, mais Zoë allait bientôt terminer ses études et Emma voyait tout à fait clairement que les grands changements, en ce qui les concernait, elle et David, seraient désormais remplacés par des petites transformations. Il avait déjà besoin de lunettes de lecture, ses cheveux étaient raides et gris comme de la laine d'acier, et elle avait pris l'habitude d'acheter du déboucheur. Elle n'avait même plus besoin de l'écrire sur la liste des courses, tant elle perdait de cheveux sous la douche. Quand elle regardait la brosse, elle se passait la main sur la tête pour vérifier qu'elle n'avait pas un début de calvitie.

En rentrant de l'aéroport, elle parla à David et à Zoë d'Adélaïde, de Florence, et même de Henry Moore, mais elle ne sentit aucune culpabilité à propos des heures qu'elle avait passées la veille avec Joe. Si ce sentiment devait avoir un nom, ce serait gratitude. S'ils n'avaient pas été aussi pudiques tous les deux, elle aurait remercié David d'être toujours là et, si cela n'avait pas été trop tard, elle aurait remercié Joe car, sans le savoir, il l'avait enfin libérée. Cela ne venait pas de ce qu'il avait dit ou fait durant leur brève rencontre. Était-ce parce qu'il avait rougi, était-ce la chaleur inattendue de son regard, le manque d'assurance hésitant avant d'embrasser la paume d'Emma ? Ou bien ce constat rassurant que l'âge avait fini par les rattraper ?

Il y a des choses que l'on sait, se dit-elle, mais que l'on sait seulement une fois que l'on se trouve de nouveau confronté à elles, bien des années plus tard. En fin d'après-midi, Joe déclara qu'il était obligé de partir. Il était à Londres pour inaugurer une exposition à la galerie qui le représentait. Elle pouvait l'accompagner si elle le souhaitait. La galerie se trouvait non loin de l'hôtel. Alors qu'ils s'y rendaient à pied, Emma songea qu'ils ne se reverraient sans doute jamais. Les toiles de Joe étaient énormes, et la première chose qui la frappa fut le mépris de Joe pour l'esprit du temps. Ses compositions expressives et abstraites auraient pu être peintes dans les années cinquante tant elles étaient menaçantes dans leur drame gesticulant et leur climat si lourd de marron, de gris et de noir. Il avait travaillé au couteau et, à certains endroits, il avait dû appliquer un tube entier sur la toile car la surface du tableau ressemblait aux vagues agitées, mais figées, d'une mer coagulée. Les traits noirs de figures rudimentaires et archaïques ressortaient çà et là, et Emma pensa aux esquisses qu'il avait dessinées à Karnak, faucons et hommes raides à têtes de chien. Comme si tout ce qu'il avait fait au fil des ans suivait un plan cohérent et à long terme.

Les invités du vernissage commençaient à arriver. En compagnie de son marchand d'art, Joe discutait avec un homme en costume rayé, un collectionneur peut-être. Emma effleura le coude de Joe, il se retourna et lui sourit, comme s'il venait de la reconnaître à l'instant. Elle lui dit au revoir. Elle partait déjà ? Elle lui dit de bien prendre soin de lui, et elle s'éloignait déjà avant qu'il n'ait eu le temps de l'embrasser. Elle se retourna sur le seuil et lui fit un signe de la main et, pendant un instant, il parut sans défense avec le costume noir et la chemise noire qu'il avait mis, artiste du bout des chaussures jusqu'au crâne dégarni. Elle resta un peu de l'autre côté de la rue, elle l'observa derrière la grande vitre qui donnait sur le trottoir, seul et souriant au milieu de tous ces amateurs d'art qui tenaient à le saluer.

C'était presque la tombée de la nuit lorsque Emma arriva à Ovington Gardens et ouvrit la porte de l'entrée. Elle ne vit pas tout de suite la silhouette qui était assise, la tête en avant, sur une des premières marches du hall. Margaret serrait les genoux entre ses bras, le front appuyé sur les jambes, si bien qu'Emma ne put voir son visage. Le sommet du crâne luisait à travers le fouillis de cheveux gris dont elle s'était toujours plainte et qu'elle avait toujours eu toutes les peines à maintenir en place. Elle leva les yeux quand Emma lui adressa la parole, pâle et perdue, elle s'aïda de la rampe pour se relever lentement. Un malaise, ce n'était rien, elle n'avait certainement pas bu assez d'eau. Elle ne pouvait pas boire toute cette eau qui lui remontait à la gorge, elle avait l'impression de se noyer.



« Ne t'inquiète pas, dit-elle avec un sourire d'excuse.

— Pourquoi, je devrais m'inquiéter, maman ? Cela arrive souvent ?

— Non, c'est la première fois, répondit Margaret. Ce n'est rien. Merci, je peux me débrouiller seule. » Elle écarta le bras d'Emma et descendit prudemment les marches, puis traversa le hall. « Mais tu peux aller me chercher un verre d'eau. »

Quand Emma revint, Margaret était allongée sur le canapé avec un coussin dans le dos. Margaret resta couchée tout en buvant, la tête presque à angle droit, et elle ressemblait ainsi à une poupée que l'on vient de laisser tomber. Emma s'assit à l'autre bout du canapé, elle souleva les pieds de Margaret et les posa sur ses genoux. Des pieds pointus aux orteils de travers que la mode impitoyable de sa jeunesse avait habitués à une vie serrée et à l'étroit dans les chaussures. Emma se mit à les masser, en appuyant doucement du pouce le long de la voûte plantaire.

« C'est bon », dit Margaret, et ses paroles sonnèrent plus comme un aveu que comme un remerciement.

Un reste jauni de soleil couchant effleura le mur au-dessus de la cheminée, à l'endroit où était accroché l'un des hommes hurlants d'Emma. Souvenir persistant ou rappel ?

« Pourquoi le gardes-tu encore au mur ? demanda-t-elle en faisant un signe de tête vers le tableau.

— Parce que tu me l'as donné.

— Maman, tu trouves que je suis une ratée ?

— Je n'ai jamais dit ça.

— Mais tu as dû être déçue. Tu t'attendais sans doute à mieux.

— Dans quel domaine, ma chérie ?

— Dans celui de l'art.

— Oh... »

Emma eut presque l'impression de voir la lumière du soleil se retirer le long du mur. Les moindres inégalités de la tapisserie apparaissaient nettement dans les plaques de lumière oblique et pâle. Le reste du salon n'était qu'un marais terne d'ombres.

« Je trouve que tu as une vie magnifique, dit Margaret.

— Tu crois que les choses se seraient passées autrement si je n'avais pas épousé David ?

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

— Je me suis parfois demandé si ce n'était pas ce que tu pensais. Comme pour la maison. Tu ne comprenais pas ce que j'allais faire dans cette maison. Tu te souviens ?

— David est un brave homme, quelqu'un de bien.

— J'ai rencontré Joe, aujourd'hui.

— Joe ?

— Allons, maman. Joe.

— Ah... Joe.

— Je l'ai croisé par hasard. Il habite à Berlin, il est venu pour l'inauguration d'une exposition.

— Intéressant. Ça marche pour lui ?

— Je crois. »

Margaret replia les jambes, Emma fit tomber ses chaussures.

« Ton père aurait tellement aimé être un artiste.

— C'est pour ça que tu as toujours eu tant d'ambition pour moi ?

— Veux-tu bien cesser ça. Il était gentil, et c'était un imbécile.

— Tu lui en veux ?

— C'était un accident.

— Tu sais bien ce que je veux dire.

— Non, je ne lui en veux pas. Je savais bien qu'il avait cette fille.

— Iris.

— Elle s'appelait Iris ? Comment le sais-tu ?

— Florence a trouvé une lettre d'elle dans le coffret d'aquarelle de papa.

— Seigneur... »

Les lampadaires s'allumèrent dans la rue.

« J'aurais dû le quitter, le laisser partir, dit Margaret. Il n'en était pas capable. Il ne voulait pas. Le devoir avant tout. Il a dû avoir une conscience épouvantable, le pauvre idiot. Il méritait mieux, je ne pouvais pas. Je n'avais pas envie. Tu sais, cela arrive à certaines femmes. Cela arrive aussi aux hommes. Ça a commencé en Malaisie, après ta naissance. Ah mon Dieu, qu'est-ce que je déteste la Malaisie.

— C'était si simple que ça ?

— Oui, c'était aussi simple que ça. N'est-ce pas épouvantable ? Il n'aurait pas dû mourir. Il aurait dû avoir Iris. Nous avons trop peu de temps, je l'ai toujours pensé. La prochaine fois, ce sera mon tour. Et toi qui es à Copenhague, et Florence à Adélaïde...

— Tu as peur, maman ?

— Non, je n'ai pas peur. Mais nous n'avons pas assez de temps, ma chérie. Pense au père de David, lui, je ne l'ai pas connu.

— Je croyais que cela ne t'intéressait pas.

— Je croyais que cela n'intéressait pas David.

— C'était le cas. Nous ne les voyions quasiment jamais.

— À cause de David ?

— Au fond, c'était à cause de moi. À cause de toutes ces histoires de Juifs. D'après ses parents, il aurait dû choisir une des leurs. Il a donc fait le choix de ne pas les voir. Il est comme ça.

— À cause de toi ?

— Oui.

— Est-ce que tu le méritais ?

— Je ne sais pas, maman. Je ne sais pas. »

Emma ralentit quand elle passa à côté de la gare de banlieue et s'approcha du coin de sa rue. Elle laissa la voiture glisser entre les vieux arbres et les villas en retrait avec leurs vérandas et leurs portes-fenêtres. Des maisons recherchées, des maisons aisées. Il y avait de la lumière aux fenêtres, les enfants étaient couchés, les parents débouchaient du bourgogne. Les feuilles étaient si jaunes et rouge-brun dans la lumière crue des lampadaires que l'on devinait presque quel bruit cela ferait si l'on marchait dessus. Elle connaissait chaque mètre de la rue mais, ce soir, elle se sentait déplacée, curieuse et un peu envieuse.

Si, sur une carte du monde, on pouvait suivre d'un trait ses déplacements heure par heure, à travers les pays et les villes, depuis sa naissance en Malaisie jusqu'à aujourd'hui, le trait au Danemark serait plus gras qu'une limace noire, les rues d'ici étant plus empruntées que le chemin le plus battu à Londres quand elle était jeune. Pourtant, ce soir, elle n'était pas sûre d'avoir le droit de venir ici, et ce n'était pas parce qu'elle était étrangère, même si elle avait appris à très bien parler danois. D'ailleurs, par ici, presque tout le monde venait d'ailleurs, et ils étaient nombreux à avoir parcouru un chemin encore plus long et encore plus imprévisible. Cependant elle n'allait pas retrouver la maison, mais David. La maison n'était pas son chez-soi, son foyer l'était, lui, la quantité variable d'air entre eux et le sentiment qu'il

était accessible. Ils ne s'étaient pas parlé depuis près de vingt-quatre heures. Dans son souvenir, cela n'était jamais arrivé, même quand l'un d'eux était en voyage. Ni même lorsqu'elle se retranchait dans la serre, connue sous le nom de son « *atelier* », lorsqu'elle en avait ras le bol, sans pouvoir expliquer pourquoi. Ras le bol de quoi, Emma ? Ras le bol de quoi ?

La cuisine et l'entrée étaient allumées, la porte de la maison était entrouverte. Elle gara sa voiture derrière celle de David. Elle aperçut la nouvelle boîte aux lettres en poussant le portillon. Heureusement, il y avait davantage de boîtes aux lettres que de croix gammées dans ce monde. David avait dû l'installer le matin, avant de partir au travail. Il fallait qu'il l'installe. Imaginez un peu si le facteur passait sans pouvoir déposer le courrier. Imaginez un peu qu'il y ait une chose à laquelle David n'eût pas de réponse. C'était son credo, réponse à tout. Imaginez un peu une facture qu'il ne payait pas le jour même, alors qu'il y avait encore un mois pour le faire. Emma sourit, les feuilles mortes recroquevillées craquèrent sous ses chaussures. C'était une boîte aux lettres très ordinaire, bien moins jolie que l'ancienne, mais sans croix gammée, sans passé, et donc bien plus prête à recevoir n'importe quelle demande avec une confiance bienveillante et innocente. Anonyme et sans bagage, un numéro dans la rue, un nom comme n'importe quel autre. Voilà à quoi ressemblait la liberté de David. Elle n'allait lui servir à rien de particulier, mais c'était dans l'air, comme le jour où il avait tendu la main et trouvé son visage à elle.

Ça ne lui ressemblait pas de laisser la porte de la maison ouverte. Une fois entrée, Emma reconnut le manteau de Zoë au pied de l'escalier. En revanche, c'était typique de Zoë de laisser traîner les vêtements à l'endroit où son jeune moi gâté les avait ôtés. Emma avait déjà ramassé le manteau quand elle entendit leurs voix dans la cuisine. Elle s'étonna de ne pas les avoir vus de la rue. Et c'était curieux qu'ils ne l'entendent pas.

« Je ne comprends rien, dit Zoë. Je fais l'inauguration de ma première exposition, et maman disparaît, comme ça, et toi tu ne viens même pas. Mais qu'est-ce qui vous arrive ? »

Emma s'assit sur la première marche de l'escalier, le manteau de Zoë sur les genoux.

« Je ne sais pas, dit David.

— Vous vous êtes disputés ou quoi ? Elle était tellement bizarre.

— Je ne sais pas ce qui arrive, Zoë. Et d'ailleurs, je n'ai pas besoin de te rendre des comptes.

— Des comptes ?!

— Je comprends bien que tu sois déçue, et je suis désolé de n'avoir pas été là. Nabeel t'a sûrement expliqué la situation.

— Nabeel ? Quand est-ce que tu as parlé à Nabeel ? Mais qu'est-ce qui se passe ici ?

— Nabeel ne t'a rien dit ?

— Il est venu à l'exposition et il a dit que maman avait failli le renverser en descendant l'escalier. Voilà ce qu'il m'a dit.

— Il n'a rien dit au sujet de son père ?

— Je ne sais rien sur son père. Je ne l'ai jamais rencontré. Tu as parlé de son père avec Nabeel ?

— Non, j'ai parlé à son père.

— Quand ça ?

— Il est venu voir ton exposition.

— Je ne pige rien.

— C'est vrai, tu ne le connais pas. Moi aussi, j'étais là, mais je suis ressorti car j'avais oublié tes fleurs dans la voiture.

— Je ne t'ai pas vu. Tu m'avais acheté des fleurs ?

— Oui, j'avais acheté des fleurs pour toi. J'ai croisé le père de Nabeel quand je suis descendu les

chercher. Il était en train de discuter avec Nabeel, il était en colère. Nabeel a certainement voulu éviter de te mettre de mauvaise humeur. Son père m'a invité chez lui. Il s'appelle Mansoor. J'ai également vu la sœur de Nabeel.

— O.K... Toi, tu fais désormais partie de la famille, avant que j'aie cette chance-là. Pourquoi était-il en colère ?

— Ton installation vidéo. Il n'aimait pas que vous ne portiez pas de vêtements.

— Papa, franchement... Nabeel est plus âgé que moi, et son père n'a pas à se mêler de ce que *je* fais.

— C'est plus ou moins ce que je lui ai dit. Mais il y avait aussi un truc avec le drapeau pakistanais.

— Le drapeau pakistanais est blanc et vert. D'ailleurs, qui dit que l'on voit des drapeaux ?

— Il est surtout vert, Zoë. Tu as très bien su retrouver la couleur.

— Et toi ? Toi aussi, tu trouves que je souille le drapeau danois ?

— Pas du tout.

— Et ça te fait quoi que nous soyons nus ?

— Ce que fait Nabeel ne me regarde pas mais, pour être tout à fait honnête, je comprends Mansoor. Je n'apprécie pas que tu t'exhibes de cette manière.

— C'est du bidon, papa. T'es coincé ou quoi ?

— Essaie plutôt "pudique".

— Et c'est quoi, quand je suis à la plage ?

— C'est différent.

— Putain, c'est le même corps.

— C'est ce que je ressens. C'est toi qui me l'as demandé.

— Tu ne m'as pas dit ce que tu penses de mon œuvre.

— Ton œuvre ?

— Oui, mon œuvre. L'installation. Mon expo, bordel.

— Tu dis trop de grossièretés.

— Papa, arrête...

— Je ne vois pas le rapport avec l'art. Mais tu sais bien, je ne suis qu'un avocat.

— O.K., entendu papa, si c'est comme ça que tu le vois. Mais il s'est passé des trucs dans l'art depuis Chagall.

— Pourquoi mentionnes-tu Chagall ?

— Et pourquoi je ne choisirais pas Chagall ? Au moins, ça doit être un truc que tu peux comprendre, ce truc kitch de rabbin.

— Je comprends que tu as une idée derrière la tête, mais je trouve que tu fais l'intéressante avec ta vidéo.

— Je fais l'intéressante ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je veux dire que tu fais miroiter une problématique identitaire avec emphase, en même temps que tu joues avec les gens...

— Je joue avec les gens ?

— Oui, avec leur curiosité.

— Ce n'est pas de l'emphase, papa. Ça parle de nous. De moi et Nabeel.

— Je trouve incroyable que tu aies réussi à le convaincre. Tu as vraiment fait forte impression sur lui. Car il vient malgré tout d'une culture où...

— Il m'aime, papa.

— Oui, je suis au courant.

— Ça veut dire quoi ? Il m'aime, je l'aime, c'est également sa vidéo. C'est la nôtre. Ensemble. C'est

nous.

— Je ne crois pas qu'il se moque des sentiments de son père.

— Qu'est-ce que tu crois ? Que je l'ai hypnotisé ? Tu crois que je me sers de lui ?

— Je n'ai jamais dit ça.

— Oui, mais n'est-ce pas ce que tu penses ? Que je l'ai poussé à trahir les siens ? Comme maman t'a poussé à trahir ton père et ta mère, et toute ta *Heimat* juive ? Bon sang, j'ai à peine *connu* mon grand-père.

— D'où est-ce que tu sors ça ?

— C'est toi qui as peur des autres cultures, papa. Alors tu vas être un peu surpris quand je vais t'apprendre que j'ai décidé de me convertir.

— À quoi ?

— Qu'est-ce que tu crois ? C'est tout à fait toi, de poser une question pareille. Au prophète Osama !

— Dois-je comprendre que tu as décidé de devenir musulmane ?

— Oui, tu peux comprendre ça comme ça.

— Puis-je te demander pourquoi ?

— Je t'en prie. Parce que je l'aime, papa.

— S'il t'aimait vraiment, il ne te demanderait pas de...

— Je ne le ferais pas s'il me l'avait demandé. Il ne le sait pas encore. C'est moi. C'est moi et lui. Ce n'est pas parce qu'il est musulman. C'est parce que c'est lui. Tu ne comprends rien.

— Je crois que tu ne sais pas ce que tu dis.

— Et *toi* ? Tu as lu le Coran ?

— Je n'ai pas besoin de lire le Coran pour savoir que c'est complètement dingue.

— Tu es bien juif, en fin de compte, papa. Ça signifie donc quelque chose pour toi.

— Ce n'est pas du tout une question de religion. As-tu lu le Coran ?

— Je n'ai pas besoin de lire le Coran pour savoir que je l'aime.

— Zoë, il n'en est pas question !

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Il n'en est pas question !

— Et qui va m'en empêcher ?

— Zoë, je t'en supplie. Réfléchis. Ça fait combien de temps que vous êtes ensemble ? Comment peux-tu savoir qu'il est celui qu'il te faut ?

— Comment as-tu su que maman était celle qui...

— Moi, je ne me suis pas converti. Je... Zoë, toi, ma fille.

— Papa... Papa, regarde-moi.

— Comment ?

— Tu as cru tout ça ? Papa, tu n'y penses pas... Tu as vraiment cru que j'avais l'intention de me convertir ?

— Tu veux dire que...

— Excuse-moi, papa. D'habitude, tu prends bien la plaisanterie. Allez, arrête maintenant. Regarde-moi. Allez... Ohé... Dis-moi, vous êtes pas un peu à côté de la plaque tous les deux en ce moment ? »

Emma se leva, elle alla à la porte de la maison et la claqua. Le silence se fit dans la cuisine. « Coucou ! » cria-t-elle. Elle posa le manteau de Zoë sur la rampe de l'escalier avant de les rejoindre.

Ils se faisaient face, chacun d'un côté de l'îlot de cuisine, une bouteille de vin rouge entre eux. Ils n'avaient pas touché aux verres qu'il avait servis. « Bonsoir », dit-elle en embrassant brièvement David

sur les lèvres, comme d'habitude. Il avait l'air pâle et épuisé. « Zoë, excuse-moi d'être partie. » Emma la serra dans ses bras. « Félicitations pour l'exposition. C'est super !

— Ça va, maman, merci. » Zoë lui sourit. Elle avait l'air d'avoir à la fois huit ans et vingt-trois ans. « Bon, je vais filer, Nabeel m'attend en ville.

— Attends, tu vas prendre tes fleurs, dit David. Je t'accompagne. »

Emma les suivit. Zoë l'étreignit sur le seuil de la maison, et elles restèrent ainsi un peu plus longtemps que d'habitude. Le bip de la fermeture des portes de la voiture résonna dans la rue silencieuse, et David remonta le jardin avec un bouquet de roses enveloppé dans de la cellophane. Zoë lui prit les joues entre ses mains. Elle l'embrassa sur le nez avant de saisir le bouquet en faisant crépiter l'emballage, puis elle lui adressa un grand sourire. Les dauphins, songea Emma, et elle fit un signe de la main à Zoë quand celle-ci descendit sur le trottoir dans la robe rouge de sa mère.

Emma s'assit sur la plus haute marche. David se retourna vers elle et croisa son regard. Elle sourit, il écarta les bras. Elle tapota l'escalier et il monta la rejoindre. Elle posa la main sur sa nuque quand il s'assit.

« Où en étions-nous ? » demanda-t-elle.

Il se pencha contre elle, elle contempla les feuilles mortes sur le trottoir et la chaussée déserte. Elle frissonna et serra les épaules.

« C'est bien que tu sois venue, dit-il en passant le bras autour de sa taille.

— En fait, il fait trop froid pour rester dehors.

— Oui. »

# JENS CHRISTIAN GRØNDAHL

## Les complémentaires

Traduit du danois par Alain Gnaedig

David Fischer ne se doute pas que sa conversation téléphonique avec sa femme, alors qu'il est en voyage d'affaires à Londres, sera le premier signe annonciateur de trois jours qui mettront à mal bon nombre de ses certitudes. Car tout va bien dans la vie de cet avocat danois, et le dîner avec Nabeel, le petit ami pakistanais de sa fille Zoë, qu'Emma lui annonce, ne lui pose aucun problème. Mais le lendemain matin, une fois rentré à Copenhague, il trouve une croix gammée taguée sur sa boîte aux lettres. Il décide de la remplacer et de n'en parler à personne, mais il est troublé.

Sa femme Emma est anglaise. Mariée avec David depuis vingt-cinq ans, elle l'a suivi dans cette banlieue cossue de Copenhague pour se consacrer à l'éducation de leur fille Zoë mais aussi à la peinture, sans toutefois tenter une carrière. Le soir du dîner, quand elle prend l'initiative de parler des origines juives de David à Nabeel, le malaise dans cette famille en apparence sans histoire s'accroît tout d'un coup. Puis arrive le premier vernissage de Zoë, étudiante aux beaux-arts, où l'installation vidéo provocante qu'elle a conçue avec Nabeel risque bien de mettre le feu aux poudres...

Dans une narration serrée à l'intrigue ramassée, Jens Christian Grøndahl évoque avec une grande justesse ces moments où nos identités se fissurent et où tous nos repères semblent se recomposer. *Les complémentaires* est sans doute son roman le plus contemporain — les questions d'appartenance, d'immigration et de multiculturalisme y sont clairement abordées — mais aussi le plus émouvant.

*Jens Christian Grøndahl est né à Copenhague en 1959. Il est aujourd'hui un auteur vedette au Danemark et ses livres sont traduits dans de nombreux pays. Ses romans parus aux Éditions Gallimard, dont notamment Quatre jours en mars en 2011, l'ont également fait connaître en France.*

*Titre original :*

DET GØR DU IKKE

© *Jens Christian Grøndahl, 2010.*

*Tous droits réservés.*

© *Éditions Gallimard, 2013, pour la traduction française.*



## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

SILENCE EN OCTOBRE

BRUITS DU CŒUR

VIRGINIA

SOUS UN AUTRE JOUR

PIAZZA BUCAREST

LES MAINS ROUGES

QUATRE JOURS EN MARS

*Aux Éditions Mercure de France*

PASSAGES DE JEUNESSE

*Aux Éditions Le Serpent à Plumes*

ÉTÉ INDIEN

Cette édition électronique du livre *Les complémentaires* de Jens Christian Grøndahl a été réalisée le 5 septembre 2013 par les Éditions Gallimard.  
Le format ePub a été préparé par PCA, Rezé.

# Table of Contents

|                                     |  |
|-------------------------------------|--|
| <a href="#">Titre</a>               |  |
| <a href="#">Dédicace</a>            |  |
| <a href="#">Chapitre 1</a>          |  |
| <a href="#">Chapitre 2</a>          |  |
| <a href="#">Chapitre 3</a>          |  |
| <a href="#">Chapitre 4</a>          |  |
| <a href="#">Chapitre 5</a>          |  |
| <a href="#">Chapitre 6</a>          |  |
| <a href="#">Présentation</a>        |  |
| <a href="#">Copyright</a>           |  |
| <a href="#">Du même auteur</a>      |  |
| <a href="#">Achevé de numériser</a> |  |